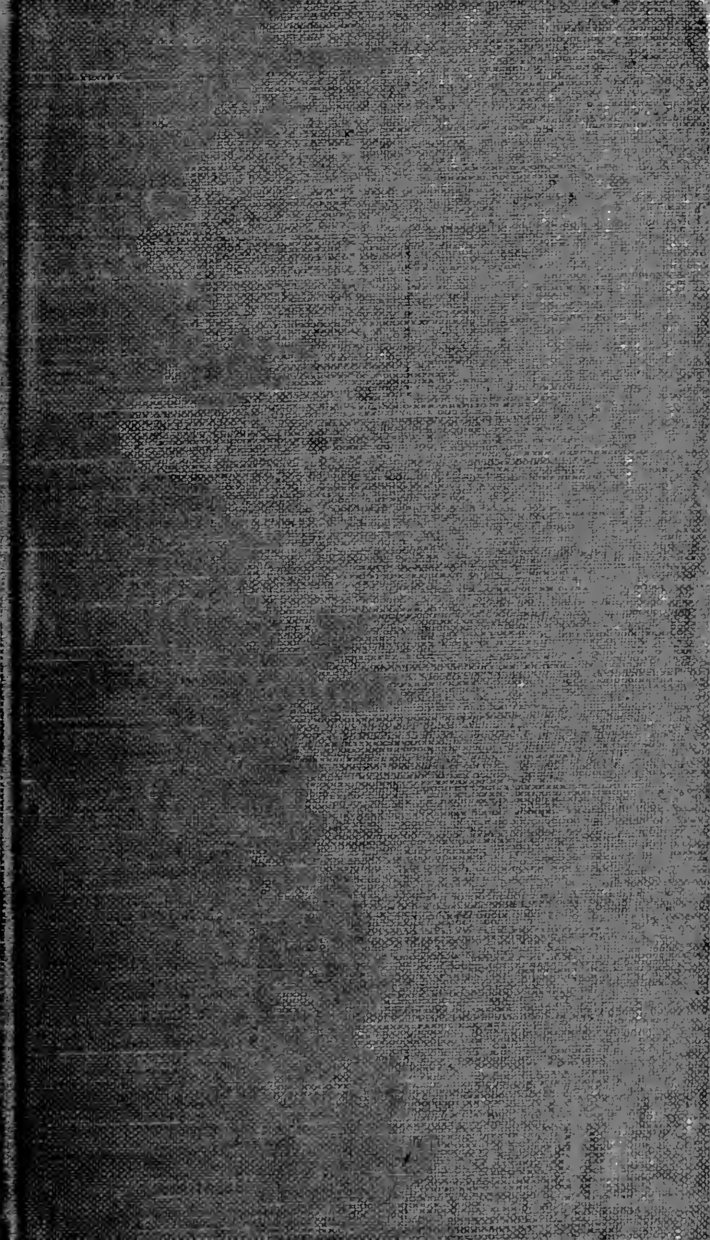


OCT

en réalité par Lenglet Dufresnoy.

Universitas
BIBLIOTHECA

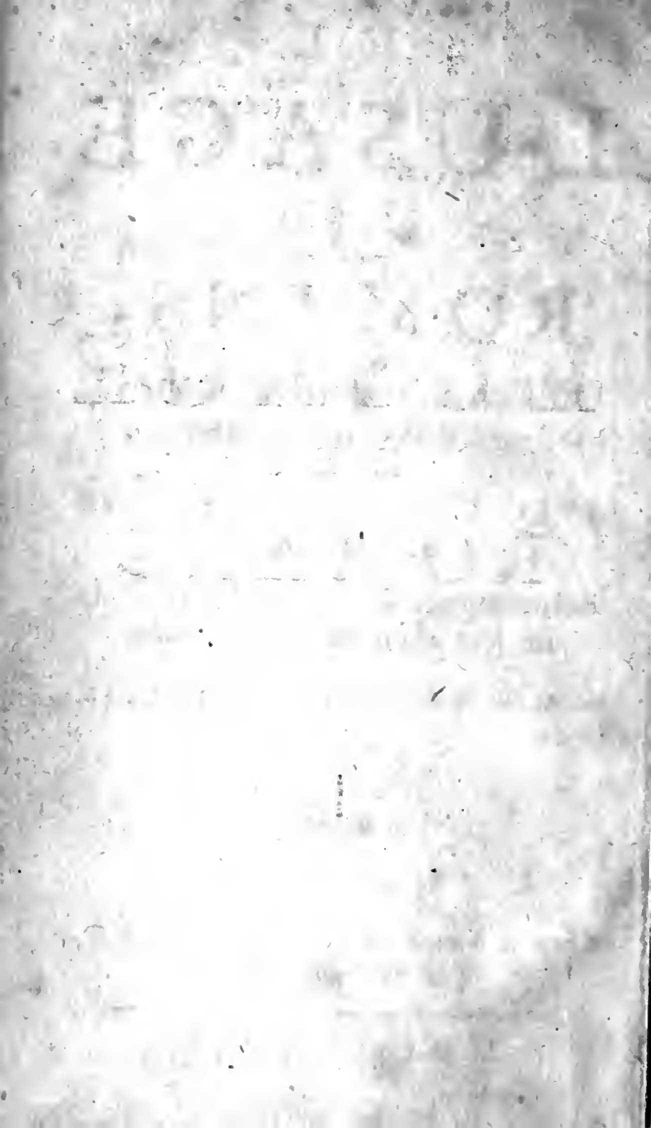
Coll. spéc.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delusagedesroman01leng



DE L'USAGE DES ROMANS.



DE L'USAGE DES ROMANS,

Où l'on fait voir leur utilité & leurs differens caracteres :

AVEC UNE BIBLIOTHEQUE des Romans,

Accompagnée de Remarques critiques sur leur choix & leurs Editions.

Par M. le C. GORDON DE PERCEL.

TOME I.



A AMSTERDAM,

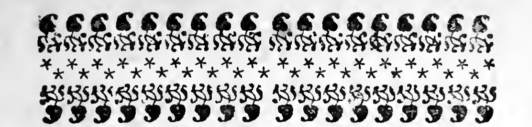
Chez la Veuve DE POILRAS, à la Vérité sans fard.

MDCCXXXIV.



PN
3229
.L4
1734
v. 1

Coll. spec.



PREFACE.

UN Voyage de long cours, que je fis il y a quelque tems à deux mille pas du lieu de ma naiſſance, m'ayant procuré quelques mois de loiſir, je me ſuis apliqué à diverſes choſes; mais ſur-tout à cet Ouvrage. Je me diſois à moi-même, aſſez d'autres feront la relation de notre équipée; pour nous travaillons tout à neuf, & cherchons à ne nous rencontrer avec perſonne en matiere uſée. Ils auront ſoin de marquer: em-

barqué le 24 Mars 1724. tems triſte : le lendemain 25. pluye & grands vents, avec inquiétude de pis : le 26. & quatre jours ſuivans grand ſilence & menace d'un ouragan. Le ſoleil clair, mais la lune brouillée, nous ne ſavons ſi nous marchons. Le premier Avril petit orage ; nous ne ſçavons où nous allons, peut-être recullons-nous. C'eſt ainſi que ſe font les Journaux, les Routiers & quelquefois même les Voyages.

Dès que je fus embarqué j'arrangeai mon tems, je ne rendois pas de viſite, & j'en recevois très-peu. Quand le

Capitaine & le Lieutenant de notre Vaiſſeau auroient été Prieurs de Chartreux, ils n'auroient pas fait plus régulierement obſerver le ſilence. Je me dis à moi-même, ceci peut durer ; taillons-nous de l'ouvrage pour du tems, ſix mois, un an, qu'importe. Je fis une choſe, puis une autre ; enfin je m'engageai à cet Ouvrage. S'il eſt bon, tant pis ; ce ſeroit une preuve que les Voyages de longs cours me ſeroient utiles. S'il eſt mauvais, j'en ſuis ravi, d'autres chercheront à mieux faire. En ce cas, je leur abandonne ce qui peut être de mon

fond, remarques, penſées, obſervations : qu'ils en faſſent comme de leur propre bien, ſans me citer ; car ce n'eſt pas mon régal. Si quelque bonne ame, ſi quelque Auteur charitable me vouloit faire la grace de me critiquer, il eſt bon de l'avertir qu'il y a pluſieurs contradictions dans mon Ouvrage, même dès le premier Chapitre. J'ai hazardé certaines choſes, mais non pas des faits. Je me ſuis laiſſé aller à quelques bizarreries ; peut-être un jour les regardera-t'on comme des choſes bien raiſonnables, ſi l'on n'a ſoin de les reprendre de bon-

bonne-heure : enfin j'ai fait fleche de tout bois. C'en seroit assez pour me desoler si j'ambitionnois la gloire d'être Auteur dans les formes.

Je sçai bien cependant à quoi tiennent mes contradictions : je n'ai pas fait mon Ouvrage en un jour ; & comme heureusement mon esprit n'est pas tous les jours monté sur le même ton, je travaillois au jour la journée, sans trop m'embarasser le matin de ce que j'avois écrit la veille : & je crois que c'est-là comme on doit faire ces sortes d'ouvrages, sans quoi ils ne valent rien. Tous les gens tirez & em-

pesez sont d'ennuyeux personnages : c'est ce que j'ai évité. J'ai encore à dire que je n'ai travaillé que de memoire : je n'ai vérifié mes citations qu'au retour de mon Voyage , qui a fini le 20 Juin 1726. C'est encore-là matiere pour la critique. Je dis tout ce que je puis contre moi-même : mais je serai content , pourvû qu'on approuve ma franchise, c'est peut-être la meilleure de mes Pieces. J'abandonne tout le reste.

A force d'écrire j'ai remarqué que cet Ouvrage s'est mis sur le ton serieux , & qu'il devient Livre dans les formes ,

mes, avec Préface, Table des Chapitres, Table d'Auteurs, Table des Matieres, Citations marginales qui tirent au Sçavant, preuves trop recherchées, envie de montrer de l'eſprit, raiſonnemens faux, endroits ennuyeux, d'autres trop joyeux & même hors de propos : quelques bonnes choſes cependant, & ſur-tout certains faits qui ne ſont pas indifferens; c'eſt-là tout mon Livre. Il ne faudroit plus qu'une Epitre Dédicatoire pour le rendre complet de tout point.

Mais afin que les honnêtes gens qui voudront bien

me critiquer ne m'en confiderent pas moins, je veux leur marquer que s'ils trouvent quelque chofe à redire dans mon Livre, je fuis de leur avis. S'ils croyent que j'ai porté trop loin ce que j'ai dit en faveur des Romans, je le penfe comme eux : s'ils ne m'approuvent pas, j'y confens. Peut-être même en pourrois-je dire beaucoup plus qu'ils n'en écriront contre moi : mais du moins qu'ils me faffent la grace de m'eftimer : c'eft tout ce que je leur demande. C'eft le moins qu'on puiffe faire pour un Auteur fi peu entêté de lui-même : car tous

ces faiſeurs de Livres ont toujours ample proviſion d'amour-propre. C'eſt dequoi ils ne manquent jamais; ainſi je ne me regarde pas tout à fait comme Auteur, puiſque je ne ſuis pas encore à leur niveau de ce côté-là.

Cela ne m'empêche pas néanmoins d'être auſſi du ſentiment de ceux qui penſeront bien de mon Livre, qui le croiront bon, bien fait, raiſonnable, ſinon en tout au moins en partie. Hé pourquoi ne me ſera-t-il pas permis de prendre le parti de ceux qui m'aprouvent, qui me louent, qui me liſent

ſent avec plaiſir, puiſque je me prête ſi volontiers à ceux qui ne penſent pas comme je parle dans mon Ouvrage.

Vous auriez pû, me dira-t-on, vous occuper de choſes plus ſérieuſes; qui en doute? Mais elles m'auroient ennuyé, & j'avois beſoin de m'égayer; n'eſt-on pas heureux quand on le peut faire tout ſeul, & ſe tenir lieu par-là d'une bonne compagnie? Alors on n'a rien à craindre; c'eſt le temperament qu'il me faloit prendre, & c'eſt auſſi ce que j'ai trouvé de plus utile dans mon travail. Qu'on ne s'aviſe donc point de s'en ſcan-

ſcandaliſer; car ſi je prenois un ton plus ſérieux, je dirois avec un bel eſprit * qui s'eſt trouvé dans un cas pareil. "Qui ne ſçait que des
» raiſons très-ſolides nous at-
» tachent quelquefois à des
» ouvrages qui ſemblent ne
» l'être pas, & qu'un de-
» voir caché & obſcur l'em-
» porte ſouvent ſans injuſ-
» tice ſur cet autre devoir
» public & éclatant? Cet
» homme que vous blamez a
» trouvé peut-être que pour
» rétablir ſa ſanté qui eſt
» ruinée pour ſe défendre de
» la

* Diſcours ſur les Oeuvres de Sarraſin, par M. Peliſſon qui a été deux ans à la Baſtille pour l'affaire de l'Infortuné M. Fouquet.

» la mauvaiſe fortune, pour
» le bien d'une famille, dont
» il eſt l'apui, il lui eſt
» plus utile de travailler à
» des Chanſons, qu'à des
» traits de morale & de po-
» litique. Si cela eſt, je le
» dirai hardiment; la morale
» & la politique elle-même
» lui ordonneront de faire
» des Chanſons, & c'eſt une
» injuſtice ſans exemple de
» condamner les occupations
» d'autruy, dont on ne ſçait
» ni les motifs, ni les cir-
» conſtances.

Mais comme on eſt dans le goût des Bibliotheques, c'eſt-à-dire, que l'on deſire de connoitre les titres de

tous les Livres, ſans néanmoins s'embarquer dans de grandes lectures, j'ai cru bien faire de joindre à mon Ouvrage une Liſte des Romans qui ſont venus à ma connoiſſance. On verra combien il y a de variété dans ce genre de littérature, & combien il eſt peu connu. Je donne ceci comme un eſſai, un jour quelque autre fera mieux, & je le ſouhaite.

J'ai donné à cet eſſai l'ordre que j'ai crû le plus naturel, par les diviſions que j'y ai miſes; j'aurois peut-être pû le diviſer autrement. Mais chacun ſera maître de le faire

re à ſa maniere ; en tout cas une Table alphabétique que je joins à la fin, fera trouver facilement les Livres, ſoit par les titres, ſoit par le nom des Auteurs.

Je me ſuis quelquefois aviſé de porter quelques jugemens ; quelques-uns viennent de moi, d'autres viennent des critiques, d'autres enfin ſont des perſonnes de goût qui les ont lûs. Mais il eſt permis de penſer autrement que je n'ai fait ſans faire tort à la République.

TABLE DES CHAPITRES.

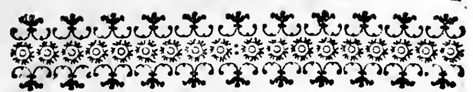
CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHA-



DE L'USAGE DES ROMANS.

CHAPITRE I.

On a parlé contre les Romans, & pourquoi : Leur Parallele avec les Poëmes heroïques : Ceux qui les blâment conseillent Homere, Virgile & Ovide.

UN Savant, que son mérite a depuis élevé à l'Episcopat, a traité la Question *de l'origine des Romans*. Il y auroit de la temerité à retoucher cette matiere après M. *Huet*. Je

ne dis pas néanmoins qu'on ne puiſſe faire de nouvelles obſervations ſur l'origine de ceux dont il n'a point parlé. Comme il y en a un grand nombre, qui par la nature des faits qu'ils racontent, n'ont aucun raport entr'eux, il ne faut pas croire, qu'en découvrant la ſource des uns, on faſſe auſſi-tôt connoître celle des autres. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui pouroit paſſer pour la ſuite du premier; & je crois même qu'on ne me blâmeroit pas quand je le dirois: ainſi je ne perdrai pas l'occaſion de marquer ce que j'ai pu découvrir de l'origine de ceux dont il ne dit rien.

Il eſt ſurprenant de voir avec quelle vivacité on s'eſt déchainé contre les Romans; il ſemble que la plûpart des hommes ſe ſoient entendus pour les décrier. Cependant ils n'en ſont pas moins lûs, toutes ces déclamations leur ſervent

vent de relief. Il faut qu'on y trouve bien de l'agrément, puisqu'on a fait tout ce qu'on a pû pour les interdire : car c'est un régal pour certains Bigots de proscrire tout ce qui peut satisfaire l'esprit & l'imagination ; & c'est aussi le régal de la plupart des hommes de ne rien faire de tout ce que ceux-là prescrivent. Je me fais un plaisir pour augmenter celui qu'on peut prendre dans la lecture de ces agréables Livres, de raporter ce ce qu'on a dit de plus fort contre leur Lecture. Peut-être après cela trouvera-t-on admirables ceux qui sont simplement bons, & ceux qui ne sont que médiocres passeront du moins pour bons. Je serois fâché cependant de donner quelque mérite à ceux qui sont absolument mauvais ; ce n'est pas mon intention.

Ainsi se conduisent les hommes; si l'on veut leur donner du goût

pour une chose, il n'y a qu'à leur en défendre l'usage; quelque méprisable qu'elle soit, la défense la rend chere & précieuse.

La Fontaine dans les Filles de Minée.

La défense est un charme, on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & sur tout ceux que l'amour nous donne.

C'est ce qui m'est arrivé à moi-même, si l'on ne m'avoit point averti qu'il ne faut pas lire de Romans, que rien n'étoit si pernicieux que ces inventions diaboliques, je n'y aurois pas pensé; mais j'ai voulu voir ce que c'étoit que ces ouvrages si contraires à la pureté du cœur, si fatales à l'esprit de vérité, si dangereux pour les mœurs; & je ne les ai pas trouvés à beaucoup près si mauvais qu'on me l'avoit dit, peut-être parce que je suis bien tombé. Ceux que j'ai lus ont réjoüi mon imagination, ils m'ont diverti sans risque & sans péril. Ce n'est pas

peu;

peu ; & comme j'aime assez mon imagination pour lui rendre tous les services qui sont en mon pouvoir, j'ai continué à les lire, j'ai continué à les goûter, & j'en suis toujours agréablement sorti. Ainsi pour vous donner le même goût, je vais vous raporter ce qui s'est dit de plus considérable contre ce genre de lectures.

Je ne puis vous exprimer avec quelle force le celebre *Gerson* s'est élevé contre le *Roman de la Rose*, dans un Traité particulier qu'il fit en Latin & en François, il y parle même contre tous les Romans ; ils étoient fort en vogue de son tems. La vérité qui s'y trouve alterée, & l'amour profane qu'on y traite d'une maniere à le faire un peu trop goûter, étoient d'assez puissans motifs pour détourner de leur lecture tous les Chrétiens sages & raisonnables. Cependant ce fut alors qu'ils reprirent quel-

que faveur, peut-être parce que les Théologiens s'attachoient à les proſcrire ; ſi on les avoit traités de choſes indifferentes, je m'imagine qu'on les auroit entierement négligés.

On cite, je le ſçai, de plus anciennes autorités que celle de Gerſon contre les Romans. *L'Abbé Faydit* nous a fait la grace de raporter à ce ſujet dans ſa *Telemacomanie* un Canon du IV. Concile de Carthage, où l'on interdit tout homme d'Egliſe qui s'émancipera dans ſes diſcours, juſqu'à proferer des turpitudes, ou des railleries indécentes (*Clericum ſcurrillem & verbis turpibus joculatorem ab officio retrahendum cenſemus.*) Ce Canon eſt cité dans le Decret de Gratien. *Cap. Clericum diſtinct.* 46. Mais il eſt fâcheux que cette regle de l'Egliſe d'Afrique n'ait pas une juſte aplication à la matiere des Romans, & qu'elle ne convienne

vienne tout au plus qu'aux contes gras & sales, qui sont indignes non-seulement de tout Ecclesiastique, mais encore de tout homme d'honneur; à peine les peut-on suporter dans *Rabelais* & dans ses Confreres, sur lesquels les bonnes Ames n'osent jetter les yeux, & que les gens même les plus habiles ne lisent qu'en tremblant. Disons-en autant de tous ces Livres visiblement obscenes ou impurs, proscrits non-seulement par les anciens Auteurs Ecclesiastiques, mais encore par d'illustres Prophanes, comme *Platon*, *Aristote* & beaucoup d'autres, au sentiment desquels je ne crois pas qu'on fasse difficulté de se ranger.

Ainsi notre question ne regarde pas ces sortes d'ouvrages; parlons seulement de ceux qui traitent d'un amour sage & moderé, conduit avec toutes les bienseances qu'éxige la politesse des mœurs, &

qui n'ont contr'eux que de repreſenter ſous des Images feintes le cours ordinaire de la vie humaine, & d'en tirer même des inſtructions ſalutaires.

On ne laiſſe pas néanmoins de les vouloir proſcrire de la ſocieté, comme ennemis de la vérité qui s'y trouve altérée, & comme autant d'aiguillons qui ſervent à nous inſpirer des ſentimens trop vifs & trop marquez. C'eſt, dit-on, le ſentiment des anciens Théologiens, dont on peut voir quelques autorités dans le Pere *Theophile Rainauld*. (*Erotemata de bonis ac malis Libris in 4°. Lugduni* 1653. *Pag.* 46. *&* 69. *&c.*)

Mais le dirai-je à l'avantage de ces ſortes d'ouvrages ? On n'a pas été dans ces derniers tems plus indulgent pour cette lecture, que l'ont été nos Peres : Voici ce qu'en dit *M. Nicole*, c'eſt dans la premiere Lettre des *Viſionnaires*. « Un faiſeur

» faiseur de Roman, dit-il, & un
» Poëte de theatre est un empoi-
» sonneur public, non des corps,
» mais des ames fideles, qui se doit
» regarder comme coupable d'une
» infinité d'homicides spirituels,
» ou qu'il a causé en effet, ou qu'il
» peut causer par ses Ecrits perni-
» cieux. » Je trouve cette décision bien dure, mais les Romans ne s'en trouveront que mieux. M. *Arnauld d'Andilly* n'en a pas moins dit en Vers ; c'est dans la 82e. de ses *Stances Chrétiennes.*

Enchanteurs des esprits, qui par les fausses peines
Que souffrent sans souffrir, ces malheureux amans,
Qui ne furent jamais que dedans vos Romans,
Allumez un vrai feu dans le fond de nos veines.
Plus vos discours trompeurs paroissent innocens,
Plus leur poison penetre & leurs traits sont perçans,
Et moins l'esprit résiste à l'effort de leurs charmes.

Vous troublez la raison par de mortels plaisirs,
Vous flâtez notre erreur & lui donnez des armes,
Pour combattre en nos cœurs les plus chastes desirs.

Mais ce qui va étonner tout le monde, c'est de voir les J....... décider là-dessus comme ses Jansenistes ; c'est dans leur *Journal de Trevoux* qu'ils s'expliquent ainsi : » Quant avec l'agrément que la » passion fait trouver dans les Ro- » mans ils auroient encore tout ce » qui peut contenter un esprit ju- » ste, ils n'en seroient que plus » dangereux, & la lecture n'en se- » roit que plus défenduë, non-seu- » lement aux personnes soigneuses » de leur salut, mais à tous ceux » qui craignent avec raison les sui- » tes toujours criminelles & tou- » jours funestes d'un engagement. » Le soin qu'on y prend d'ôter à » l'amour tout ce qui le feroit pa- » roitre une passion honteuse & grossiere

Journal de Trevoux Février 1703. page 311.

» grossiere, le rend plus propre à » s'insinuer dans les ames bien éle- » vées ; la morale corrompuë, » dont ces Livres sont pleins, sou- » tenuë d'exemples illustres, laisse » une impression de tendresse, un » panchant pour la galanterie, un » goût pour l'intrigue, qui dans » les jeunes personnes étouffe tous » sentimens de pieté & de pudeur » austere.

Dieu soit loüé, voilà les J...... & les Jansenistes d'accord sur un point de morale ; mais par malheur ils ont mal choisi leur champ de bataille. Car heureusement ils ne sont suivis ni les uns ni les autres ; leur union ne laissera pas néanmoins d'être favorable aux Romans, puisque les deux Partis conviennent de les proscrire, sans doute que les deux Partis les ont trouvé ingenieux, agréables, flâteurs, disons même, séduisans : c'est où j'en veux venir.

Ainsi vrai-semblablement leur lecture causera du plaisir aux amis des J....... & à ceux des Jansenistes, qui vont savourer dans cette lecture toute la douceur que la proscription y sçait ordinairement répandre; & ce n'en sera pas le moins bon. S'il n'y avoit que les chefs spirituels du Jansenisme qui les défendissent, leurs Disciples seuls goûteroient le plaisir de la défense; à peine les amis des J....... voudroient y mettre le nez. Mais à present les voilà de niveau, le plaisir sera general, ils vont tous également se satisfaire. Aussi faut-il avoüer, que depuis ce concert mutuel, ces sortes de Livres sont en grande réputation, il s'en est vendu beaucoup plus qu'auparavant. Il ne faudroit maintenant que la défense d'un Concile pour les faire préferer aux meilleurs Livres de Theologie.

Mais je viens d'imaginer un expedient

pedient qui va leur faire trouver bons les Romans aux uns & aux autres. Je ſuis dans une maiſon de campagne,fort deſœuvré,je ne ſçais pas joüer, je ne ſçais pas foüiller la terre, & je n'y vais ni pour l'un ni pour l'autre; cependant le tems eſt mauvais, ainſi point de promenades, & moins encore de converſations, pas même la compagnie d'un malheureux Jardinier; il y pleut plus d'ennuis que d'eau; je n'ai de reſſource pour paſſer ce double orage que trois ou quatre Livres que j'y trouve, l'un eſt la Réponſe ſi polie aux *Lettres Provinciales par le P. Daniel*, le ſecond eſt l'Hiſtoire ſi ſagement écrite des Cinq Propoſitions par *M. Dumas* ou le *P. le Tellier* ?...... comme il vous plaira, car elle eſt autant de l'un que de l'autre. Ces deux Livres ſont accompagnés de la *Zaïde* de *M. de Segrais* & de la *Princeſſe de Cleves*. Ce ſont deux Romans

Romans ; mais qu'y faire, il n'y a que cela ? Si je consulte un Janseniste , il me conseillera plutôt les deux Romans que les deux autres Livres ; Ecrits, me dira-t-on, contre la vérité des faits , contre la bonne foi ; enfin , contre la vraye & pure Theologie , & sur tout contre la Doctrine de S. Augustin & des Saints Peres. Encore pour ces deux Romans ils sont sages , on y voit des mœurs , l'un ne prêche qu'une tendre amitié , & tout au plus un amour réservé , un amour vertueux. *La Princesse de Cleves* n'aboutit qu'à un fort beau principe de mœurs , qui est de faire voir que tout amour , qui attaque le devoir , ne rend jamais heureux. Allez , allez , me dira mon Janseniste , vous avez bien fait de lire ces Romans préferablement à ces autres mauvais Livres , plus Romans que les Romans même. Oh ! je parie le triple contre le simple, qu'il

qu'il n'y a pas de bon Janſeniſte, qui ne décide comme je fais ici pour lui ; autrement ce ſeroit un ignorant, un ſot, ou même un faux Frere & un Apoſtat. Voilà qui va bien, le Janſeniſte me permet déja le Roman ſage, bien écrit & qui eſt fait pour inſpirer des mœurs & des régles de conduite.

Une autrefois je me trouve encore à la campagne ; mais chez un ami d'une eſpece toute differente. Pareil inconvenient m'y arrive, j'y rencontre auſſi quelques Livres ; ce ſont les *Lettres Provinciales de M. Paſcal*, *la Morale Pratique des J.......* par M. *de Pont-Château* & M. *Arnauld*, en huit beaux volumes, bien & ſuffiſanment étoffés. J'y trouve encore *le Phantôme du Janſeniſme*, & un certain Livre latin nommé *Artes Jeſuiticæ ;* ils ſont mêlangez ou ſuivis, n'importe, du *Roman Comique* de *Scarron*, de *Roland le Furieux*,

Furieux, de la *Psiché de la Fontaine.* Je me jette sur ces trois derniers ; deux me divertissent par leurs saillies & leurs imaginations, que l'un a tiré sur le naturel des hommes de la Province, & que l'autre, c'est-à-dire, *l'Arioste*, ne peut avoir copié que sur un genre de fous & d'extravagans, qui peut être n'ont jamais existé que dans son idée : *La Fontaine*, en m'amusant par de vives & d'agréables images, m'a peint ces deux vices, la source de beaucoup d'autres dans les femmes même les plus sages, la jalousie & la curiosité. Je consulte un J...... & lui dis ce qui m'est arrivé. Y a-t-il là dequoi douter, me dira ce Pere, vous avez bien fait de lire les Romans & de ne pas même jetter les yeux sur les titres des autres Livres ? Ce sont des abominations, écrites pour pervertir l'esprit, l'imagination & le cœur. ; pures calomnies ; que

que l'esprit d'erreur a inventées pour séduire les ames simples, & pour aveugler de plus en plus ceux qui ne veulent pas suivre la voye droite. Encore les autres sont des Livres amusans faits pour délasser l'esprit; car enfin l'arc ne sçauroit être toujours tendu. Mais je compte, reprend ce sage Religieux, qu'ils n'ont produit en vous aucunes mauvaises pensées, rien qui vous ait inspiré le vice. Oh! point du tout, lui dis-je, ils m'ont réjoüi l'imagination, ils m'ont desennuyé, & rien plus. C'est tout ce que j'en attendois; ainsi ils ont produit leur effet. Je vous louë, me repliquera-t il, vous êtes sage & vertueux. Depuis le Pere General jusqu'au Frere Portier du moindre College des J....... tous décideront ainsi. Ils sont trop rusés pour faire autrement. Bon, dirai-je, voilà miantenant les J...... qui me permettent les Romans.

Je ne croyois pas rencontrer si juste quand je me mis à écrire ce qu'on vient de lire ; en voici la preuve que je viens de voir dans *la Telemacomanie* de l'Abbé *de Faydit.* "Un Religieux, dit-il, d'une » Compagnie qui passe pour fort » sçavante dans l'Eglise, faisant la » visite dans un Couvent de Reli- » gieuses au nom de l'Evêque du » lieu, & en qualité de Superieur » de ces Filles, trouva dans la » chambre de quelques-unes d'el- » les quelques Livres de Port- » Royal, & entr'autres *L'Imita-* » *tion de Notre-Seigneur*, traduite » par feu M. *de Sacy, les Médita-* » *tations de M. Fedeau, le Carême* » *Chrétien de M. le Tourneux* & » *les Sermons de feu M. l'Abbé de* » *Bourzeis.* Il ordonna que tous » ces Livres seroient jettés au feu, » & que les Religieuses, dans la » chambre desquelles ces Livres » s'étoient trouvés & qui auroient

Telemacomanie pag. 10.

» pu les avoir lûs, seroient mises
» en penitence & privées de voix
» active & passive dans l'élection
» de la Superieure qu'on devoit
» faire, & interdites des Sacremens
» pendant un certain tems. Il n'en
» usa pas de même à l'égard de
» quelques autres Religieuses du
» même Couvent, dont les cellu-
» les furent trouvées toutes rem-
» plies de Romans & de Livres
» d'amourettes; on les loüa au con-
» traire publiquement de ce qu'el-
» les n'étoient point Jansenistes
» comme leurs Sœurs; on leur
» conserva tous leurs Livres sans
» leur en ôter un seul. Le R. P.
» Visiteur même emprunta d'une
» d'elles quelques nouveaux tomes
» des Contes des Fées, qui lui
» manquoient & qu'il n'avoit pas
» encore lûs; & comme les Reli-
» gieuses Jansenistes, qui avoient
» été mises en penitence voulurent
» se plaindre d'une pareille con-
« duite

» duite, on leur répondit que les » Romans étoient des Livres très- » innocens & même très-utiles » pour former l'esprit... Ce que je » viens de vous raconter n'est point » un Roman, c'est un fait certain, » continuë le même Abbé de *Faydit*, je vous le ferai certifier » quand vous le voudrez par les » Religieuses mêmes à qui cela est » arrivé.

Examinons encore la chose d'un peu plus près. Je prétens aller plus loin, & faire voir que la séduction des Romans est plus grande qu'on ne s'imagine, & qu'il est même difficile d'y résister. Les Peres de l'Eglise ont proscrit les Romans, & je suis de leur avis. Cependant S. *Jean Damascene*, un des plus illustres Theologiens de l'Eglise Greque a fait celui *de Barlaam* & de *Josaphat* sans qu'on l'en ait repris. Ce Roman n'a-t'il pas été traduit en François par *Jean de*

de Billi Chartreux & par le Pere *Antoine Girard* de la Compagnie de Jesus, non pas le Pere *Girard* de Toulon ; ce dernier s'est contenté de mettre grossierement en pratique les Romans les plus grossiers, & ne s'est gueres embarassé d'en traduire ou d'en faire d'ingénieux & de spirituels.

Les J...... proscrivent les Romans, c'est très-bien fait ; cependant le Pere André *Pinto Ramirez* J...... Portugais, & le Pere *Adam Kontsen* J...... Allemand en ont eux-mêmes publié. Oh ce sont, dit-on, des Romans de Morale & de Politique ; mais ce sont toujours des Romans où la vérité des faits se trouve altérée, & dans lesquels, quoiqu'on fasse, on est toujours obligé de mettre quelques intrigues amoureuses, non pour corrompre, mais pour instruire ?

Les Jansenistes ont imité les J....

en

en voulant exterminer entierement ces sortes de Livres. Leurs vûës sont loüables, & je ne puis m'empécher de les aprouver. Cependant on est redevable de la belle Traduction du Roman de *Don Quixot* à M. de *S. Martin*, qui tenoit fortement au Jansenisme par ses relations d'estime & de sentimens avec les Chefs de ce Parti: Oh! dans ce cas

Autant vaut l'avoir fait que de l'avoir traduit.

On n'ignore pas que l'on a semé même dans ce nouveau *Don Quixot* de M. de S. Martin quelques situations amoureuses assez vives & assez touchantes; & qui plus est, on sçait encore que M. *Arnauld*, c'est-à-dire, le celebre *Antoine Arnauld*, la base & le soutien du Jansenisme, se délassoit quelquefois du sérieux de ses études par la lecture de Don Quixot; & pour

pour le dire en un mot, j'aimerois mieux avoir travaillé à quelques Chapitres d'un joli Roman; tel seroit celui de la *Zaïde*, que d'avoir fait toutes ces nouvelles Ecclesiastiques où l'on prêche, à ce qu'on dit, éternellement la vérité, mais toujours cependant aux dépens de la charité, & même de la prudence.

Enfin un fait encore plus curieux est de voir *l'Abbé de Villiers*, homme certainement de vertu & de mérite, déclamer contre les Romans *dans ses réflexions sur les défauts d'autrui.* (Tome 1. Page 276.) » Rien, dit-il, ne gâte » plus l'esprit que de lire des mau- » vais ouvrages; tous les petits » Romans & toutes les petites his- » toriettes ne sont pas seulement » contraires à la pureté des senti- » mens & des mœurs; ces sortes » de Livres gâtent encore plus l'es- » prit que le cœur. Et à la page

» 318.

» 318. ne dit-il pas que tous les
» Romans n'ont été entrepris qu'à
» la gloire de l'amour ; mais que
» dans le fond il n'y a pas de Li-
» vres où l'amour soit representé
» d'une maniere plus méprisable.
» Je ne voudrois, pour guérir un
» homme de bon sens de cette pas-
» sion, que lui mettre devant les
» yeux les ridicules personnages
» qu'elle fait faire dans les Romans
» aux Heros de l'antiquité. Je ne
» puis retenir mon indignation
» quand je vois un Héros comme
» Orondate ou Pharamond : Il
» faut que le goût de notre siecle
» ait été bien dépravé pour avoir
» pû se plaire à ces sortes d'ouvra-
« ges, ou l'on entend un Conqué-
» rant qui dit des douceurs à sa
» maîtresse, pendant qu'il faut
» combattre ; ou un Roi barbare
» qui s'amuse à questionner une
» fille, dont il est jaloux, pen-
» dant qu'il voit les ennemis à ses
» trousses.

» trousses. La vanité des femmes » & la complaisance des hommes » ont donné lieu à tous les Ro» mans.

» La plupart des Faiseurs de Ro» mans veulent nous representer » une grande vertu jointe à une » grande passion (c'est toujours M. *l'Abbé de Villiers* qui parle) » mais de la maniere dont ils s'y » prennent, ils ne connoissent ni » la passion, ni la vertu ; ils ou» trent l'une & l'autre pour avoir » lieu de dire de jolies choses, & » de feindre des avantures surpre» nantes ; ils font faire à des fem» mes toutes mondaines des ac» tions plus héroïques que n'en » ont fait les plus grands Saints. » Enfin le même Auteur ne s'explique pas avec moins de force au Tome 3. Page 46.

Croiroit-on après ces belles déclamations que M. *l'Abbé de Villiers* lui-même a non-seulement lu

beaucoup de Romans, mais même qu'il en a fait un très-estimé; c'est néanmoins ce qui lui est arrivé, on le connoît sous le Titre de *Memoires du Comte de.... rédigez par M. de S. Evremont* en quatre beaux volumes in 12. en quoi l'on doit remarquer la séduction qui se trouve dans ce genre de littérature, qui sert d'amusement à un homme dont l'esprit est fécond, l'imagination vive & variée, & le cœur rempli de sentimens tendres & délicats. Ainsi proscrivez les Romans tant qu'il vous plaira, tonnez sur eux, lancez pour les exterminer tous les foudres de l'Univers, on y reviendra toujours; & plus vous cherchez à les décrier, plus on s'obstine à les imprimer, à les lire & à les goûter; ne dites rien, & ils tomberont d'eux-mêmes.

De grands Evêques mêmes, qui auroient été bien fâchez de faire

un Mandement pour permettre la lecture des Romans, n'ont pas laiſſé d'en faire, les uns très-beaux & d'autres aſſez paſſables. M. *Camus* Evêque du Belley eſt de ces derniers. Cependant c'étoit un homme grave, dogmatique & ſentencieux, & qui n'a pas craint d'y repreſenter quelquefois des ſituations amoureuſes, trop ſenſibles pour être expoſées au grand jour; c'étoit à la vérité pour empêcher que l'on n'y ſuccombe; je le ſçais: c'eſt auſſi ce que font nos plus illuſtres Romanciens. M. *de Fenelon*, l'un des plus vertueux Prélats de l'Egliſe, n'a-t-il pas réuſſi à faire lire & même à faire admirer de tout l'Univers ſon incomparable *Telemaque*, dans lequel il expoſe Ulyſſe à des tentations extrêmement délicates de la part de Calipſo; peut-être auroit-il été fâché de s'y trouver lui-même: Et le ſavant Evêque d'Avranches,

Pierre-Daniel Huet, qui prenoit tant de plaisir à faire lire dans ses Conferences son Roman *du Faux Inca*, ne l'a-t-il pas remis avant sa mort entre les mains d'un de ses amis pour le faire imprimer quand il ne seroit plus? Et nous l'avons vu paroître sous le titre de *Diane de Castro.*

Je suis persuadé que si dans la direction l'on avoit consulté ces illustres Prelats sur la lecture des Romans, ils n'auroient pas manqué de prendre un air severe & de dire, qu'ils doivent être tous proscrits & défendus; que telle est la maxime des plus illustres Theologiens & des Canonistes les plus exacts.

Mais à bon compte tenons-nous-en là, ne pressons pas trop cet article, peut-être se raviseroient-ils les uns & les autres, & diroient que les Romans sont permis. Rien alors ne pouroit leur

être plus nuiſible; on ne les voudroit plus lire; on n'y trouveroit ni ce goût, ni ce ſel que leur déſenſe y fait remarquer aujourd'hui.

Mais pourquoi donc a-t-on crié autrefois contre les Romans? Eſt-ce à raiſon de l'invention qui en eſt ordinairement fabuleuſe, controuvée, éloignée des vérités hiſtoriques? Rien moins que cela. Car combien de choſes fauſſes, opoſées non-ſeulement au vrai, mais encore au vrai-ſemblable, ne preſente-t-on pas tous les jours comme des moyens d'inſtruction? Tels ſont les Apologues, où l'on fait parler des animaux aquatiques, volatiles, terreſtres, tout juſqu'aux arbres & aux plantes y eſt doüé de la parole & de la raiſon, & même quelque choſe de moins que cela; deux malheureux pots, pot de terre & pot de fer, n'entrent-ils pas en traité pour aller *clopin, clopant*, faire un tour par le monde.

De tout cela néanmoins on en fait ſortir d'admirables inſtructions. Hé nos vieilles Legendes ſont-elles beaucoup plus véritables que nos Romans? Non, ſans doute. Cependant quelle morale exacte n'y voit-on pas? Plus la vérité hiſtorique y eſt alterée, plus le fond des mœurs en eſt excellent: cela eſt naturel, dès qu'on ſe rend maître de l'Hiſtoire on la raproche bien mieux du devoir, alors on écarte tout ce qu'il y a d'humain dans les hommes, pour n'ÿ laiſſer apercevoir que l'amour de l'ordre & de la ſageſſe chrétienne, & ce n'eſt pas mal-fait.

Hé que m'importe à moi, que l'Hiſtoire ſoit fauſſe & imaginée, pourvu que l'inſtruction ſoit véritable; je n'y cherche & n'y dois chercher que cela, je l'y trouve & je ſuis content.

Voici donc la raiſon qui a décrié les anciens Romans. La premiere

miere entrevuë ne se passoit pas sans quelqu'un de ces baisers savoureux, dont un Poëte a dit :

Tu fais venir un desir soucieux de mieux avoir. Marot Epigr. 168.

A peine alloit-on à la quatriéme entrevûë sans qu'une ingenieuse & prudente *Dariolette* ne procura cet unique, mais trop court bonheur de la vie, cette joye sensible, ce bien des biens, dont on desespere quelquefois dans nos Romans modernes après des années de soupirs. L'on avoit raison de crier contre un si dangereux usage ; il faut que les bonnes choses, pour valoir leur prix, se fassent un peu desirer. C'est la conduite qu'on tient aujourd'hui dans ce genre de composition, & cela est bien plus voisin de la bien-séance & de la vérité de nos mœurs ; mais après tout, cela doit faire conclurre que nos anciens étoient d'un caractere

bien conjonctif pour être prêts dès la deuxiéme ou la troisiéme conversation. On va bien plus loin dans quelques-uns des nouveaux Romans, tant nous sommes devenus sages ; nous avons eu le talent de faire enlever moitié de gré, moitié de force, une vingtaine de fois nos Heroïnes par les plus aimables de tous leurs Galans ; cependant elles reviennent beaucoup plus vierges qu'elles n'étoient parties. Il semble que les enlevemens n'ayent fait que renforcer leur vertu ; ainsi la raison qui les a fait décrier ne subsistant plus, il semble qu'on devroit changer de langage à leur égard, comme ils ont eux-mêmes changé de conduite ; mais point du tout : Un de nos premiers Théologiens aura sçu peut-être de quelque petit Frere, gai & gaillard d'ailleurs, qu'un tel Roman l'a porté à la luxure ; par ce qu'il y a lû, par ce qu'il y a vû, hé-

hélas ! ce qu'il n'oſe dire tant il en eſt encore touché. Sur le champ ce Théologien a condamné le Roman, non-ſeulement le Roman dangereux, qui a fait faire au petit Moine le ſaut périlleux de l'humanité, qu'il auroit bien fait ſans cela ; mais il a condamné de plus tous les autres Romans, même juſqu'aux plus ſages & aux plus modeſtes. Vient après cela un Théologien beat de l'étroite Obſervance de quelque ignare Communauté, qui aura lû dans un vieux Théologien la condamnation de ces pauvres Romans, il décide ſelon ce qu'il voit ; ainſi les voilà condamnez encore une fois, ſans que ni l'un ni l'autre les ayent lûs, ni que ce beat & ignare Directeur daigne faire attention que ce qu'il condamne aujourd'hui, ne reſſemble point à ce qui a donné lieu aux anciens de former leurs déciſions contre les Romans. C'eſt

ainsi que cela se passe ; il suffit en Théologie qu'un mot soit une fois lâché, pour que chacun s'empresse à le copier ; car ne croyez pas qu'ils examinent si ce Roman moderne n'est dans le fond qu'un Apologue ou une Fable plus étenduë, ornée d'Episodes, qui portent chacune leur instruction particuliere, ou qui tendent toutes à l'instruction principale, qui est le but de cet Apologue orné & amplifié : Et vous le sçavez.

La Fontaine, Epitre à Mad. de Montespan.

L'Apologue est un don qui vient des immortels,
Ou si c'est un present des hommes,
Quiconque nous l'a fait, merite des Autels ;
Nous devons tous tant que nous sommes
Eriger en divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé :
C'est proprement un charme, il rend l'ame attentive
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des recits,
Qui meinent à son gré, les cœurs & les esprits.

Ho ! tout cet éloge doit un peu réflêchir sur le Roman, qui n'est autre

autre chose qu'un Apologue un peu plus étendu.

Mais allons plus avant, ne lit-on pas *Homere*; ne lit-on pas *Virgile* & la Métamorphose d'*Ovide*; & qu'est-ce, je vous prie, que cette sorte de Livres? Ce sont au moins, quant aux deux premiers, des Poëmes épiques, où l'on voit paroître des Heros & des Heroïnes qui s'y distinguent par de belles & quelquefois par de mauvaises actions, ou qui racontent ce qui leur est arrivé à eux ou à leurs amis. He bien! nos premiers Romans étoient aussi en vers, & nous regardons les Romans modernes comme autant de Poëmes en prose; il ne manque à ces derniers que la mesure du vers pour en faire des Poëmes heroïques, dont les mœurs sont plus sages, les caracteres mieux suivis & mieux soutenus, les Heros plus grands & plus nobles que dans ces deux Ora-

cles de l'Antiquité. Cependant on fait lire Homere & Virgile aux enfans, & on leur défend aussi-bien qu'à nous *la Cleopatre & le Pharamond ;* ainsi on leur represente ce pere des Dieux, ce Jupiter, ce modele de la vie joyeuse, qui s'en donne de toutes parts, & qui pis est, de toutes manieres. On y voit une Junon, qui ne laisse pas, malgré sa gravité & sa prud'hommie, de se divertir comme les autres. Pour Venus, cela va sans dire, c'étoit son métier, & l'on ne veut pas que cette même jeunesse remarque dans nos Livres françois d'honnêtes gens, qui résistent à la violence des passions, & qui n'en font paroître que ce qu'il est inévitable à des gens sages d'en montrer dans le cours ordinaire de la vie. Mais on a soin, dit-on, de les avertir que tout ce qu'on débite dans Homere, Virgile & Ovide sont des fables & doit être réprou-

réprouvé comme une invention de Satan. Oüi, je le ſçais, tout ce qui eſt narration eſt fabuleux; mais les actions morales ne ſont que trop réelles; & leur dire de les haïr, c'eſt faire ce qui ſe pratique à l'égard du Roman en general. On leur fait lire; on leur explique même dans un grand détail toutes les gaillardiſes de ces antiques Divinités, dont les plus ſages ne ſeroient pas ſorties ſaines & ſauves des mains du plus indulgent de nos Lieutenans Criminels: Lui auroient-ils donné plus d'argent qu'*Arnauld de Bouex* en a reçu des Cartouchiens pour leur donner le tems de reſpirer?

Mais au-moins, dit-on, à cette innocente & ſimple jeuneſſe, ne faites point attention à tout cela, n'en retenez que le bon, & ſurtout évitez le mauvais. C'eſt juſtement les avertir de faire tout le contraire; pour un qui obéira, cinq

cinq cens s'efforceront de pratiquer le mauvais & d'oublier le bon.

Je sçais cependant ce qu'on dit contre nos Romans, & j'avouë qu'on a raison de leur reprocher que le fond de leurs intrigues ne roule que sur l'amour ; que les Episodes n'y representent que des situations quelquefois si sensibles & si délicatement imaginées, qu'elles inspirent aux ames les plus rebelles une passion à laquelle on n'est déja que trop enclin par le panchant de la nature : au lieu que ces venerables & antiques Romans des Grecs & des Latins ne sont apuyés que sur de grandes actions ; c'est-à-dire, sur des guerres, des batailles, des sieges, des meurtres & des carnages. Oh ! tout cela est bien plus beau & plus noble que ces embrions de passions humaines, qui ne vont qu'à perpetuer l'espece & à la rendre immortelle, sinon dans chaque particulier, au-moins dans

dans la totalité ou dans le general.

Qu'ils vivent donc, je ne m'y opoſe point, & qu'ils vivent avec gloire dans nos eſprits & dans notre imagination ces braves gens, ces Heros immortaliſés, qui n'ont travaillé qu'à la deſtruction de l'humanité. Et puiſque je m'en ſouviens, je mettrai ici ce que j'ai lû autrefois dans un grave Philoſophe, homme d'une morale renforcée, s'il en fut jamais; il confirme par ſa penſée la grande & magnifique idée que l'on a dans le monde de ces deſtructeurs de notre nature, il prouve par belles & bonnes raiſons combien il eſt glorieux de défaire & de tuer les hommes; & combien au contraire il eſt honteux de les faire. Quand on va défaire des hommes, dit-il, ſi c'eſt en guerre, quelle dépenſe, quel apareil, quel fracas pour s'y préparer; & quand cela eſt fait, quel honneur ne rend-on

La Sageſſe de Pierre Charron.

point

point à celui, ou à ceux qui ont eu le talent d'en détruire plus que les autres ? Quelle joye ne ressent-il pas par lui-même d'une si belle operation ? Si c'est par autorité publique qu'on les défait & qu'on les détruit, quel concours de peuple, quelle nombreuse assemblée, les Magistrats mêmes s'y trouvent, tant on le croit glorieux ; cela se fait en plein jour & dans les plus beaux endroits de la Ville, dans les places publiques. Se défait-il de lui-même dans son lit, la famille s'assemble, les amis s'y rendent, on aporte force lumieres, tout y est employé jusqu'au cierge benit, afin qu'il ne se détruise pas dans l'obscurité. Mais veut-on faire un homme, on se cache, on se tapit, on se fourre dans un coin, on ne croit pas trouver de lieux trop secrets, ni trop écartez pour exercer ce vilain métier ; & pour observer encore un plus grand secret

cret, pour faire même ſentir la honte qu'on y trouve, on ne s'y aplique le plus ſouvent que de nuit. Peut-être paraphraſai-je un peu le paſſage de mon Auteur, mais je n'y fais point de tort. J'admirois cette penſée lorſque j'étois jeune, car je la lûs de bonne-heure, & je la montrois à mes amis, comme une confirmation des ſentimens qu'on a ſoin de nous inſpirer. Mais la réflexion me vint avec l'âge, & peu à peu je vis diſſiper tout le merveilleux que j'avois cru apercevoir dans cette morale. Enfin je me dis aujourd'hui à moi-même; mais ne punit-on pas de mort celui qui défait un autre homme? Et l'on ne punit pas de même pour en faire: il y a donc un crime dans l'un, qui n'eſt pas dans l'autre. On regarde même dans la Religion comme un homicide celui qui ſe met en diſpoſition d'en faire, & qui au point d'y réüſſir, eſquive ſubtilement

tilement le coup. Il eſt donc loüable de faire un homme, me dis-je à moi-même, & dangereux d'y manquer ; ainſi on devroit regarder comme un Heros, un Heros même digne d'une triple immortalité, celui qui auroit la force de faire quarante mille hommes depuis quinze juſqu'à ſoixante-cinq ou ſoixante-dix ans ; ce ſeroit environ deux hommes par jour, ce n'eſt pas trop ; on ne peut pas dire que je porte les choſes à l'excès, & dans mon eſprit je prefere ce Heros à tous ces deſtructeurs de l'humanité qui ſe croyent de grands hommes, parce qu'ils ont le talent d'en faire perir quinze ou ſeize cens mille, comme ont fait Alexandre & Ceſar ; c'eſt où j'en ſuis dans un âge plus meur & plus avancé.

Je pouſſe ma réflexion plus loin, celui qui fait vingt ou trente hommes, il les fait lui-même, tout cela

cela vient de ſon propre fond : c'eſt ce qu'il faudroit penſer auſſi de celui qui en feroit quarante mille en cinquante ans ; il pouroit dire, en les voyant, ce ſont-là mes œuvres. Mais ce prétendu Heros, ce *Mahomet II.* ce *Scanderbeg*, ce *Charles-Quint*, ce *Prince de Condé*, eſt-ce lui-même qui tuë ces trois ou quatre mille hommes, plus ou moins, qui périſſent dans une bataille ? Non, mais ce ſont ſoixante ou quatre-vingt mille hommes qu'il commet pour en tuer quatre ou cinq mille. Oh, la belle choſe ! Et cela s'apelle une action de Charles-Quint, une action du grand Condé. J'aimerois beaucoup mieux dire que c'eſt l'operation d'une telle Brigade d'Infanterie, & quelquefois même de cinq ou ſix pieces de canon bien placées. Mais celui qui feroit ces quarante mille hommes, il s'en donneroit la peine lui-même, il n'en donneroit

roit pas la commission à d'autres ; autrement il n'y auroit rien de fort merveilleux, ni de bien héroïque ; il faut que l'Heroïsme vienne du fond même de celui qu'on qualifie Heros, & par-là il y en a beaucoup moins qu'on ne pense.

Hé bien voilà ce qui se passe dans nos Romans, on instruit les hommes à faire agréablement & sagement de nombreuses peuplades, en leur montrant ce qu'ont fait les Heros sur le modele desquels on veut les former & les façonner. Et c'est-là ce qui me fait préferer nos Romans à ces Poëmes antiques si pernicieux par les mauvais exemples qu'ils donnent aux ames sauvages & barbares pour la destruction du genre humain.

Examinons cependant si ces antiques Romans ne contiennent point d'amours, & quelles sortes d'amours on y remarque.

Croyez-vous qu'ils eussent quelques

ques notions de cette tendre délicateſſe, qui fait aujourd'hui l'occupation des belles ames, qu'ils employaſſent ces devoirs aſſidus & reſpectueux, ces termes ſéducteurs, cette ingénieuſe réſiſtance ſi ſagement employée pour animer les deſirs, cette aimable & douce violence pratiquée pour enflamer les cœurs? Penſez-vous que la poſſeſſion leur fit redoubler ces ſoins obligeans, ces ménagemens, ces attentions qui n'échapent jamais parmi nous aux ames vrayement touchées? Croyez-vous qu'ils connuſſent ces innocens plaiſirs de la converſation, & que ces ſentimens ſi vifs, ſi ſenſibles, ſi délicats que la preſence de l'objet deſiré eſt capable d'inſpirer dans les cœurs, les ſoutinſſent dans les triſtes, mais inévitables momens de l'abſence. Hé, les ruſtes ne permettoient pas même à l'eſprit & au cœur de s'occuper de ce qu'ils

aimoient, à peine accordoient-ils à l'imagination quelques saillies grossieres. Ils ne connoissoient en amour qu'une maniere d'operer, & n'étoient touchez que dans cet instant. Cet instant passé, il leur faloit penser à de nouvelles souplesses, pour faire tomber quelque nouvel objet dans leurs pieges; ils n'avoient pas d'autres ressources pour réveiller leur feu. Un agréable Cynique a singulierement representé cet amour après Homere, qu'il glose un peu trop sans le connoître. Mais qu'importe, il a raison pour le fond, quoiqu'il amplifie les circonstances. Voici donc ce qu'il en dit; mais au moins, je ne prens point sur mon compte la qualité des termes qu'il employe.

Montaigne Essais Livre 1. chap. 29.

» Jupiter fit à sa femme une si chaleureuse charge un jour, que ne pouvant avoir patience, qu'elle eût gagné son lit, il la versa sur un plancher; & par la vehemence « du

» du plaiſir, oublia les réſolutions » grandes & importantes, qu'il » venoit de prendre avec les au» tres Dieux en ſa Cour celeſte, ſe » vantant qu'il avoit trouvé auſſi » bon ce coup-là, que lorſque pre» mierement il la dépucela à ca» chette de leurs parens. » Cependant il faut avoüer qu'Homere a donné au moins une fois un ſentiment de tendreſſe à ce brave Achille la terreur du nom Troyen; car Sarrazin le dit,

Achille beau comme le jour
Et vaillant comme ſon épée,
Pleura neuf ans pour ſon amour,
Comme un enfant pour ſa poupée.

Il ne faut pas croire que ce ſoient fadaiſes, cela eſt apuyé ſur de beaux & bons endroits d'Homere, que je citerois bien ſi je voulois. Mais je n'aime pas tous ces Auteurs, qui dans un Livre François aportent force Grec & Latin: cela ſent trop ſon Sçavant, & oncques je ne le fûs. Vir-

Virgile le chaste & retenu Virgile a-t-il mieux traité l'Amour dans les regrets qu'il fait faire à Didon, qui ne peut se consoler de ce qu'Enée avant que de partir ne lui a pas au moins laissé un Poupon né ou à naître.

Scarron Virgile travesti.

S'il restoit encore avec moi
Un fils qui fut semblable à toi,
Non pas d'humeur homme volage,
Mais bien de corps & de visage,
J'aurois dans mon affliction,
Un peu de consolation.
Mais de toi tout ce qui me reste
N'est qu'un desespoir bien funeste,
Qui devroit bien causer le tien
Si tu n'étois pire qu'un chien.

Il avouë même, pour ôter toute ambiguité, qu'il ne s'agissoit point entr'eux des liens de l'himenée, ils ne s'en tenoient pas servilement à des devoirs aussi sérieux; ils vouloient quelque chose de plus séduisant que le mariage. Oh! nos Romans modernes n'ont pas tant d'esprit, ni d'industrie; ils sont plus prudes & plus réservez; ils

ils veulent toujours qu'on en vienne à l'himenée ; & pour y parvenir, il faut soupirer long-tems ; on est soumis à de rudes épreuves de constance, le Noviciat y est bien plus severe que chez les Capucins ; il n'y a point de quartier pour la moindre faute, pas même pour la plus legere négligence : il feroit beau voir que deux amans fussent assez hardis pour se marier au milieu du Roman, le mariage seroit cassé sur le champ, & les parties déclarées incapables de participer aux biens d'amour. Ne croyez pas qu'on y souffre un Roi, & moins encore un autre amant courir de belle en belle, ou faire les doux yeux à quelques-unes de ses parentes, comme ce Jupiter qui ne respectoit ni filles, ni sœurs, ni tantes.

En vérité un habile homme a pensé sagement lorsqu'il a dit : » Les Auteurs mithologiques, » c'est-

Bayle Diction. p. 1477. Edition de 1720.

» c'eſt-à-dire, ceux qui racontent
» l'hiſtoire des faux Dieux, & les
» Ecrivains des Romans modernes
» ont tenu des routes bien diffe-
» rentes ; ceux-là s'aprochent trop
» de l'hiſtoire, ceux-ci s'en éloi-
» gnent trop : je ne conſidere que
» la deſcription des mœurs, ou
» que le Portrait qu'ils nous don-
» nent d'un Heros. Dans la mitho-
» logie les Héroïnes ſont non-ſeu-
» lement trop amoureuſes, mais
» auſſi trop prodigues de leurs fa-
» veurs : Les Heros ne ſont pas
» conſtans ; ils engroſſent les Hé-
» roïnes, ou font ce qu'il faut
» pour cela, & puis ſe moquent
» d'elles. Cela reſſent trop l'hiſ-
» toire, & n'eſt point de bon exem-
» ple, ni pour l'un ni pour l'au-
» tre ſexe ; il vaut mieux prendre
» l'extrêmité opoſée, comme on
» fait dans nos Romans ; il vaut
» mieux, dis-je, en dépit du
» vrai-ſemblable, forger des He-
» ros

» ros & des Héroïnes qui ne fassent aucune faute.

Hé, que nos beaux Romans ne sont-ils en Vers Grecs ou Latins, on les regarderoit comme les oracles de la belle litterature. C'est-là qu'on iroit puiser les caracteres du Héroïsme ; on les proposeroit comme la source du grand & du sublime dans les mœurs, aussi-bien que dans la maniere de penser & d'agir ; mais ils ont le malheur d'être en françois. Qu'on fasse bien attention que je dis nos beaux Romans, c'est-à-dire, ceux qui passent parmi nous pour les modéles de ce genre de litterature. Car pour ces avortons, sur lesquels le seul amour de la nouveauté fait quelquefois jetter les yeux, j'en pense beaucoup plus mal que les plus austeres critiques ; à peine en a-t-on lû quelques pages qu'on y trouve tous les principes du bâillement. On bâille

donc, on se met ensuite à les parcourir des doigts, on les abandonne enfin aux bras séculiers & prophanes d'une antichambre, & quelquefois même à quelque chose de pis.



CHA-

CHAPITRE II.

L'imperfection de l'histoire doit faire estimer les Romans. Les femmes, quoique mobile essentiel des grandes affaires, paroissent à peine dans l'histoire.

MAis j'ai bien d'autres choses à dire en faveur des Romans, je prétens qu'on doit les préferer à l'histoire. Voilà, dira-t-on, un terrible Paradoxe; pas tant qu'on le croit, attendez que je me sois expliqué.

L'histoire ne doit pas être seulement un narré fidele des choses arrivées pour nous servir d'instruction, elle doit encore découvrir les causes & les motifs secrets des grands évenemens, les ressorts & les intrigues que l'on a mis en œuvre pour y réüssir, *Ciceron* le

dit ; & quand il ne le diroit pas, la chose ne laisseroit pas d'être vraye. Oh, marquez-moi, je vous prie, dans quelle histoire vous trouverez tous ces caracteres : on ne voit par-tout que faussetez essentielles. Il est faux, me dit-on, que les Rois de Babilone puissent remonter à un siecle ou deux du déluge ; il est faux que le Royaume de Sicion soit le plus ancien de la Grece ; il est faux que l'Egypte ait euë une telle suite de Rois si grande, si nombreuse, si bien suivie. Voilà pour les corps entiers d'histoires : je fais grace de beaucoup d'autres, dont il est inutile de vous ennuyer ; mais combien de faits particuliers sont tous les jours convaincus de faussetez. Vous croyez qu'il y a eu un Pharamond : point du tout ; le Pere Daniel ne veut pas le reconnoître. Vous vous imaginez que Brunehaut a été une méchan-

te femme ; vous vous trompez ? Cordemoi vous en fait un éloge des plus magnifiques. Vous penſez qu'Enée ſoit venu en Italie : fadaiſe que cela, Bochart & d'autres Sçavans prouvent le contraire. Mais au moins, dira-t-on, S. Jacques a été en Eſpagne : Autre impertinence, qui n'eſt plus aujourd'hui que dans la tête de quelque Novice de Capucin Eſpagnol ; car les Peres mêmes ne le croyent pas. Le *Marquis de Mondejar* l'a bien fait voir dans ſes belles & élégantes Diſſertations ſur l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Ne penſez pas que je tire de mon imagination tout le détail de cette penſée ; il y a long-tems qu'un galant homme a raiſonné de même, je veux vous régaler de ce qu'il en dit dans la Préface de ſes Mémoires. C'eſt le fameux *Guillaume du Bellay Langey*, qui vivoit ſous François I. » Les Hiſto-

» riens, dit-il, se plaignent de » n'avoir assez digne matiere pour » bien employer leur étude & la- » beur, lesquels néanmoins eussent » beaucoup mieux fait & pour eux » & pour nous de se tenir en re- » pos & à leur aise, que de semer » sous le nom d'Histoire un in- » connu Recueil de fabuleuses » Narrations, dont aujourd'hui » nous avons trop plus que d'His- » toires. J'ai lû en quelque Chro- » nique (ce que je crains que l'on » m'estime avoir songé) d'un Roi » de France qui en une après-dî- » née vint de Compiegne courant » un Cerf jusqu'à Lodun * ce sont » cent lieuës ou environ. Chacun » sçait que le tant vertueux Prin- » ce

* Mais n'en déplaise à Guillaume du Bellay ; je crois qu'il y a erreur dans son calcul, & que la Chronique aura mis de Compiegne à Laon en Latin *Laudunum* & quelquefois *Lodunum*, ce qu'il aura pris pour Loudun, qui en Latin se nomme *Juliodunum*,

» ce & de ſi loüable mémoire,
» Charles Duc d'Orleans, après
» avoir été près de trente ans Pri-
» ſonnier en Angleterre pour le
» Service de la Couronne de Fran-
» ce, à la fin en retourna & mou-
» rut plein d'ans & d'honneur en
» ce Royaume; & toutefois on lit,
» mais c'eſt en plus de vingt divers
» Auteurs, qu'il fût à Paris déca-
» pité pour crime de Leze-Majeſté.
» Le Roi d'Ecoſſe dernier mou-
» rut-il pas en la Bataille qu'il don-
» na contre les Anglois en l'an
» 1514? Si ai-je lû que de celle
» Bataille il retourna en ſes Païs
» victorieux & triomphant. Je me
» déporte, pour éviter prolixité
» de plus, avant nombrer tels
» menſonges, leſquels certes ne
» ſont ſemés, ſinon par la témé-
» rité, indulgence & indiſcrétion
» d'iceux Hiſtoriens & Chroni-
» queurs, qui plus ſouvent écri-
» vent pour choſe ſûre ce que leur

» aura dit le premier venu, sans
» faire élection ou choix de la per-
» sonne qui le leur raporte, ou
» bien en disant selon le bruit qui
» aura couru parmi le peuple, au-
» quel à peine peut avoir mot de
» vérité. Dont vient aucunes fois
» que les Liseurs informez du con-
» traire, plus émys (c'est-à-dire
» plus difficilement) croyent aux
» autres bons & anciens Auteurs,
» les estimant avoir écrit de mê-
» me. Et en avient, ainsi que
» très-bien dit en autre cas le Car-
» dinal Bessarion, voyant à Rome
» tant élever & canoniser de Saints
» nouveaux, desquels il avoit con-
» nu & peu aprouvé la vie, en-
» core moins la façon de proceder
» à leur Canonisation : Ces nou-
» veaux Saints, dit-il, me jettent
» grandement en doute & scrupule
» de ce qu'on dit des anciens; &
» au mien vouloir, que tels Au-
» teurs & Chroniqueurs se repo-
» sassent,

» fassent, ou qu'à leurs Livres ils » imposassent noms convenables » au contenu ». Et M. du Bellay n'a pas été lui-même exemt de reproche, puisque dans toute son Histoire on ne trouve pas même le nom de Madame d'Estampes Maîtresse de François I. dont les intrigues ont donné un si grand branle aux affaires de son tems.

On a beau blâmer le Roman, je n'y trouve pas tous ces inconveniens. Rien ne m'y jette dans l'erreur; & si je suis séduit, c'est à mon avantage. En commençant à le lire, je sçai que tout en est faux; on me le dit, & je me le persuade : tant mieux s'il y a du vrai; c'est autant de profit dès qu'on me le fera connoître. Aulieu qu'il y a toujours à perdre pour moi dans la lecture de l'Histoire, dès qu'un fait vient à se trouver faux. Je suis au desespoir d'être la dupe d'un homme qui

veut que je l'en croye ſur ſa parole, parce qu'il me parle d'un ton grave & magiſtral. Mais quand je prens *la Clelie*, je me dis à moi-même, entrons dans le Païs des réveries & des fables, égayons notre eſprit, réjoüiſſons notre imagination; mais en même-tems prenons des mœurs & de la politeſſe, voyons comme il faut éviter les piéges qui me ſeront tendus: Examinons auſſi de quelle maniere on peut ſe mettre en bonne poſture auprès des Dames; c'eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la vie, & nous le trouverons ici. On m'aſſure cependant qu'il y a bien du vrai dans ce Livre. Tenez, me dit-on, voilà le portrait de *Peliſſon*; voilà celui de l'infortuné M. *Fouquet*; cet autre vous peint Madame *Scarron*, qui a depuis été la celebre Madame de Maintenon; c'eſt ici une avanture très-réelle arrivée à Madame *de Montauſier*; enfin

enfin vous allez trouver dans ce Livre toute la vieille Cour. Cela me fait un double plaiſir ; je crois n'y trouver que du fabuleux & j'y trouve du vrai. C'eſt un bien qui ne me coûte rien, en ce cas je ſuis ravi d'être trompé. Voilà donc le premier avantage du Roman ſur l'Hiſtoire. *Je n'y ſuis pas trompé, ou je ne le ſuis qu'à mon profit.*

Il faut que tout cela ſoit bien vrai, puiſqu'un grand & grave Auteur, c'eſt le Pere *le Long* de l'Oratoire, n'a point heſité de mettre dans ſa Liſte des Hiſtoriens de France la Clelie, le Pharamond, le Polexandre & maints autres Romans qui ne les valent pas. Cependant il étoit exact & ſcrupuleux, & ne donnoit pas aiſément dans la bagatelle.

Un autre avantage bien plus réel vient des *incertitudes* qui ſe rencontrent *dans les circonſtances des faits mêmes qui ſont vrais.* Qu'on

lise deux Historiens contemporains sur un même point d'Histoire, vous les trouvez tous deux si oposés sur les circonstances, qu'insensiblement ils vous font douter du fait en lui-même. Ainsi que je lise la Bataille de Pavie dans *du Bellay* & dans *Guicciardin*; celles de Cerisoles dans *Montluc*, *Adriani* & *Sleydan*, je vois bien qui est le victorieux; mais je ne puis démêler comment toute l'action s'est passée: & comme j'aime à penetrer plus avant que l'écorce, de dépit de n'en pouvoir venir à bout, je jette-là tous les Livres d'histoires & je prens le Roman *d'Hippolite* ou *du Comte de Clare* comme des Livres aimables, capables de m'amuser innocemment, & qui ne prétendent pas me tromper. Je sçai que tout est faux dans les avantures qu'ils me racontent, mais on me les donne pour telles; & cependant tout y est si vrai-semblable,

blable, que je voudrois que tout en fut vrai, tant je trouve de naïveté dans leurs caracteres. Ils n'ont pas encore reçu de démenti comme la plûpart de Messieurs les Historiens, & je m'embarasse peu s'ils en reçoivent; je m'imagine que dans cinquante ans ou environ, l'on pensera la même chose de nos dernieres guerres. Mais comment, dira-t-on, s'est levé le Siege de Turin, les François étoient six contre un? Comment n'a-t-on pas secouru Lille en 1708? Comment s'est fait en même-tems le passage de l'Escaut? Ne croyez pas que le Prince Eugene ouvre son porte-feüille pour vous découvrir le secret de ces évenemens, il s'en gardera bien. Il ne dira point qu'il sçavoit toutes les résolutions qui se prenoient dans nos Conseils, tantôt par des Emissaires secrets, mais toujours sûrs; tantôt par le Comte de Trantmansdorf,

mansdorf, à qui on avoit soin de les faire exactement tenir en Suisse par la voye d'un Banquier de Lyon. Il ne marquera pas que si Turin n'a pas été pris, ce n'est pas la faute de nos Soldats qui ne demandoient pas mieux. Je parie qu'il oubliera dans ses Memoires ce sage conseil du grand Prince de Conti, ce Heros de nos jours; mais peut-être un peu trop Heros pour être goûté de tout le monde. Ce Prince marquoit donc qu'il faloit raser nos retranchemens devant Turin, & aller droit aux Ennemis. Il ne dira pas que c'étoit aussi le sentiment d'un grand Prince *, l'intrepidité même dans l'action.

* M. le Duc d'Orleans, qui depuis a été Régent du Royaume. Le feu Roy Louïs XIV. fut si content de la sage conduite de ce Prince dans l'affaire de Turin, qu'il ne pût s'empêcher de lui en écrire une très-longue Lettre toute de sa main, où il lui faisoit connoître toute la satisfaction qu'il avoit de sa conduite. Cette Lettre, qui a été vuë de plusieurs personnes, passe pour

l'action : il étoit à la tête de notre armée ; mais il voulut bien sacrifier une gloire presente à l'obéissance qu'il avoit pour les ordres du Roy son Souverain, son oncle & son beau-pere. Vous imaginez-vous que le *Prince Eugene* laisse entrevoir un jour dans son Histoire, que quand il eût formé le Siége de Lille il étoit sûr ; mais de ces sortes de certitudes, qui ne laissent rien à douter qu'on étoit résolu de laisser prendre cette importante Place ; qu'il sçavoit même les duretés que s'attirerent les Generaux qui pressoient le secours & qui se faisoient fort de la réussite ; qu'il étoit bien informé qu'on avoit éloigné nos Troupes de l'Escaut pour laisser benignement passer trois grands Convois venans de Bruxelles, sans le secours desquels

un de ces morceaux uniques & l'un de ces chefs-d'œuvres qui font honneur à ces deux grands Princes.

quels il faloit que les Alliés demandassent la paix à deux genoux; que le passage de l'Escaut pour aller délivrer Bruxelles assiegée, étoit une démarche concertée, dont M. *de Souternon* ne laissa point d'être quelque-tems la victime. Tous ces faits se disent à l'oreille dans le tems, & personne n'ose les écrire, les uns pour ne pas diminuer leur gloire, les autres par un faux respect de nation. Cependant il faut rendre justice au Prince Eugene, il eut alors trop de candeur pour être la dupe de toute cette gloire, dont on le couvroit à nos propres dépens. Je vous dirai que jamais Conquerant ne s'en fit moins accroire dans une si belle occasion.

Marot Epigr. *Et j'y étois, j'en sçai bien mieux le compte.*

Jusques-là je le regardois à peu près comme une sorte d'Annibal; mais

mais alors il faut l'avoüer, je ne pus m'empêcher de le mettre pour quelques momens à côté de Scipion. Les Magiſtrats de cette belle Ville avides de donner bourgeoiſement de fades loüanges au Prince victorieux, l'en alloient accabler, lorſqu'il eut l'adreſſe d'eſquiver le coup en leur diſant d'une façon très-ſimple, que l'*Armée de France & la ſienne avoient joüé à qui feroient plus de fautes, que les François en avoient fait une plus que lui.* Auſſi appella-t-on burleſquement cette Campagne, la Campagne *des Pourquoi* : Mais pourquoi a-t-on fait ceci ? Pourquoi n'a-t-on pas fait cela, & tels autres diſcours qui viennent naturellement à la bouche de ceux qui n'ont aucune connoiſſance des Miſteres ſecrets du Cabinet. Il ne fut pas moins réſervé deux ans après lorſqu'ayant paſſé legerement la Scarpe le jour même

même de Pâques, il reçut les complimens de ses Officiers, dont un s'hasardât de lui dire galamment : *Mais, Monseigneur, je compte que dans peu nous serons à Bayone :* *Oüi, Monsieur, lui dit ce Prince, il n'y a seulement qu'à demander un Passeport pour aller & un pour revenir.* Ces paroles que j'ai oüi moi-même, sont oubliées par ceux de qui elles coulent comme de source, & sont suivies de près par un homme comme moi, qui a une terrible prévention contre ce qui s'apelle Heros; car je les veux Heros par tous les bouts, je ne leur pardonne rien. Croyez que tous ces petits morceaux qui sont le régal d'un Lecteur judicieux & le ragoût d'une Histoire exacte, manqueront à celle de notre siecle. Voilà ce que devoit recueillir le Poëte Rousseau, au lieu de s'amuser avec Bonneval le Turc, à distiler des couplets satiriques

contre

contre M. le Prince Eugene, pour le récompenſer de deux mille florins de penſion annuelle que lui donnoit alors ce Prince. Il étoit en un Païs, & avec des perſonnes qui pouvoient lui en aprendre des choſes plus circonſtanciées. Un ouvrage vrai & détaillé en ce genre, auroit fait plus de plaiſir que ce grand vilain Livre d'Oraiſons Funebres de nos deſaſtres, commencé par le laborieux M. *Dumont*, & continué par M. *Rouſſet* ſous le Titre de *Conquêtes de M. le Prince Eugene*. Livre ennuyeux, très-propre néanmoins pour un Païs où il faut loüer juſqu'aux fautes des Miniſtres, ſi l'on veut y être bien reçu ; & ce même défaut fera quelque jour enrager un honnête homme qui me reſſemblera.

Je ne puis diſconvenir cependant qu'un Auteur moderne qui a ſuivi quelquefois ce Prince, n'ait peint

peint ce grand Prince assez naturellement : " Je m'imagine bien
» qu'un jour l'Histoire parlera de
» M. le Prince Eugene de Savoye,
» comme d'un grand homme &
» d'un grand Capitaine : en quoi
« elle ne fera que son devoir (ce
» sont les paroles de cet Ecrivain.)
» Mais rarement y trouvera-t-on
» le fond de son caractere ? Ce
,, n'est que dans une vie particuliere, qu'on fera remarquer que
,, si le premier coup d'œil ne lui
,, est pas favorable, que s'il n'a
,, point du beau, en récompense
,, il a du solide. Il est revêtu d'une
,, sorte de probité ferme, dure &
,, & peu accostable, sans néanmoins qu'on l'accuse de fierté.
,, Le grand qui est en lui est plus
,, extraordinaire que sublime :
,, c'est un moule tout particulier
,, dans lequel il a été jetté. Ainsi
,, sa prudence militaire, qui naît
,, souvent du hasard, ou des con-
» jonctures,

„ jonctures, n'eſt pas auſſi ré-
„ flechie que celle d'un Turenne;
„ ſa témérité guerriere n'eſt pas
„ celle d'un Condé : elle eſt plus
„ périlleuſe & moins concertée.
„ Sa ſupériorité ſur le Muzulman,
„ eſt au point que le juſte-au-corps
„ du Prince Eugene, au milieu
„ d'une troupe de Chrétiens, eſt
„ capable de mettre en déroute
„ la plus belle armée de Turcs.
„ Il n'en eſt pas tout-à-fait de
„ même de nous autres incircon-
„ cis; nous l'avons ſouvent battu,
„ & il nous en a bien payé : mais
„ jamais nous ne l'avons démon-
„ té en Italie, où nous étions
„ ſupérieurs. Il s'eſt toujours trou-
„ vé ſur ſes pieds, après une Ba-
„ taille perduë, & nous en a en-
„ fin chaſſés; c'eſt ce qu'il y a
„ de plus glorieux pour lui : *Nun-*
„ *quam inferior plerumque etiam*
„ *victor extitit.* (Juſtin Lib. xxv.)
„ Intrépide & plein de reſſource
„ dans

„ dans l'action : il n'est pas moins
„ tranquile quand il a été battu,
„ que quand il a battu les autres ;
„ il ne se hausse, ni ne se baisse
„ pour bonne ou mauvaise for-
„ tune.

Pelisson Epigram.

„ *Et pourquoi tant de façons,*
„ *Bonne fortune ou disgrace,*
„ *Elle passe & nous passons.*

„ Ce pouroit bien être son mot.
„ Après la Paix de 1714. il s'est
„ vû à la veille d'être réduit com-
„ me Annibal à la simple condi-
„ tion d'un très-simple particu-
„ lier, avec dix mille livres de
„ rente ; il étoit tout aussi con-
„ tent, honneur à part, que de
„ l'éclat brillant où il a depuis été.
„ Cet illustre Carthaginois esti-
„ moit & haïssoit le Romain, &
„ M. le Prince Eugene méprise
„ un peu trop le François ; cepen-
„ dant il ne tient pas moins de
„ Scipion que d'Annibal. „ *Mé-*

thode pour étudier l'Histoire. chap. 47. sur la fin.

Ne croyez pas que le Roman me prive de ces détails, toujours instructifs pour ceux qui ne veulent pas laisser échaper la moindre circonstance interessante d'un point d'Histoire, ou de quelque chose d'aprochant. Rien n'y est équivoque, rien n'y est douteux: on m'y dévelope les motifs & les mouvemens secrets d'une intrigue; tout se presente à moi, jusqu'aux lettres les plus particulieres, jusqu'à ces sentimens intérieurs, qui dans les affaires ordinaires, ne paroissent jamais aux yeux du public.

Les caracteres mêmes si équivoques dans l'Histoire ne le sont point dans le Roman. Je demande à *Camden* si Elizabeth est morte pucelle, si elle étoit aussi sincere qu'elle vouloit le paroître; il me l'assure, & je plains cette pauvre

Princesse d'avoir si peu joüi des biens de la vie. J'interroge *Leti*, il en doute & en donne une bonne raison. » Elle étoit Reine, elle » étoit belle, jeune & pleine d'es» prit ; elle aimoit la pompe des » habits, les divertissemens, les » bals, les plaisirs ; mais sur tout » elle vouloit avoir pour Favoris » les gens les mieux faits du Ro» yaume. » Et je soupçonne qu'il dit vrai, aussi-bien que quand il prétend que c'étoit une vraie Comédienne, & que toute sa vie n'a été qu'une Comédie, chose même qu'il répete un peu trop souvent, il suffisoit de le dire une bonne fois ou deux tout au plus. Un autre Ecrivain vient à la traverse, & veut décider le Fait par une raison d'Anatomie ; *Vulvam*, dit-il, *non habebat* ; ainsi elle étoit pucelle de fait, si elle ne l'étoit pas d'inclination. Marie Stuard a-t-elle été aussi méchante qu'on l'a pré-

Leti. Hist. d Elizabet. Tom. 2.

prétendu : *Buchanan* le dit, & *Camden* le nie : Tout cela m'inquiéte, je n'aime point ces embaras, je voudrois que l'Hiſtoire me dévelopa mieux la vérité. Mais cela n'eſt pas poſſible, dit-on, ce ſont des hommes qui écrivent ; & en écrivant, ils ſe livrent à toutes les paſſions humaines. J'en ſuis fâché ; mais je ne vois pas toutes ces incertitudes dans le Roman.

Oriane n'eſt pucelle dans Amadis, qu'autant qu'une honnête femme la doit être, pour ne paſſer pas pour ridicule auprès de ſon Amant. Quand on laiſſe quelqu'incertitude dans le Roman, c'eſt pour ménager au Lecteur un plaiſir plus ſenſible, par un dénoüement qui eſt toujours accompagné d'une agréable ſurpriſe. On fait bien plus, car on m'épargne toutes les difficultés de la Chronologie & de la Geographie, lorſqu'on me dit : *Il y avoit une*

fois un Roi & une Reine dans un Royaume fort éloigné d'ici, mais dont j'ai oublié le nom; ou bien quand on commence ainsi : *Nous étions dans la plus belle saison de l'année.* Cela convient à ce tems-ci, comme cela convenoit au Régne d'Henry IV. Ce n'est pas peu que d'épargner tous ces embaras ; & cependant de donner à coup sûr des instructions toujours utiles, non-seulement pour les mœurs, mais encore pour la conduite de la vie.

Je passe bien d'autres observations aussi essentielles, qui regardent le Pyrrhonisme Historique ; ce peu d'accord d'un Historien avec lui-même, ces Prodiges répugnans non-seulement au vraisemblable, mais même à la nature, & qu'on nous donne cependant pour vrais dans la plûpart des Auteurs. Ce seroit mettre l'Histoire sur la scellette, & je serois

rois fâché de lui intenter un Procès criminel.

Mais cela me fait ſouvenir d'une imagination très-ſinguliere qui avoit paſſé par l'eſprit d'un Savant. C'étoit le S[r] Pierre Pelhetre Laïc qui eſt mort en Bibliotéquaire du grand Couvent des Cordeliers de Paris. Je l'ai connu dans ma jeuneſſe, je ſuis bien aiſe de la mettre ici, & je ſouhaiterois même que cela ſe pût exécuter. Ce Savant avoit extrêmement lû, peut-être plus que ne doit faire un galant homme; car il faut en cela, comme en toute autre choſe, une ſage & loüable modération, & ſe donner au moins le tems de réflechir. Il avoit remarqué dans le cours de ſes lectures tous les miracles apocryphes, les viſions extraordinaires, les révélations bizarres, les fantaiſies ſpirituelles, les pieuſes turlupinades, enfin les Dévotes turpitudes qu'il avoit trouvées

dans notre Histoire, sur tout dans celle de l'Eglise ; car c'est le caractere de ceux qu'on y voit figurer de s'y distinguer par ce qu'il y a de plus heteroclite. Et de tout cela il en vouloit faire deux beaux ouvrages ; l'un étoit une Histoire suivie depuis les Apôtres jusqu'à ces derniers tems, il prétendoit & je le croirois volontiers, qu'elle seroit plus instructive & plus amusante que tous ces grands Volumes d'Histoire Ecclésiastique de Baronius, de Sponde, de Bzovius & de Raynaldi, Auteurs souvent très-ennuyeux, disoit-il, parce qu'ils ne sont pas diversifiés par ces Episodes spirituelles, qui ne laissent pas de réjoüir pieusement l'imagination : l'autre Livre étoit une Théologie Dogmatique, prouvée par ces sortes de faits apocryphes. Un pareil ouvrage seroit admiré, il seroit même adoré par les ignares Dévots ; rien ne leur conviendroit

droit mieux, & je ſuis ſûr que par reſpect ils le crioient toujours à genoux : Pour ce deſſein il avoit pris des peines immenſes. Tous les Livres des Moines Eſpagnols & Italiens lui avoient paſſé par les mains. Il avoit foüillé juſques dans les recoins les plus cachez des Annales des Freres Mineurs, des Capucins & des autres ; celles des Carmes & des Dominicains lui étoient connuës. Il avoit tout remarqué dans les ouvrages de *Lezana*, de *Cartagena*, de *Ceſarius*, d'*Heiſterbach*, de *Pelbarty*, de *Themeſvart* ; je ne ſçai comment j'ai retenu tous ces noms. Les Saintes à ſavoureuſer & extaſer ; les Saints privilégiés, qui dès ce monde ont vû continuellement Dieu & leurs Anges Gardiens, tout cela faiſoit ſes délices. Vous ne ſçauriez vous imaginer combien il me fut obligé de lui avoir indiqué qu'on trouvoit dans un

Livre de *Leon Allatius*, la Vie & l'Histoire de l'Arbre dont on s'étoit servi pour faire la Croix sur laquelle fut attaché le Sauveur du monde ; j'en dirai peut-être quelque chose ailleurs. Et comme j'ai toujours eu un peu de goût pour le Roman, même le plus Dévot, je lui prêtai un Livre Espagnol, qui contient tous les Miracles qui ont été faits en faveur du *Rosaire*. Il avoit là-dessus des Recueïls admirables, aussi-bien que sur le *Scapulaire* & la *Portiuncule*, pour lesquels, selon les Carmes & les Cordeliers, il s'est fait, disoit-il, incomparablement plus de choses extraordinaires, que pour l'Incarnation du Verbe Eternel. Il auroit été jusqu'en Italie pour y voir ce galant homme, dont la Bibliotéque, qui étoit assez nombreuse, ne contenoit que des ouvrages en faveur de l'Immaculée Conception : Hé ! que n'avons-nous ce

brave

brave Livre ? Ce ſeroit pour moi la Perle des Romans, & pour quelqu'autre la Perle des Théologiens.

Voilà une grande digreſſion : retournons néanmoins d'où nous ſommes partis. On ne ſçauroit donc deſavoüer que l'Hiſtoire ne livre de terribles aſſauts aux bonnes mœurs, lorſqu'on y voit des Tirans mourir tranquilement dans leurs lits ; des Rois vertueux porter leurs têtes ſur un échafaut, ou périr comme devroit faire un mauvais Prince ; un Caligula & bien d'autres gens de même étoffe faire impunément leur plaiſir d'un inceſte : les obſcenités, les impuretés mêmes les plus affreuſes paroître en triomphe juſques dans l'Hiſtoire de nos derniers Régnes, comme on voit en *Daubigné* & *Dupleix*. Quelle inſtruction peut-on tirer de tant de turpitudes ? Il eſt vrai que pour cou-

vrir tout ce bel étalage de Princes, qui se deshonorent de tout sens, & de Princesses qui se livrent joyeusement à la discrétion d'une douzaine de galans qui ne s'y épargnent pas ; on dit que l'Histoire est le Portrait de la misere humaine. C'est le mal que j'y trouve ; au lieu que dans le Roman le Prince vicieux, où le Roi Tiran périt toujours comme son crime le demande. Et quand vous lisez *le Portrait des foiblesses humaines & les desordres de l'amour* dans *Mᵉ de Ville-Dieu*, avec quelle sagesse n'êtes-vous pas conduit dans ces secrets détours connus seulement de la plus ardente passion ; & quel dégoût cependant n'y inspire-t-on pas pour les excès blamables ? On écarte tout ce qui n'est pas mesuré ; tout ce qui n'est point dans les régles de la bien-féance n'ose y paroître ; & s'il veut s'y presenter, on a soin d'abord de lui en refu-

refuser l'entrée, de peur de le faire desirer même en le blâmant avec trop de détail. Ainsi laissons à l'Histoire ce Titre glorieux d'être le Portrait de la misere humaine; & reconnoissons au contraire que le Roman est le Tableau de la sagesse humaine; c'est-à-dire, de cette sage politesse, de cette urbanité si estimable, de cet amour, d'une douce & tranquile société; je dirai même de cette tendre passion, les délices des cœurs les plus nobles & les mieux placés.

Je continue, & je vai communiquer la réflexion favorite qui m'oblige à préferer le Roman à l'Histoire. On ne sçauroit disconvenir que le Sexe ne fasse plus de la moitié du monde raisonnable, & qu'il ne soit la portion la plus essentielle de toutes les Cours: Mais j'ose encore assurer qu'il a souvent dans les grandes affaires

plus de part que les Miniſtres mêmes.

Ignore-t-on l'aſcendant qu'une Reine habile prend ordinairement & ſur le Roi ſon mari & ſur le Roi ſon fils ; ou même ce que peut une femme de Miniſtre, quand elle eſt intelligente & qu'elle ſçait arranger ſa conduite ? Peut-on lire ſans étonnement cet endroit de S. Evremont fondé ſur l'Hiſtoire. « En quelle Cour * les » femmes n'ont-elles pas eu du cré- » dit, & en quelles intrigues ne » ſont-elles pas entrées ? Que n'a » point fait la Princeſſe d'Eboli » ſous Philippe II. tout prudent » & tout politique qu'il étoit ? » Les Dames n'ont-elles pas reti- » ré Henry le Grand d'une guerre » avantageuſement commencée ; » & ne lui en faiſoient-elles pas » entreprendre une incertaine & » périlleuſe lorſqu'il fut tué, Ma- » dame de Chevreuſe a remué

* S. Evremont, Diſcours ſur les Hiſtoriens François.

« cent

» cent machines dedans & dehors le
» Royaume ? Et que n'a point fait
» la Comteſſe de Carlille, n'ani-
» moit-elle pas du fond de White-
» Halle toutes les factions de Weſt-
» munſter.

On a beau déclamer contr'elles, les traiter de cruelles & d'ambitieuſes, les regarder comme la cauſe des plus grands deſordres, il faut toujours y revenir, elles gouvernent malgré cela preſque toutes les Cours. Je doute même qu'il y en ait aucune exemte de leur empire. Auſſi le Courtiſan ſage & ruſé ſe garde bien d'en avoir quelqu'une pour ennemie, ni même de parler contre le Sexe en général. Malheur à ceux qui les regardent comme un Sexe foible & infirme : celle qui ne ſe ſent pas toute la vigueur qui lui eſt néceſſaire, ſe fait apuyer par d'autres. Dans les interêts communs elles ſçavent ſe ſoutenir mutuellement ;

ment ; & quand la force leur manque, elles n'épargnent aucune ruſe de guerre pour ſe rendre maîtreſſes du terrain qu'elles veulent occuper ; rien ne leur échape : elles ſuivent un projet mieux & plus ſûrement, que ce Sexe fort & vigoureux, qu'elles font néanmoins ſi ſouvent donner dans des piéges de Novices. L'homme du monde abandonne ces déclamations aux Moines, obligés pour ſauver les aparences, de parler en public contre un Sexe, qu'ils n'eſtiment que trop dans le particulier. C'eſt à faire à des gens de College, qui ne connoiſſent qu'une ſorte de bas peuple, ou des femmes peu moriginées à les décrier : Mais tout homme qui ſçait vivre, ne manquera jamais au reſpect qui leur eſt dû, ni à les prévenir par ces inſinuantes politeſſes, qui attirent toujours l'eſtime & quelquefois l'amitié de celles à

qui

qui on a soin de les faire.

*Toutes femmes sers & honnoure **
A eux aider paine & laboure.
Et se tu oyes nul médisant,
Qui les femmes soit déprisant.
Blâme-le & fais qu'il se taise,
Fais se tu peux chose qui plaise
Aux Dames & aux Damoiselles.

* Roman de la Rose, page 60.

C'est ce qu'a dit il y a longtems un de nos plus anciens Poëtes, qu'on accuse cependant de ne pas trop favoriser le Sexe.

Avec quelle sage discrétion, avec quelle vigueur même, lorsqu'il a été nécessaire, se sont gouvernées celles qui ont eu le maniement des affaires? On a beau dire nous avons pour elles une sorte de déférence qui nous empêche d'agir ouvertement contre leurs ordres, quand nous les voyons revêtuës de la suprême autorité. Nous avons dans nos Histoires tant d'exemples de leur sage administration, que ceux-là doivent prévaloir sur

le peu qui s'en trouve dont le gouvernement a été mauvais ; & j'ai remarqué que dans les Etats où les femmes succedent, le Royaume est moins en quenoüille entre leurs mains qu'entre celles des Rois. Leur commandement y est plus gracieux, il y est plus sûr ; & dans ce qu'elles ignorent, ne vous imaginez-pas qu'elles consultent des femmes, elles choisissent en hommes tout ce qu'il y a de plus experimenté & de plus solide, & l'on ne peut s'empêcher de les regretter après leur mort ; elles servent de modele à qui veut bien gouverner. Quel chagrin, me disois-je une fois à ce sujet, qu'on nous ait privé de cette jolie, de cette agréable Histoire de la Papesse Jeanne. Je connois des gens qui ne sçauroient s'en consoler ; il y en a même quelques-uns parmi nous autres Catholiques, qui n'en sont pas

encore desabusés : ce sont néanmoins des gens sages, des gens de réflexions qui trouvent dans cette Episode une copieuse moisson de pensées morales & de pensées même des plus chrétiennes. C'est pour eux une preuve sensible de la protection de Dieu sur son Eglise. Voyez, disent-ils, comment cette barque est divinement conduite ; la foiblesse, les déréglemens, les absences même du Pilote visible n'y font aucun tort ; la bonté divine ne fait acception ni de personnes, ni de sexe. Est-ce Pape ou Papesse, peu lui importe ? Celui qui conduit les Papes, peut bien conduire une Papesse : & là-dessus ils vous apliquent cette belle & sentencieuse réflexion de Boccace ; Que puisque la foi chrétienne augmente tous les jours, malgré les efforts que font les hommes pour la détruire, & malgré les déréglemens des

Boccace nouvelle 2. sur la fin.

des Chefs & des Pasteurs, il est évident qu'elle est soutenuë par une puissance divine. Ils vont plus avant, ils en tirent encore des maximes de politique pour le gouvernement, & disent qu'il seroit bon que de tems en tems on mit quelque Papesse sur le Siege de Rome. Examinez, continuent ces braves gens, examinez-bien ce qu'on dit de cette bonne Papesse, elle étoit sçavante, elle étoit lettrée, elle n'avoit point à sa suite de Donna Olimpia, ni de semblable Gibier : Et où sont les Papes qui lui ressemblent ? elle ne s'occupoit point comme le grand Pape Urbain VIII. à faire des bouquets pour les envoyer aux jolies femmes de Rome ? Et croyez que sous elle le Saint Siege n'étoit pas en quenoüille ; elle avançoit les gens de mérite, elle ne cherchoit point à enrichir sa famille ; elle étoit exacte sur la

Discipline, & ne consultoit que d'habiles Cardinaux ; & quand quelques uns lui auroient servi à deux mains, qu'importe l'Eglise ne s'en trouvoit pas plus mal. Elle ne fut pas reprise de despotisme universel comme Gregoire VII. de magie comme Paul II. du péché de non-conformité comme Boniface VIII. de fureur comme Jules II. Jamais elle ne fut accusée d'hérésie comme Liberius, pas même d'erreur comme Jean XXII. au contraire le Secretaire d'un Pape dit de cette Papesse :

Encore te peut être montrée,
Mainte Preface que dicta,
Bien & saintement accoustrée,
Où en la Foy point n'hésita.

Martin Franc en son Champion des Dames.

Je sçai bien que ce n'étoit pas une fille sage, mais en récompense c'étoit un bon Pape ; il nous en faudroit encore quelques-

uns

uns de cette trempe. Auſſi les Huguenots, ſi envenimez contre nous autres Catholiques, ſe gardent bien aujourd'hui de nous en faire un crime; loin de cela ils commencent à nous en loüer preſque; ſans doute, parce que nous ne paroiſſons plus ſenſibles à ce reproche comme nos ancêtres de cent ou cent cinquante ans. Ils ſe feroient imaginés que tout auroit été perdu, s'ils avoient avoüé que nous ayons eu un bon Pape dans une mauvaiſe fille. Liſez ce qu'en dit le Petulant *M. Jurieu*. On ne l'accuſera pas de nous être favorable au moins de ſon gré. « Je ne trouve pas, dit-il, » que nous ſoyons fort intéreſſez à » prouver la vérité de cette Hiſ- » toire de la Papeſſe Jeanne. Quand » le Siege des Papes auroit ſouf- » fert cette ſurpriſe, qu'on y au- » roit établi une femme, pen- » ſant y mettre un homme, & » que

Pierre Jurieu Apologie pour la Réformat. Tom. 2.

» que cette femme seroit ensuite
» accouchée dans une Procession
» solemnelle, comme l'on dit,
» cela ne formeroit pas à mon sens
» un grand préjugé. Et l'avantage
» que nous en tirerions (il parle
» en Huguenot & pour les Hu-
» guenots) ne vaut pas la peine
» que nous soutenions un grand
» Procès là-dessus. Je trouve mê-
» me que de la maniere que cette
» Histoire est raportée, elle fait
» au Siege Romain plus d'honneur
» qu'il n'en mérite. On dit que cette
» Papesse avoit fort bien étudié,
» qu'elle étoit sçavante, habile,
» éloquente, que ses beaux dons
» la firent admirer à Rome, &
» qu'elle fut éluë d'un commun
» consentement, quoiqu'elle parut
» comme un jeune étranger in-
» connu sans ami & sans autre
» apui que son mérite. Je dis que
» c'est faire beaucoup d'honneur
» au Siege Romain, que de suposer
qu'un

» qu'un jeune homme inconnu y
» fut avancé uniquement à cause
» de son merite ; car on sçait que
» de tout tems il n'y a eu que la
» brigue qui ait fait obtenir cette
» dignité.

Pour moi je serois d'avis que nous autres Catholiques soutinssions maintenant qu'il y a eu une Papesse, puisque cela nous fait tant d'honneur. Je suis persuadé que les Huguenots, pour nous mortifier, s'empresseroient à prouver, comme l'ont déja fait quelques-uns, que c'est une pure fable, ce ne laisseroit pas que d'être une controverse singuliere entr'eux & nous. Mais je doute que cela se fasse ; les Bigots s'y oposeront toujours ; ne seroit-ce que pour faire enrager les honnêtes gens, qui sont & seront toujours leurs ennemis.

Puisque je suis en train de dire mes pensées, qu'il me soit permis

mis d'en ajouter encore une. Je voudrois qu'on me laissât le maître de former un nouveau Gouvernement, je voudrois qu'on me prît pour Législateur d'un nouveau peuple ; jamais l'autorité Royale ne seroit qu'entre les mains des femmes. Leurs maris seroient leurs premiers Sujets, cela est juste, mais rien plus. Croyez que l'établissement de cette Loi ne feroit rien perdre aux hommes sages, ils seroient bien plus souvent consultés ; & si le Sceptre alloit de femelle en femelle, on éviteroit un grand inconvénient qui arrive en certains cas douteux. Alors le ventre seul annobliroit ; il n'y auroit plus d'équivoques, comme Alexandre s'imaginoit qu'il y en avoit à son égard, puisque lui-même prétendoit n'être pas fils de Philippe. Il ne pouvoit pas nier au moins qu'il ne le fut d'Olympias.

Tout ce que j'ai dit des femmes ne regarde que le cours ordinaire des affaires. Mais dans quelles révolutions, dans quelles conspirations, lorsqu'il y en a, ne sont-elles point impliquées ? Elles y sont si essentielles, que souvent elles en sont l'ame & le mobile. Impénétrables dans les secrets où elles sont personnellement interessées, ne pensez pas que rien se divulgue par leur imprudence ; & cette dextérité pour les intrigues, cette manœuvre délicate, composée, artificieuse, si nécessaire dans les affaires secrettes, les y fait conduire avec plus d'adresse que les hommes, qui vont quelquefois avec un peu trop de précipitation. Deux des plus belles conjurations que l'on ait vû dans ces derniers siecles, sont celles des Fiesques contre la République de Gennes en 1547. & celles des Espagnols contre la Répu-

publique de Venise en 1618. On n'y avoit pas employé des femmes, aussi ont-elles échoüé toutes deux. Voyez au contraire comment elles se sont conduites en d'autres grandes affaires. La ligue veut faire assassiner Henry III. Madame de Montpensier sœur des Guises s'en mêle, & y réüssit par le moïen d'un petit Moine qu'elle sçût attirer par ces agréables Préliminaires, dont les Moines ont été de tout tems fort friands ; mais cependant avec esperance de plus. Les Espagnols se veulent défaire de Henry IV. qui leur nuisoit beaucoup. Le vieux Duc d'Espernon n'auroit pû seul y réüssir : il y mêle la Duchesse de Verneüil Maîtresse disgraciée de Henry IV. elle en vint à bout malgré les avis qui en furent donnés plus d'une fois à ce Prince.

Il n'y a pas long-tems que l'on a renouvellé le dénoüëment de

ce terrible événement : « L'Hif-
» toire de la mort de Henry IV.
» dit un Auteur moderne, eft une
» intrigue qu'on n'avoit pas voulu
» déveloper. On s'eft imaginé que
» c'étoit le coup d'un infenfé qui
» avoit perdu l'efprit ; on fe trom-
» pe : ce fut une affaire de Parti
» projettée & méditée à Naples
» en 1608. & malheureufement
» exécutée en France en 1610.
» Un refte de la Ligue y entra :
» les fugitifs François le conçû-
» rent avec le Pere Alagona Je-
» fuite oncle du Duc de Lerme,
» & le propoferent à Naples en
« 1608. au Capitaine la Garde.
» Il y connut alors Ravaillac qui
» revint en France pour cet horri-
» ble exécution : ce dernier avoit
» fervi dans la Compagnie d'Or-
» donnance du Duc d'Efpernon,
» qui eut toujours avec Henry IV.
» fon Maître cette fierté mal en-
» tenduë, que fa faveur fous Hen-
» ry

» ry III. lui avoit inſpirée. Ra-
» vaillac étoit ſouvent chez lui
» après ſon retour de Naples, &
» & il géroit alors les affaires de
» Madame de Verneüil Maîtreſſe
» diſgraciée d'Henry IV. Elle
» avoit déja trempé avec le Com-
» te d'Auvergne ſon frere & le
» Marquis d'Antragues ſon pere
» dans quelques mouvemens con-
» tre ce Prince. D'Eſpernon & Ma-
» dame de Verneüil ſe donnerent
» des rendez-vous fréquens pour
» concerter cette funeſte expédi-
» tion, & on en oüit le projet
» de leur bouche dans une entre-
» vuë qu'ils s'étoient donnée à S.
» Jean en Greve. Le Roi en fut
» averti; mais ſoit aveuglement,
» ſoit excès de bonté, qui le ren-
» doit incapable de penſer mal des
» perſonnes, dont il ne croyoit pas
» devoir rien apréhender, il ne
» fit aucune attention aux avis réï-
» térés qui lui en furent donnés.

Universitas

» Il périt donc de la maniere fa-
» tale dont on l'avoit menacé ; &
» le Duc d'Espernon, qui fut dé-
» creté, s'en justifia juridiquement;
» mais il ne fut jamais innocent
» dans l'esprit des personnes ins-
» truites de son caractere & de ses
» démarches. On tomboit dans
» une minorité ; de nouveaux trou-
» bles se préparoient, & son in-
» solence qui l'auroit fait périr dans
» toute autre occasion, le soutint
» sous un Régne foible. [*Méthode pour étudier l'Histoire, Tom. 2. Chap. XXIX. Pag.* 280 *&* 281.]

Les affaires de la Religion ne sont pas moins de leur ressort que les affaires de l'Etat. Veut-on faire provigner une saine doctrine, ou pululler une erreur ? Il n'y a qu'à se servir de femmes, comme elles y ont été toujours employées ; une seule fait plus en un jour qu'une douzaine de Con-

ver-

vertiſſeurs ou de Prédicans ne feroient en une ſemaine, peut-être même en un mois. Ne croyez pas que cette conduite ſoit particuliere aux Novateurs; ils n'en ſont pas les premiers modéles; ils n'en ont été de tout tems que les copiſtes. Pour peu que je vouluſſe m'écarter, je dirois là-deſſus des choſes aſſez curieuſes; mais il faut ſçavoir ſe renfermer dans de juſtes bornes.

Et puiſque les femmes légitimes ont tant de crédit, quelle autorité n'a point une maîtreſſe? ça été dans tous les gouvernemens le grand mobile des grandes affaires. On ſe fait un plaiſir d'accorder à une maîtreſſe, ce qu'on croit par devoir être obligé de refuſer à une épouſe; tant il y a de douceur, d'agrément & de ſéduction dans ce nom de maîtreſſe. Il n'eſt ame aſſez dure, il n'eſt cœur aſſez barbare qui puiſſe ou qui veüille y réſiſter.

En quelle estime étoient même autrefois celles qui ne s'en tenoient point à un seul & unique Amant, comme font aujourd'hui les plus honnêtes femmes parmi nous ? N'ont-elles pas brillé jusques dans ces austeres Républiques de la Grece, où leurs fonctions étoient si importantes qu'on les croyoit seules capables de manier l'esprit des Generaux & des Chefs, d'adoucir cette rudesse de tempéramment qui ne paroît que trop dans quelques-uns de leurs Heros; de ramener même au centre du devoir ceux qu'une ambition trop écoutée pouvoit en faire écarter; toutes choses qu'on desesperoit sans doute de gagner sur eux par la voye des légitimes épouses. Il faut que Plutarque les ait regardées comme des personnes bien considérables, puisque jamais il ne perd l'occasion d'en parler, de les peindre & de nous les faire entierement connoître.

tre. Dirai-je tout, ces oracles de la plus ſevere morale, ces modéles de la vie retirée, enfin ces Janſéniſtes de l'ancien Paganiſme, c'eſt-à-dire, nos premiers Philoſophes ne les dédaignoient pas; & les plus ſages ne les vouloient même qu'à titre de maîtreſſes, tant cette qualité a toujours eu d'attraits pour tous les hommes. Par-là je ne ceſſe d'admirer les lumieres & la délicateſſe de la ſage Heloïſe qui trouvoit plus de goût, plus de tendreſſe & de gloire dans le nom de maîtreſſe d'Abeylard, que dans celui de femme d'un Empereur. Je ne raporterai pas le Latin de cette aimable & ſçavante perſonne; mais je ne puis m'empêcher de marquer ici ce qu'en dit un de nos premiers Poëtes en ce ſtile antique, qui contient dans ſa rudeſſe une ſorte de naïveté admirable & quelquefois même inimitable. Le voici donc:

Roman de la Rose.

Pierre Abeyelart le confeße,
Que ſeur Heloiſe l'Abbeſſe
Du Paraclit, qui fut ſa mye,
Accorder ne ſe vouloit mye.
Pour riens qui la teniſt à femme;
Ains, lui faiſoit la jeune Dame,
Bien entendant & bien lettrée,
Et bien aimant & bien aimée,
Argumens à lui châtier
Qu'il ſe gardât de marier....
Que plus plaiſant étoient leurs joyes,
Et les ſoulas plus en croiſſoient,
Quant plus tard ils s'entreveoïent.
Mais il ſi comme eſcript nous a
Que tant l'aimoit, qu'il l'eſpouſa
Contre ſon admoneſtement;
Si lui en échût mâlement,
Et lui manda par Lettre expreſſe,
Depuis ce qu'elle fut Abbeße.
En cette forme gracieuſe,
Comme femme bien amoureuſe:
Se l'Empereur, qui eſt à Rome,
Soubz qui doyvent être tout homme
Me daignoit prendre pour ſa femme,
Et me faire du monde Dame;
Si vouldroye-je mieulx, diſt-elle,
Et Dieu en teſmoing en appelle,
*Eſtre ſa P** apellée,*
Qu'eſtre Emperiere couronnée.

Ainſi les femmes, parlons mieux, le ſexe anime tous les mouvemens de l'Etat. Ce que nous avons

avons vû ſous les derniers régnes, nous doit faire ſentir ce qui s'eſt fait autrefois, ce qui ſe fait & ce qui ſe fera dans la ſuite. Les hommes ont toujours été ce qu'ils ſont, & l'on ne doit pas croire que les femmes ſe ſoient jamais oubliées juſqu'à négliger ce qui pouvoit plus ſûrement ſoutenir & même augmenter ce crédit que notre déférence naturelle leur a donné ſur notre cœur, & par conſéquent ſur notre eſprit & ſur notre conduite. Je parle ici comme ſi j'étois à la tête des affaires, ou dans le miniſtere ; mais comme cette ſupoſition ne tend à déplacer perſonne, je crois la pouvoir impunément haſarder. C'eſt donc-là ce que les Hiſtoriens dévroient nous developer. Je ſçai qu'il y a des occaſions où rien n'eſt plus difficile, pour ne pas dire impoſſible, ſur tout dans ces tems éloignés dont à peine on peut percer

l'obscurité pour y découvrir les actions les plus essentielles de nos Rois. Mais ces endroits reculés de notre Histoire ne touchent point notre cœur, ils n'interessent pas notre curiosité ; ils satisfont seulement notre vanité qui aime la parade d'un sçavoir inutile & souvent infructueux. Ces lumieres néanmoins sont assez grandes depuis six cens ans pour sçavoir que S. Loüis même se trouvoit dans cette dépendance. Il étoit comme obligé de demander congé à la Reine Blanche sa mere, lorsqu'il vouloit coucher avec la Reine Marguerite sa femme ; ou bien il faloit y aller en secret. Nous voyons depuis ce tems-là que les Reines & les Princesses, toujours inséparables de la Cour, y ont eu un grand crédit. Ce crédit néanmoins l'a toujours cedé au pouvoir des maîtresses ; & cela est bien juste. Il est vraï que les fem-

femmes n'ont fait de partis réglés à la Cour, que depuis le Régne de Loüis XII. qu'elles ont commencé d'y paroître assiduëment. On devoit donc nous marquer au moins tous ces degrez de leur autorité. Les Reines d'abord qui priment, & par le respect qui leur a toujours été dû, & par l'envie de dominer attaché à leur caractere, comme à celui de tout le sexe; on devoit faire apercevoir, quand il y a eu des maîtresses déclarées, ce qu'elles ont fait ou défait dans tous les Gouvernemens; enfin nous dévoiler ce grand pouvoir que leur résidence continuelle auprès du Souverain leur a fait obtenir dans les affaires, chacune selon le degré de faveur qu'elle a sçû se procurer: ce seroit-là traiter l'Histoire; Mais qu'on lise *Mezeray*, on le trouvera sec & dur sur cet article. Il

traite moins en Politique qu'en ſevere Caſuiſte ce qui regarde l'interêt que les femmes prennent dans les affaires publiques. La morale la plus dogmatique n'y réformera rien ; il faut donc en parler maintenant chez nous, ainſi qu'ailleurs, comme d'une partie eſſentielle du miniſtere & du gouvernement : ainſi cela ſe doit faire avec adreſſe, avec ménagement, avec une ſorte de diſcrétion lumineuſe, qui ſans trop leur accorder, laiſſe entrevoir néanmoins qu'elles y ont beaucoup de part. *Dupleix* n'avoit pas les talens néceſſaires pour peindre la Cour au naturel ; écarté dans le fond d'une Province, il ne pouvoit pas corriger les préventions qu'un air Provincial lui avoit inſpiré là-deſſus. Mais il n'avoit lui-même qu'à conſiderer la Province. Dans quelle Ville n'ont-elles pas toute l'au-

torité auprès du Gouverneur, du Maire, des Jurats, des Capitouls, des Bourguemeſtres ? La Cour & la Province ne different à ce ſujet que par la difference des objets, que par le plus ou le moins de conſidération de ce qu'elles entreprennent. Ceux qui auparavant écrivoient notre Hiſtoire generale ont eu aſſez de peine à la débroüiller, on doit leur pardonner s'ils ne l'ont pas portée à ce point de perfection que nous demandons aujourd'hui. Mais le *Pere Daniel*, politique de profeſſion, manquera cet article eſſentiel ; cela n'eſt pas ſuportable. Il pouvoit donner un état juſte de la Cour de nos Rois ; il étoit plus capable qu'un autre de faire connoître les intrigues & les ſecrets mouvemens qui ont agité la Monarchie depuis cinq cens ans. Il a eu tous les ſecours & tout le tems néceſſaire, on lui a mis

mis à la main des Mémoires propres * à nous éclairer , s'il eut voulu

---

* Lorsque le Pere Daniel écrivoit son Histoire , M. Boivin le cadet , l'un des Sous-Bibliotecaires du Roy , s'avisa , croyant bien faire , de communiquer à cet habile Jesuite les Recuëils de M. de Lomenie & ceux de M. le Comte de Bethune. Le premier de ces Recuëils est un dépoüillement fait par Mrs Dupuy de tout ce qu'il y a de plus précieux dans le Tresor des Chartes ; & le second renferme une infinité de Lettres originales des Rois , Princes , Princesses & autres Seigneurs François depuis le Régne de Loüis XI. ces deux Recuëils peuvent aller à treize ou quatorze cens Volumes in Folio. Le P. Daniel fut deux heures à les parcourir ; il ne revint plus à la Bibliotéque du Roy , de peur d'y trouver encore ce Recuëil ; il dit néanmoins en sortant qu'il étoit fort content de tout ce qu'il avoit vû. Mais il parla plus sincerement à un de ses Confreres , en lui disant que toutes ces Pieces

voulu ſuivre les traces qu'il y voyoit marquées ; il n'a tenu qu'à lui d'en profiter , cependant c'eſt ce qu'il fait le moins. Vous n'y voyez que Sieges , que Batailles , que Marches d'Armées , Attaques de Places , Camps retranchés ou forcés. On en eſt quelquefois rebuté , cela eſt excellent dans *Montluc* , il étoit du métier. Mais un Jeſuite devoit être plus ſobre qu'un autre ſur ces détails , & nous faire bien connoître la politique de chaque Gouvernement : point du tout , il veut briller par un tout autre endroit que celui qui lui eſt propre , & tout ce qu'on peut ſçavoir quand on a lû trois gros volumes in F°. ou ſix Volumes , mettons même ſept Volumes in 4°. C'eſt que le *P. Daniel* eſt un très-bon Jeſuite , un Ecrivain paſſable & un médiocre

diocre

étoient des paperaſſes dont il n'avoit que faire pour écrire l'Hiſtoire.

diocre Historien. Il est vrai que *Brantome* le fait en ce qui le regarde en homme un peu trop pratic, & qui connoissoit autant la Chronique des Rüelles & des Alcoves, que les secrets Misteres de la Cour; mais on peut aisément retrancher à ce qu'il dit de trop. *Varillas* au moins l'a fait plus industrieusement qu'aucun autre, & mieux même qu'on ne dévroit l'attendre d'un homme qui n'a jamais connu que son Cabinet; & l'on prétend à cause de cela qu'il sent son Roman. Soit, voilà comme il nous les faut, puisqu'il peint les hommes avec toutes leurs dépendances, puisqu'il fait le Portrait d'une Cour bien complette, je suis content. J'aime les Livres qui nous font paroître des femmes, & qui nous mêlent quelquefois avec elles, tantôt en nous broüillans, tantôt en nous raccommodans. Ce mouvement fait plaisir; c'est l'ame de la vie. Mais

Mais à ce moment il me vient un ſcrupule ſur la maniere dont je parle des femmes dans tout cet article. Il ſemble, à m'entendre, qu'il n'y ait que nous autres François qui ayons la politeſſe d'admettre le conſeil des femmes dans les grandes affaires. Il eſt inutile, pour lever ce doute, qui cependant ne fera jamais deshonneur à la nation, de renvoyer à l'Hiſtoire de nos voiſins. Je ne veux que raporter cette belle & ſage parole de ce Héros de Cabinet, redoutable par ſes intrigues & ſes menées ſecrettes; je veux dire le dernier Prince d'Orange, le fameux Roy Guillaume. Il ſe voyoit terriblement harcelé en Paix & en Guerre par le feu Roi Loüis XIV. Enfin ne pouvant pénétrer d'ou venoit cet heureux aſcendant, que ce grand Prince avoit toujours eu ſur lui, il ne pût s'empécher de laiſſer exhaler cette plainte ſur la fata-

fatalité de son destin. *Il est étonnant*, disoit-il, *que Loüis XIV. avec de vieilles Maîtresses & de jeunes Ministres vienne à bout de tout, & que nous autres avec de vieux Ministres & de jeunes Maîtresses ne puissions rien faire.* C'est avoüer la dette, je n'en veux pas d'autres preuves. Mais en ce cas, les vieilles Maîtresses sont préférables aux jeunes, elles ont plus d'expérience & de talens; & quand nous serions les seuls à admettre le conseil des femmes dans les plus importantes affaires, nous dévrions le tenir à honneur; nous ne ferions que suivre l'exemple de ces anciens & sages Gaulois, les modéles d'un parfait Gouvernement. « Les femmes, dit un Auteur, * étoient de toutes les assemblées qui se faisoient pour la » Paix & pour la Guerre, & souvent les plus grandes discordes y » étoient terminées par leur pru» dence

* Marcel. Hist. de France, Tom. I. P. 62.

» defiance, se jettant courageuse-
» ment entre les deux Partis, &
» tâchant d'obtenir par les larmes
» & par les prieres ce qu'elles n'a-
» voient pû par leur raisonnement.
» Cette grande déference que les
» Gaulois avoient pour elles, a
» peut-être donné lieu aux Fran-
» çois qui sont venus établir leur
» domination dans les Gaules, de
» conserver une espece de Juris-
» diction aux Reines. » Elles l'ont conservée, & ont encore actuellement leur Conseil & leurs grands Officiers.

Le Roman n'est pas en défaut sur ce Chapitre; j'y vois briller des femmes, non pas à leur toilette, c'est où elles ne paroissent gueres dans ces sortes d'ouvrages; mais en tout ce qu'il y a d'essentiel en matiere d'interêt public, & dans les plus grands misteres des affaires.

On n'a qu'une seule raison pour me

me combattre. C'est erreur que tout cela, me dit-on, c'est s'apuyer sur de fausses maximes ; tout ce qu'on voit dans ces sortes de Livres n'est pas vrai. Hé bien je sçai que tout en est faux, plus faux même qu'on ne le pense encore ; mais rien n'est plus vraisemblable, & ç'en est assez pour mon instruction. Je retrouve là ce qui se passe tous les jours à mes yeux, soit dans la Province, soit à la Ville & à la Cour, & même jusques dans le sacré Sanctuaire des Loix & de la Justice, où rien n'est si fort à redouter.

Marot Epitre 46.

Que la faveur & charité piteuse,
De quelque belle humble solliciteuse.

Montrez-moi tout cela dans l'Histoire, & j'y m'y livrerai. Faites en sorte que je l'y voye avec ces couleurs agréables, cette sage dextérité de conduite, ces ménagemens scrupuleux, ce tour adroit,

adroit, cette ingénieuſe & délicate tromperie, ou ce qui eſt la même choſe avec ce ruſé manége que je ſens dans tout ce qui part d'une femme habile, dès-lors je quite le Roman pour l'Hiſtoire; mais juſques-là permettez-moi de m'en tenir au Roman. Je ne fais même que ſuivre ce qu'a dit un homme d'eſprit qui avoit beaucoup lû & beaucoup vû. « Je penſe, dit » Monſieur de Sorbiere, que ſur » mes vieux jours je préfererai la » lecture des Romans à celle de » l'Hiſtoire, ſi je continuë dans » l'amour que j'ai pour la vérité; » car je ne vois aucune fauſſeté opo- » ſée à ce qu'ils racontent, & les » Hiſtoires ſont toutes pleines d'ob- » ſcurités, de défauts & de contra- » dictions. La vérité du fait demeu- » re en quelque part opoſée à la fauſ- » ſeté des narrations hiſtoriques; » mais à la fauſſeté de la fable, com- » me il n'y a point de vérité de la

Sorberiana, p. 177, au mot Roman.

» choſe,

» chose, qui résiste à sa narration,
» il n'y a point à craindre d'autre
» fausseté qui la détruise ; car elles
» sont trop bonnes amies, & se
» prêtent aisément des charités
» pour la conservation de ce peu
» qu'elles ont de corps & de sub-
» stance.

Mais je reviens toujours à la condamnation des Romans ; je ne souffre qu'avec peine la dureté que l'on exerce sur des Livres aussi agréables & aussi amusans. Je voudrois bien trouver quelque temperamment pour adoucir un peu l'austérité des Théologiens & des Casuistes à leur égard, & les rendre un peu traitables sur cette matiere ; je croi que ce seroit une belle œuvre. Je m'imagine à force de recherches avoir trouvé, du moins par l'exemple, le moïen de les ramener à des sentimens plus modérés : je mettrai donc ici ce que j'ai lû, c'est tout ce que je puis faire de mieux.

Le

Le Sçavant Evêque d'Avranches, je veux parler de M. *Huet*, afin qu'on ne s'y trompe pas, s'explique en des termes bien favorables : Voyez donc ses paroles. « Les » Dames ont été les premieres prises à l'apas séducteur des Romans, elles en ont fait toute leur » étude, & ont tellement méprisé celle de l'ancienne fable & de » l'histoire, qu'elles n'ont plus entendu des ouvrages qui tiroient » de-là leur plus grand ornement. ,, Pour ne rougir plus de cette ,, ignorance, dont elles avoient si ,, souvent occasion de s'apercevoir, elles ont trouvé que c'étoit plutôt fait de desaprouver ,, ce qu'elles ignoroient, que de ,, l'aprendre... Les hommes ont ,, suivi l'exemple des femmes ; ,, & pour leur plaire, ont condamné tout ce qu'elles condamnoient... Ainsi une bonne cause a ,, produit un très-mauvais effet,

Huet, origine des Romans sur la fin.

,, &

„ & la beauté de nos Romans a
„ attiré le mépris des belles Let-
„ tres. Et comme l'ignorance les
„ avoit fait naître, ils ont aussi
„ fait renaître l'ignorance.

„ JE NE PRETENS POINT
„ POUR CELA EN CONDAM-
„ NER TOUT-A-FAIT LA LEC-
„ TURE, si l'on n'en abuse pas.
„ Les meilleures choses ont tou-
„ jours quelques suites fâcheuses ;
„ les Romans en peuvent avoir
„ de pires encore que l'ignorance.
„ Je sçai de quoi on les accuse ;
„ ils desseichent la dévotion ; ils
„ inspirent des passions déréglées ;
„ ils corrompent les mœurs : tout
„ cela peut arriver & arrive quel-
„ quefois. Mais dequoi les esprits
„ mal faits ne peuvent-ils pas fai-
„ re un mauvais usage ? Les ames
„ foibles s'empoisonnent elles-mê-
„ mes, & font du venin de tout.
„ Il leur faut donc interdire l'His-
„ toire qui raporte tant de per-
„ nicieux

„ nicieux exemples, auſſi-bien que
„ la fable où les crimes ſont au-
„ toriſés par l'exemple même des
„ Dieux... On a eu peu d'égard
„ à l'honnêteté des mœurs dans
„ la plûpart des Romans Grecs
„ & des vieux François, par le
„ vice des tems où ils ont été
„ compoſés. Les Italiens y ont en-
„ core été moins ſcrupuleux ; &
„ je ne comprens pas comment le
„ *Taſſe* & le *Guarini*, avec toute
„ la délicateſſe de leur eſprit,
„ n'ont pas ſenti la baſſeſſe des
„ obſcénités & des paroles à dou-
„ ble ſens, dont ils ont terni la
„ beauté de leurs Paſtorales. L'*Aſ-*
„ *trée* même & quelques-uns des
„ Romans françois qui l'ont ſuivie,
„ ſont encore un peu licentieux ;
„ mais ceux de ce tems, je parle des
„ bons, ſont ſi éloignés de ce dé-
„ faut, qu'on n'y trouvera pas une
„ parole, pas une expreſſion qui
„ puiſſe bleſſer les oreilles chaſtes ;

„ pas une action qui puisse offen-
„ ser la pudeur. L'on y rencon-
„ tre ces deux avantages, en quoi
„ Photius fait consister le fruit
„ principal de la lecture des Ro-
„ mans, d'y voir toujours le dé-
„ réglement & le vice suivi de la
„ honte & d'un succès malheureux
„ après avoir long-tems vainement
„ triomphé : l'honnêteté au con-
„ traire & la vertu glorieusement
„ relevée après de longues persé-
„ cutions... Si l'on dit que l'amour
„ y est traité d'une maniere si dé-
„ licate & si insinuante, que l'a-
„ morce de cette dangereuse pas-
„ sion entre aisément dans de jeu-
„ nes cœurs : je répondrai que
„ non-seulement il n'est pas pé-
„ rilleux, mais qu'il est même
„ en quelque sorte nécessaire que
„ les jeunes personnes du monde
„ connoissent cette passion, pour
„ fermer l'oreille à celle qui est
„ criminelle & pouvoir se démê-
„ ler

„ ler de ſes artifices, & pour ſça-
„ voir ſe conduire dans celle qui a
„ une fin honnête & ſainte. Ce
„ qui eſt ſi vrai, que l'experience
„ fait voir que celles qui connoiſ-
„ ſent moins l'amour en ſont les
„ plus ſucceptibles, & que les plus
„ ignorantes ſont les plus dupes.
„ Ajoutez à cela que rien ne dé-
„ roüille tant un eſprit nouvelle-
„ ment venu des Univerſités, ne
„ ſert tant à le façonner & le rendre
„ propre au monde que la lecture
„ des bons Romans. Ce ſont des
„ Précepteurs muets qui ſucce-
„ dent à ceux du College, & qui
„ aprennent d'une maniere bien
„ plus inſtructive & bien plus per-
„ ſuaſive que la leur, à parler &
„ à vivre, & qui achevent d'a-
„ batre la pouſſiere de l'école
„ dont ils ſont encore couverts.
„ Je parle ſeulement des jeunes
„ gens qui ſont deſtinés à vivre
„ dans le commerce du grand

„ monde, où ils sont obligés de
„ n'être pas ridicules; & où ils le
„ seroient souvent, s'ils n'enten-
„ doient rien au langage de la ga-
„ lanterie. Car pour ceux qui sont
„ apellés aux emplois d'une vie
„ obscure & retirée, la connois-
„ sance de l'amour & de ses intri-
„ trigues leur est fort inutile... Ce
„ seroit trop prétendre pour les
„ Romans, que d'en vouloir éta-
„ blir l'usage par l'autorité du Ma-
„ gistrat... Ce seroit trop encore
„ que de les vouloir faire lire publi-
„ quement dans les écoles, com-
„ me on lit aujourd'hui les Poë-
„ mes anciens, qui bien que rem-
„ plis de maximes profanes, im-
„ pies & contraires à la sainteté de
„ notre Religion, & quelquefois
„ à l'honnêteté des mœurs, sont
„ mis néanmoins sans aucun péril
„ & avec une utilité toute aparente
„ entre les mains de la plus tendre
„ jeunesse. Mais au moins n'est-ce
„ pas

» pas trop pour les Romans, que
» de demander que lorſqu'ils s'aſ-
» ſujetiront aux Loix de la modeſ-
» tie & de la pudeur, ils ſoient
» tolérés par les Cenſeurs & conſi-
» dérés comme la Comedie & le
» Bal, qu'un grand & ſaint Evê-
» que * de ces derniers tems dans
» les regles de piété qu'il a preſ-
» crites, dit être un divertiſſement
» indiférent de lui-même : bon ou
» mauvais ſelon l'uſage qu'on en
» fait... Je ne puis me perſuader
» qu'il eut trouvé beaucoup plus
» de danger dans la lecture des
» Romans honnêtes, qui n'ont
» d'effet que ſur l'imagination ; &
» s'ils ébranlent quelque cœur foi-
» ble & mal défendu & le forcent
» d'aimer, ce n'eſt tout au plus
» que d'aimer à vuide. Ainſi je
» ſerois aſſez du ſentiment de Pla-
» ton, qui vouloit qu'on établit
» des Aprobateurs de Fables, pour
» choiſir les bonnes & rejetter les
» mauvaiſes. »

* S. François de Sales.

Un illustre Espagnol qui n'a pas été moins celebre est du même sentiment. C'est le sçavant & vertueux *Nicolas Antonio* Chanoine de Seville, envoyé à Rome pour avoir soin auprès du Saint Siege des interêts de la Couronne d'Espagne. Cet habile Ecrivain n'a pû souffrir, comme bien d'autres, la proscription pleine & entiere de ces agréables Livres : Voici donc en François ce qu'il en dit en Latin dans la Préface de sa *Bibliotéque des Ecrivains d'Espagne.* » Je ne voudrois pas, *dit-il*, entrer ici en dispute avec des personnes très-habiles, qui condamnent absolument tout ce que » nous apellons Romans de Chevallerie, & ne croyent pas qu'on » puisse mieux faire que de les jetter tous au feu, sans distinction » & sans réserve ; il est bon néanmoins de s'expliquer : Il n'est » ici question ni du Roman d'*He-*

„ *liodore* , ni de celui d'*Achillis*
„ *Tatius*, ni des amours de Da-
„ phnis & de Chloé, du Sophiſte
„ *Longus* , non plus que des au-
„ tres Romans d'amours que les
„ Grecs nous ont laiſſés. Ceux
„ dont je parle, quoiqu'originaires
„ Eſpagnols , n'ont pas laiſſé d'ê-
„ tre proſcrits par le celebre Evê-
„ que des Canaries *Melchior Ca-*
„ *no* , auſſi-bien que par d'autres
„ Sçavans perſonnages , comme
„ des Livres ſans aucun ſçavoir ,
„ & qui ne ſont d'aucune utilité
„ pour les mœurs ni pour la
„ conduite de la vie civile. Je n'ai
„ pas deſſein , non plus que ces
„ grands hommes , d'aprouver
„ ceux qui ne preſentent que des
„ amours impurs, ou des contes
„ pueriles ; Livres qui ne contien-
„ nent ni eſprit , ni inſtruction.
„ Je ſçai qu'on ne ſçauroit trop
„ ſoigneuſement retirer des mains
„ de la jeuneſſe chrétienne ces

„ amorces d'une sale volupté,
„ dont le moindre danger est de
„ faire perdre inutilement le tems.
„ Mais s'il s'en trouvoit qu'on pût
„ lire sans aucun de ces dangers,
„ croiroit-on qu'on ne pourroit pas
„ les mettre au rang des Fables &
„ des Apologues, ou les regarder
„ au moins comme d'utiles fic-
„ tions; disons même comme de
„ véritables Histoires? Ne dé-
„ vroit-on pas s'en servir comme
„ de Prosopopées, telle que seroit
„ l'éducation de Cyrus par *Xe-*
„ *nophon*, ou comme des Poëmes;
„ ainsi que la colere d'Achille &
„ les voyages d'Ulysse par *Homere*,
„ ou les Navigations d'Enée par
„ *Virgile*, où l'on fait voir des
„ Rois & des Héros pleins de
„ courage, de prudence, de pro-
„ bité, de grandeur d'ame & de
„ toutes ces autres vertus supé-
„ rieures, qui comme ces carac-
„ teres vigoureux que le Peintre
„ fait

„ fait exprimer dans un Tableau,
„ partent moins des Sujets qu'il
„ traite, que de l'imagination du
„ Peintre ou du Poëte. Voilà donc
„ ce que font nos Romans de Che-
„ vallerie, qui nous donnent les
„ Portraits de Princes équitables,
„ remplis d'une justice vengeresse,
„ énnemie de la tirannie & de
„ l'opression : on ne voit en eux
„ que des actions loüables, mais
„ éclatantes. Hé ! par quelle fa-
„ talité toutes ces merveilles per-
„ mises en Vers, seront-elles con-
„ damnables en Prose ? On ne sçau-
„ roit disconvenir que tous ces
„ prodiges de valeur, quoique
„ feints & imaginaires, n'élevent
„ l'ame & ne la saisissent ; qu'ils
„ ne lui donnent ces desirs & cette
„ noble émulation que l'on conçoit
„ à la vûë des entreprises perilleu-
„ ses ; qu'ils ne nous fortifient mê-
„ me contre les dangers & la crain-
„ te de la mort. On sçait, continuë

„ ce ſage & judicieux Ecrivain,
„ que ce fut dans ces ſortes de lec-
„ tures que le celebre Ferdinand
„ d'Avalos Marquis de Peſcaire
„ prit ces ſentimens héroïques,
„ dont il a depuis donné tant de
„ preuves dans les Guerres où il
„ s'eſt trouvé. Pompée lui-même,
„ ſi courageux & ſi grand dès ſa
„ jeuneſſe, n'entreprenoit rien de
„ conſidérable, ſans ſe faire lire
„ auparavant le Portrait qu'Ho-
„ mere fait d'Agamemnon dans
„ ſon premier Livre de l'Iliade,
„ quoiqu'il ſçût que tous les ſen-
„ timens qu'il y cherchoit &
„ qu'il y admiroit, vinſſent plu-
„ tôt du génie & de l'entouſiaſme
„ du Poëte, que du fond du Héros
„ que l'on y repreſentoit... L'a-
„ mour même, oüi l'amour qu'on
„ traite dans ces ſortes de Romans,
„ s'il y eſt manié avec cette bien-
„ ſéance & cette modération, qu'on
„ cherche à inſpirer aux ames bien
„ nées,

„ nées, ſans les vouloir précipi-
„ ter dans l'excès des paſſions,
„ loin d'être condamnable, eſt
„ même utile & loüable, auſſi-bien
„ que les ſages converſations &
„ les maximes de la vie civile
„ qu'on y voit répanduës.

Enfin un Sçavant Religieux avoit, il y a près de 200 ans, ſuggeré le même temperanment. C'eſt *Michel Medina* de l'Ordre de S. François, l'un des plus illuſtres Théologiens de toute l'Eſpagne; il aprouve tous ces ouvrages celebres, dont les Eſpagnols ſont ſi bien fournis, & que nous avons foiblement copiés, c'eſt-à-dire, les inimitables Livres des *Amadis*, de *Floriſel de Niquée*, d'*Eſplandian*, de *Roger de Grece*, d'*Ageſilaus*, de *Liſuart*; il ne rejette pas même le *Triſtan*, *Tyran le Blanc*, *Morgant*, ni la *Merluſine*, & les met en parallelle avec Ariſtophane, Sopho-

Michaël Medina Libro 2. Paræn. cap. 3.

cle, Euripide, Ennius, Plaute & Terence.

De semblables témoignages ne font-ils pas une Tradition complette ? Un Evêque, un Chanoine & un Religieux : voilà tous les Ordres du Clergé. Mais quel Religieux étoit-ce *Michel Medina*? Il fut envoyé au Saint Concile de Trente par Philippe II. Roi d'Espagne ; & ce fut dans ce Concile qu'il puisa vrai-semblablement ces sentimens de modération. Quel Evêque fut M. *Huet* éclairé, sage & plein de probité ? Jamais il ne s'est écarté de ses devoirs, c'est beaucoup pour un homme de son Ordre. Pour *Nicolas Antonio* il n'est pas moins connu & respecté de tous les Sçavans de l'Europe. C'est faire son éloge que de marquer qu'étant né vertueux, il ne se corrompit point à la Cour de Rome ; aussi ne pût-il y faire aucune fortune.

Tout

Tout cela ne vaut-il pas bien ce qu'on peut aporter au contraire, qui dans le fond ne peut attaquer que les Romans, qui sont dangereux pour les mœurs, ou ceux qui étant un assemblage insipide de contes pueriles, ne renferment aucune instruction. Mais quand ce sont des Romans sages, instructifs, bien écrits, ne peut-on pas faire à leur égard ce qu'a fait à l'égard de *Bocace* la sainte & sacrée *Congrégation de l'Index*, préposée à Rome pour l'examen & la correction des Livres ? N'a-t-elle pas permis celui de cet habile Ecrivain, en y corrigeant ce qui attaque visiblement les mœurs ?



CHA-

CHAPITRE III.

Des conditions d'un Roman destiné pour plaire & pour instruire.

SI je réüssis dans ce Chapitre, je croirai que j'aurai beaucoup fait. Je serois fâché cependant de réüssir au gré de tout le monde; car je ne haï rien tant que l'aprobation des sots : celle même de tous les gens d'esprit ne me plairoit pas; je les veux délicats & choisis. Pour venir donc à mon sujet, je dirai qu'il y a dans les Romans des *défauts à éviter* & des *maximes à observer*, c'est-à-dire, à pratiquer dans leur composition; dès qu'on manque à l'un & à l'autre, on se rend indigne d'être lû de ceux qui ne veulent point s'exposer au danger.

Défauts à éviter dans les Romans.

Je commencerai par les premiers : on ſçait combien il eſt facile en écrivant de commettre une impertinence ; il n'en coute que trop aiſément de la plume des Auteurs ; il ſemble qu'ils en ayent une ſource intariſſable. On en pourroit dire ce qu'un homme qui penſoit bien diſoit des méchantes paroles, qui étant les plus proches de la porte, échapent aiſément parmi les bonnes. Conſeils de la ſageſſe.

Le *premier défaut* ſeroit *d'offenſer la Religion.* Les anciens ont dit ſagement qu'il faut parler ſobrement de la Divinité ; mais il eſt eſſentiel & pour l'ame & pour l'honneur, de ne l'expoſer jamais aux enjouëmens de l'eſprit & aux ſaillies de l'imagination : ce qui eſt l'objet de nos reſpects, ne doit ja-

jamais l'être de nos jeux & de nos railleries. C'eſt peu de choſe que de marquer les impreſſions fâcheuſes que font contre la réputation les écarts où l'on pourroit s'abandonner à ce ſujet. Il y a plus, il y va de la propre tranquilité. Quoique l'honnête homme ſoit eſclave de ſon nom & de ſa réputation, il doit l'être encore plus de ſon repos intérieur. On a beau faire, il y a dans l'ame des ſemences de religion : De quelque maniere qu'elles y ayent été jettées, on les y retrouve toujours ; l'âge, le tems, les débauches, la proſpérité même qui leur eſt ſi funeſte, les empêche bien de germer ; mais elles ne ſçauroient les étouffer entierement ; & ceux qui voudroient n'en pas avoir, ſont obligés de la reconnoître en eux. Ce célébre débauché, qui diſoit par bravade : *Voilà bien du bruit pour une Omelette au lard*, qu'au même inſtant

tant il jetta par la fenêtre pendant un grand tonnerre qu'il fit un jour de Vendredi-Saint, lorſqu'il étoit à ſe réjoüir, reconnoiſſoit même par ce diſcours fanfaron, qu'il y avoit une Providence irritée contre ſes excès. Je dis plus, il y a des genres de railleries qu'on ne doit pas faire, même contre une Religion qu'on croiroit fauſſe, on ne ſçauroit alors être trop ſérieux, ni trop grave. Qui a fait autrefois crier ſi vivement contre le fameux *Cymbalum Mundi* de *Bonnaventure des Periers* qui n'eſt rien dans le fond? c'eſt le ton railleur qu'il y prenoit contre Jupiter, & ſon grand Livre des Decrets & des Deſtinées. On l'a réimprimé de nos jours, & l'on a été ſurpris de n'y trouver aucun fondément à l'accuſation d'Atheiſme qu'on avoit formé contre ce Livre. Mais *Bonnaventure des Periers* qui outroit la raillerie dans le diſcours fami-

lier,

lier, étoit peu chargé de religion, & se déclaroit même ouvertement; l'on croyoit remarquer dans une raillerie équivoque qu'il faisoit contre les Faux-Dieux, les principes dangereux que ses railleries verbales ne faisoient que trop sentir. Les circonstances de sa conduite étoient plus fortes contre son Livre, que son Livre même ne l'étoit contre son Auteur. Mais il railloit * en matiere de Religion; & jamais l'honnête homme ne le doit faire, ni même souffrir qu'on le fasse devant lui, s'il est en état de l'empêcher: C'est par-là principalement que s'est décrié le célébre *Giordano Bruno*, peut-être que les singularités philosophiques & doctrinales

* Alii (ut Rabelæsius, Deperius & Goveanus) gustato Evangelio eâdem cæcitate sum percussi. Cur istud? Nisi quia sacrum illud vitæ æternæ pignus sacrilegâ ludendi aut ridendi audaciâ ante prophanarant. Calvinus *de Scandalo*.

nales de ce Dominicain Apoſtat, firent un pareil effet ſur ſon *Spaccio della Beſtia triomphante*, devenu ſi rare par l'Atheiſme de raillerie, qu'on a crû y trouver de ſon tems, & qu'un examen plus deſintereſſé en a fait diſparoître depuis. *Rabelais* a tenu une conduite à peu près pareille dans ce Roman ſatyrique ; les délices de bien des gens qui s'imaginent y trouver du génie, de l'agrément & des beautés que l'Auteur n'a pas ſouvent penſé d'y mettre, & dans lequel les eſprits délicats & judicieux trouvent à la vérité quelques endroits finement touchés, mais qui ſont envelopés par les vivacités d'une ſale imagination qui cherche à ſalir celle des autres. Il faut y parcourir bien du Païs pour attraper, mais toujours aux dépens des mœurs & ſouvent de la religion, quelques ſaillies vives & burleſques. On traite

te d'agrément ce qu'il dit des fâcheuses incommodités que s'attira l'un de ces personnages, pour avoir fait des Bulles des Papes & des Décretales un usage qu'on ne fait pas ordinairement de ces sortes de papiers ou parchemins. S'il s'en fut tenu aux Décretales, peut-être le lui passeroit-on ; mais cela ne lui suffisoit pas : il a voulu porter ses mains prophanes jusques sur les Livres Saints, lorsqu'il explique burlesquement la raison pour laquelle, selon le texte Grec de la Bible, Matussalé paroît survivre au Déluge, quoique par l'Ecriture même il n'y eut que la famille de Noé composée de huit personnes qui fut sauvée dans l'Arche. Ah, dit-il, Matussalé n'étoit pas dans l'Arche ; mais il étoit dessus jambe deçà, jambe delà, & donnoit le branle à l'Arche qu'il faisoit mouvoir & aller où il lui plaisoit.

Je m'étendrois trop ſi je parcourois ce qui ſe trouve contre la religion dans l'*Hiſtoire* imaginaire & romaneſque *des Sevarambes*; dans le fabuleux *Voyage de Jacques Maſſé*, que l'on a même proſcrit en Hollande, & ce qui s'en voit encore dans un Livre plus moderne, connu ſous le nom comique de Conte du Tonneau. Non-ſeulement la vraye religion ne doit jamais être attaquée en aucun ouvrage; mais elle ne doit jamais être enſeignée dans ceux qui ſont uniquement deſtinés à réjoüir l'imagination : alors il ſuffit de paſſer à côté ſans y toucher. C'eſt toujours le parti le plus ſûr & le plus reſpectueux.

Un *ſecond défaut*, qui ne ſeroit pas moins eſſentiel que le premier, ſeroit de *cenſurer* dans un Roman *la perſonne des Rois*, de critiquer leur conduite, de les attaquer par des railleries, d'étaler leurs vices

& leurs défauts, de blâmer leur gouvernement, de cacher même leurs vertus. Tout cela se feroit-il sous des noms empruntés ? Je ne considere pas ces défauts par les seuls inconvéniens qui peuvent en arriver, ni par les malheurs où sont exposés ceux qui les attaquent : c'est peu de chose, je remonte jusqu'aux Loix de l'équité. Les Rois sont nos Dieux visibles ; ils sont nos maîtres & nos protecteurs contre nos ennemis ; ils sont nos juges & même nos peres en quelque sorte. La justice permet-elle d'attaquer ceux qui ont à notre égard tant de caracteres de supériorité & de bonté ? Ils ne reconnoissent sur la terre aucun juge de leur conduite ; & par un faux air d'indépendance, plus que par aucuns principes, on veut les censurer parce qu'ils nous tiennent en bride ; ç'en est la seule raison, sans cela nous admirerions souvent la

ſageſſe de leurs actions. C'eſt donc moins par maximes, que par orgueïl ou par vanité, que l'on ſe porte contr'eux à quelque excès. Volontiers, celui qui cenſure les Rois & les Princes, ſe croiroit Prince & Roi lui-même. Il s'imagine par la critique ſe mettre au-deſſus d'eux; c'eſt un Trône qu'il s'établit dans ſon imagination : mais ce Trône eſt la ruïne de celui qui s'y aſſeoit.

Je ne dis pas pour cela qu'il faille aprouver les vices de ceux qui en ont, ni qu'on doive aller juſqu'à une lâche adulation pour leurs défauts, à Dieu ne plaiſe; rien ne nous y oblige. Il faut faire à leur égard, ce que ſouvent l'on ſouhaite pour ſoi-même; épargnez leurs perſonnes & ſans les imiter, ni les blâmer; laiſſez la cenſure de leur vie à celui qui ſeul en eſt le maître.

Je trouve une grande injuſtice dans

dans les hommes ; ils prétendent que les Rois soient plus parfaits en qualité de Rois, qu'ils ne sont eux-mêmes en qualité de Sujets. Pour moi je m'étonne qu'ils soient aussi vertueux & aussi sages que nous les voyons. Car enfin rien ne les retient, ils sont livrés à eux-mêmes ; les objets les plus flâteurs & les plus aimables, que nous autres particuliers chercherions inutilement à séduire, vont au-devant de leurs desirs ; tout se prête à leur amour propre, rien ne s'opose à la cupidité dont ils ne sont pas moins fournis que d'autres. Cependant ils y résistent souvent ; peut-être pas toujours : Mais ferions-nous de même ? Que chacun se sonde un peu là-dessus. C'est ma pensée, & ce doit être celle de tous ceux qui ont l'amour de l'ordre. On ne sçauroit témoigner trop de zele, ni trop d'ardeur pour les bons Rois ; &

l'on

l'on ne ſçauroit porter trop loin la patience & la ſoumiſſion pour ceux qui ne paroiſſent pas régner avec aſſez d'équité ; mais ſur tout que les uns ne ſoient pas moins que les autres exemts de railleries, de cenſures & de critique perſonnelle.

Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie *
Un Vieillard amoureux merite qu'on en rie ;
Mais le Trône ſoutient la Majeſté des Rois
Au-deſſus du mépris, comme au-deſſus des Loix ;
On doit toujours reſpect au Sceptre à la Couronne.

* Corneille en ſa Medée.

Il faut avoüer qu'avec les Eſpagnols nous ſommes ceux de tous les Peuples qui les avons le plus reſpectez. Il ſe trouve à la vérité quelques Romans ſatyriques contre leurs Cours, & peut-être contre leurs perſonnes ; telle que *l'Iſle des Hermaphrodites*, qui contient une cenſure d'Henry III. & de

ses Mignons, & quelquefois même d'Henry IV. Mais il y en a peu de ce genre, & ce qui en a paru n'a été vû que long-tems après la mort de ceux dont il est parlé; cela ne pouvoit faire aucun tort à leur autorité ni à leur gouvernement, c'est à l'Histoire à faire connoître ce qu'on ne sçauroit cacher de leurs imperfections, pourvu que ce ne soit point avec ce vilain détail que d'*Aubigné* a trop malignement employé; & qu'on laisse apercevoir, que si quelquefois les sentimens d'estime & d'amour ont été alterés dans les peuples par les déréglemens de leurs Souverains, jamais la soumission n'en a souffert, si ce n'est peut-être dans ces tems malheureux, qui sont plutôt des objets de compassion, que des exemples & des sujets d'imitation. Il ne faut pas s'imaginer que les Guerres puissent servir de prétexte pour

attaquer par des railleries les Chefs des interês oposés à ceux où nous sommes. En general, les Rois se regardent comme freres ; & quoique l'union soit rare entre les freres, cependant ils se rejoignent quand bon leur semble. Ordinairement la peine tombe sur ceux qu'une aigreur imprudente a jetté hors des bornes de leur devoir & de leur zéle. Il ne faut pas que les inferieurs portent le zéle plus loin que les Princes mêmes ; c'est bien assez qu'ils le suivent. Et comme les Souverains ne laissent pas de respecter dans un Souverain leur ennemi l'auguste caractere dont ils sont tous également revêtus ; il faut les imiter en cela. Un Auteur qui les connoissoit a fait sensément leur Portrait dans celui des grands, car c'est à peu près la même chose. « Ainsi est » la coutume des grands & gran- » des qui ont peu de tenuës en » leurs

Brant. Dames G.l. T. 2. Page 327.

» leurs amitiés & inimitiés, &
» s'accordent aiſément en leurs
» differens comme Larrons en Foi-
» re, & s'aiment & haïſſent de
» même. Ce ſeroit donc une folie d'outrer un zéle que les Princes ſages ne demandent pas de leurs Sujets contre un autre Prince, qui exige ſouvent que le zelateur outré ſoit ſacrifié comme une victime propre à ſceller ſinon la vérité, au moins l'aparence de leur réconciliation ; cela n'eſt arrivé que trop ſouvent.

Ce que je dis des Rois ſe doit entendre à proportion des Princes de leur ſang ; ils ſont nos ſuperieurs, & peuvent en un moment devenir nos Maîtres ; & tous ne ſeroient pas de l'humeur de Loüis XII. ou de Henry IV. Je ne conſeillerois à perſonne d'en faire l'épreuve, au moins je ne la ferois pas, quelque rage que j'euſſe d'écrire. Car ç'en eſt une quel-

quefois

quefois de faire un Livre & ſur tout un Livre agréable, capable de divertir, & que l'on ſe flâte avec complaiſance de faire paſſer dans les mains de quelque aimable perſonne qu'on veut amuſer. Mais je ne répondrois pas du retour : il peut mener loin & durer long-tems. Et quand même les Princes particuliers ne pouroient pas un jour devenir nos Maîtres, peut-on mieux témoigner au Souverain toute l'étenduë de ſon reſpect, qu'en le communiquant, comme cela ſe doit, à tout ce qui a le bonheur de lui apartenir ?

Mais voilà, dira-t-on, une étrange contrainte : Hé ! n'a-t-on pas donné les amours du *Grand Alcandre*, c'eſt-à-dire, de Henry le Grand. N'avons-nous pas des fragmens fort curieux ſur la tendre amitié de Loüis XIII. pour Mademoiſelle de la Fayette, écrits même par le *Pere Cauſſin* Jeſuite

Confesseur de ce Prince ? Ainsi portoit le Manuscrit que j'en ai vû. *Eleonor de Guyenne*, femme de Loüis VII. qui ne s'oublia pas sur toutes les dépendances de la vie joyeuse, au milieu même de la sainte Croisade, jusqu'à ne dédaigner pas le brave & galant Saladin, Chef d'une Troupe de Turcs, ne peut-elle pas faire une aussi honnête figure dans un Roman, qu'elle en fait dans l'Histoire depuis si long-tems ? Ne seroit-ce que pour montrer qu'elle a voulu goûter de la Circoncision, comme elle avoit fait du Prépuce ? *Anne de Bretagne*, femme de deux Rois, si sage, si vertueuse, si héroïque, ne fait-elle point partie du joli Livre de l'amour sans foiblesse ? Eh ! qu'y a-t'il-là de scandaleux ? Et pour aller encore plus loin, *la Comtesse de Châteaubriant*, & par conséquent François I. ne brillent-ils pas en Roman

man, aussi-bien que *Marguerite de Valois* sœur de ce Prince. *Marie Stuard*, *Marie de Bourgogne*, *le Prince de Condé* & bien d'autres, font une très-bonne figure dans nos Livres d'amusemens : On blâmeroit encore aujourd'hui parmi nous un Prédicateur qui traiteroit de Jezabel, *la Reine Elisabet*, comme on a fait autrefois. Mais le Noble, muni d'un bon Privilege du Roi, a été payé par son Libraire, pour dire qu'elle étoit amoureuse de *Milord Courtenay*. Tout cela n'est-il pas dans la nature ? Et les galanteries des *Rois de France* se sont fait lire avec plaisir & sans un danger, au moins aparent. Passe pour ces sortes d'exemples, dirois-je, pourvû qu'on y observe la même retenuë, le même esprit de moderation, la même équité. On sçait bien que nos Princes ne sont pas des Statuës de marbre : ils seroient bien

malheureux. A ce prix mieux vaudroit être un bon Paysan que d'être Souverain. Mais après tout laissons le plaisir d'Ecrire a ceux qui ont l'indiscrette démangeaison de s'exercer sur de pareils sujets du vivant des Princes mêmes dont ils parlent. Sur tout point de Satyres, point de railleries piquantes, point de bons mots, éloignons les de nos oreilles, autant que ceux qui écrivent les doivent éloigner de leurs Livres, & suivons du moins ces vers d'un Poëte, qui s'en seroit mieux trouvé. Si lui même les avoit pratiqués en tout, il n'auroit pas atiré le Peuple au spectacle du Feu de Joye qu'on fit de son corps à Paris en 1668. les voicy donc:

Paris ridicule par le Sr Petit.

Les Monarques ont les mains longues ;
Ils nous attrapent sans courir ,
Et n'aiment point à discourir ,
Avec un peseur de diftongues.

Cependant lorsque le tems met un

un assez grand éloignement entre les Princes, dont on décrit les amours & leurs successeurs, pour que ceux-ci n'y prennent pas interêt, je ne dis pas alors que le Poëme en prose ne puisse avoir lieu & servir à réjoüir notre imagination. Je ne veux pas m'ériger en Casuîte trop austere; je ne suis pas né avec assez de disposition pour cela.

Je mets pour *troisiéme défaut*, mais défaut de capital & défaut essentiel, l'indiscrétion ou même l'imprudence *d'attaquer* dans un Roman *quelque personne en place*. Ce terme a beaucoup d'étenduë; donnons-lui celle que la plus exacte raison ne sauroit lui refuser. J'y comprens d'abord les Ministres, ce sont les clefs du Sanctuaire de la Cour: on ne sauroit réguliérement venir en grace sans leur faveur. La porte même de la disgrace est toujours fermée à qui-

conque veut en sortir sans cette clef. *Colbert* & *Mazarin* ont pardonné autant par politique que par grandeur d'ame. *Richelieu* ne l'a jamais fait, c'étoit la vengeance incarnée. C'est en quoi il a le plus brillé dans son Ministere. Je crois que la plûpart des autres pardonnent quelquefois fort cordialement, quand ils ne peuvent mieux faire. Ainsi je ne voudrois pas me mettre à l'épreuve de leur generosité. Les Rois sont naturellement bons & indulgens, il suffit qu'ils se puissent venger pour que la vengeance leur tombe tout à coup des mains. Ho ! que le Poëte a bien dit en parlant de leur clémence :

La Fontaine Elegie sur M Fouquet.

C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux,
Du Magnanime Henry qu'il comtemple la vie,
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.

On a même des ressources auprès du Prince, celle des Minis-

tres eſt une des plus puiſſantes pour adoucir ſon eſprit irrité, ils en viennent à bout. Mais le Prince ne pouroit pas ſouvent produire le même effet ſur celui de ſon Miniſtre, à bon compte force diſcrétion à leur égard; peu de louanges ſi vous ne ſavés les mettre à leur juſte degré, mais ſur toutes choſes point de ſatyres. C'eſt bien le moins qu'on reſpecte le Prince dans le choix qu'il a fait de leur perſonne pour le ſoulager dans l'embaras des affaires & dans les difficultés du Gouvernement. Comme la grande faveur attire peu d'amis véritables, beaucoup d'aparence, mais bien plus d'ennemis ſecrets; ſi l'on ne peut pas être des premiers, il faut s'empreſſer à être des ſeconds: on en tire le même avantage & quelquefois plus, mais je ne conſeillerois pas d'être de la troiſiéme claſſe, moins encore de ſe déclarer ennemi; ne ſeroit-ce

qu'en Roman. Il y auroit à craindre que l'inimitié ne devint un peu trop hiſtorique, il n'eſt grande place, dignité, ni haute naiſſance qui vous mette à couvert: le Miniſtre a tous les jours le tems d'étudier auprès du Prince des momens que le particulier, quelque grand qu'il ſoit, ne ſauroit ſouvent obtenir en toute ſa vie. Ainſi ſouvenons nous qu'on ſçait le nombre des Miniſtres qui ont quelquefois pardonné généreuſement; & qu'on ne peut pas conter ceux qui ne pardonnent point, parce qu'il eſt rare qu'un Miniſtre habile faſſe parade de la vengeance. Il abandonne l'éclat aux Novices du métier. Tout eſt chez lui miſteres, ſecrets & reſſorts inconnus à ceux mêmes qui ont le malheur d'en être la victime.

Je mets dans le même ordre tout ce qui tient rang à la Cour, par charges, dignitez, faveur ou naiſſance.

naiſſance. C'eſt le moins que ces titres puiſſent leur mériter auprès des Auteurs la grace du ſilence ; dès qu'ils ne peuvent pas dans un Livre d'amuſemens leur donner une poſture convenable à leur caractere, & à ce qu'ils ſont : il ne faut pas croire qu'ils ſe mettent en peine de redouter long-tems un railleur oiſif qui voudroit ſe divertir à leurs dépens. On ſçait bien

> *Que tel mot pour avoir réjoüi le Lecteur*
> *A couté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.* Deſpreaux.

C'eſt un homme du métier qui le dit : on l'en peut croire autant ſur ſon experience que ſur ſa parole. Il ne dit pas a couté *quelquefois* des larmes à l'Auteur : il s'explique plus énergiquement ; il a ſoin de faire ſentir en homme expert que cette penſée plaiſante ; que ce bon mot a couté *bien ſouvent des larmes*. Quand une fois les preſens de cette nature ont com-

commencé à pleuvoir sur un Auteur, les gens d'industrie & d'expedition ont grand soin de ne l'en pas laisser manquer. *Despreaux* & *Rousseau* l'ont éprouvé plus d'une fois. Ces instructions deviennent enfin très-efficaces, & c'est un bien pour ceux qui les reçoivent, on leur rend service par-là ; ils deviennent sages, réservez, prudens ; pourvû néanmoins qu'on ne leur épargne point cette liberalité. Elle coute si peu & fait tant de bien, qu'il y auroit de l'injustice à la ménager.

Il faut avoüer cependant qu'on a quelquefois réüssi à railler agréablement quelques Seigneurs de la Cour, & même sans danger ; mais il faut sçavoir prendre son tems, aussi juste & aussi-bien que l'a fait le célebre d'*Aubigné* dans son Roman satyrique du *Baron de Feneste*. Le vieux Duc d'Espernon qui en est le sujet, malgré cette fierté qui ne

le

le quita qu'à la mort, n'avoit plus qu'un crédit foible & languiſſant: car ce fut en 1626. que ce Livre parut pour la premiere fois; & d'*Aubigné* n'eut garde, même à Genéve où il étoit, de s'en déclarer Auteur. Mais qu'on ne prenne point cet exemple pour régle: d'Aubigné n'en doit ſervir en rien, qu'au zéle qu'il témoigna toujours pour le Roi ſon Maître. Et *Michel de Cervantes*, qui avoit fait la même choſe en Eſpagne, ne l'exécuta point impunément. Son Roman *de Don Quixot*, où il peint un Seigneur de la Cour amoureux, juſqu'à l'extravagance de la vieille Chevalerie, lui a valu le régal que les particuliers, qui ont de l'adreſſe & de la réſolution, font aux Auteurs ſatyriques. La correction modéra *Cervantes*, mais ſon Livre en ſouffrit. La deuxiéme Partie qui ne vint qu'après ces remontrances réelles, ne vaut pas

à

à beaucoup près la premiere.

Sur tout n'oublions point les femmes à la Cour ; elles tiennent à tout, & tout tient à elles. L'Amant, le mari, le frere, la sœur, le pere, l'oncle, les amis, les parens ; tout prend parti pour elles & avec raison : car tous y ont quelque degré d'interêt. Qui les offense à donc tout à redouter ? *Bussy* ne l'a que trop éprouvé. Il aimoit les bons mots, & il en a été récompensé de la bonne sorte : Il a reçu dans toute son étenduë le fruit de cette ingénieuse satyre, que la mere de tous vices, c'est-à-dire, l'oisiveté, comme il a daigné l'avoüer, lui a fait écrire contre des femmes véritablement aimables, aimées réellement de quelques-uns, & vulgairement estimées de tous, parce qu'on estime toutes les femmes à la Cour, comme on estime à Rome tout Homme à longue robe & à petit colet.

Mais

Mais Buſſy a payé pour lui & pour d'autres ; & ce fut une ſotiſe à lui de s'en plaindre, comme il à fait, pendant quinze bonnes années qu'a duré ſon éxil après une retraite ou noviciat de deux ans dans le Château de la Baſtille. Ne devoit-il pas être content ? Il avoit ri & fait rire le public, & a mérité par-là le Titre ſi glorieux du plus poli & du plus agréable ſatirique de nos jours, un autre Petrone, c'eſt tout dire. Que vouloit-il de plus ? Ses autres ouvrages, la plupart fort médiocres, ne lui auroient point aquis cette réputation. Il étoit juſte de l'acheter d'une maniere éclatante pour la bien meriter. Oh ! Patin n'écrivoit pas en Nouvelliſte, lorſqu'il mandoit à ſon ami que Buſſy Rabutin de la Baſtille où il étoit, *a été conduit dans les petites Maiſons où on met les foux, & qu'il y avoit deux chambres.* C'étoit-là une

une régle de mœurs ; c'eſt ce qu'on doit faire à un Auteur, à un courtiſan, à un homme de condition qui a la maladie d'écrire contre des femmes. Et quelles femmes ? Des femmes de la Cour d'une grande naiſſance, & qui ont des Amans de la plus haute volée.

J'en ai aſſez dit ailleurs ſur le reſpect qu'on doit principalement aux femmes de la Cour, pour ne pas allonger inutilement cet article. Libre à ceux qui n'en ſeront pas contens d'en courir le danger.

Enfin un quatriéme genre de perſonnes qui ne doivent point entrer dans ces ouvrages, ſont les Magiſtrats. Ce n'eſt pas tant par conſidération pour ceux qui n'ont pas ſoin de leur réputation, que par reſpect pour les Dignités qu'ils occupent. Je ſçai que rarement cela porte coup à leur autorité ; ils ſçavent auſſi-bien la maintenir dans le beſoin, que ſe divertir joyeuſe-

ment dans la belle ſaiſon de la vie, & plus long-tems quand ils peuvent. Mais laiſſons tous ces détails de bagatelles aux faiſeurs d'*Annales de la Cour de Paris*. Cela eſt de leur reſſort, ils s'en aquittent bien ou mal, quand l'envie leur en prend, ſans néanmoins que le reſte de l'Etat paroiſſe s'y intereſſer.

Je vai mettre pour *quatriéme défaut* un inconvenient dans lequel je ne vois pas que l'on ait inclination de tomber; je ne le regarderois pas comme une faute; mais comme une infamie. Il eſt bon néanmoins d'en avertir: ce ſeroit d'attaquer des perſonnes diſgraciées ou perſecutées; de les faire paroître ſous de vilains caracteres, ou de leur donner toûjours une poſture déſagreable dans des Romans ſatyriques. Ce ſont les ſeuls, ou la malignité d'un Ecrivain puiſſe les faire entrer. Rien ne ſeroit moins goûté,

il y a dans tous les hommes un eſprit de compaſſion pour tous les malheureux, qui repond à l'eſprit de jalouſie que l'on a pour celui qui eſt en faveur. La grande autorité d'un homme revolte ſon voiſin, & ſon affliction le fait gémir avec lui; c'eſt un ſentiment d'humanité que la nature inſpire. Dans le même homme la jalouſie ſe change en compaſſion, & bientôt cette compaſſion va ſe convertir en haine, tout cela néanmoins pour le même objet, mais conſideré dans les divers états d'élevation, de malheur, ou de rétabliſſement dans leſquels il peut ſe trouver ſucceſſivement. Ces ſentimens ne ſont pas toûjours dans les Auteurs; la plûpart ont beaucoup moins de principes d'humanité que d'imagination & d'humeur. Tous ces faiſeurs de Livres à bon mots ont ſouvent peu étudié toutes les ſituations du cœur,

& les causes de ses variations, ils s'imaginent que qui n'est point aimé dans la faveur doit être haï dans la disgrace, il est bon de les avertir que l'homme pense tout autrement. Il suffit que son semblable soit dans le malheur & dans l'affliction, qu'il soit maltraité & persecuté pour se croire en quelque sorte persecuté avec lui, tout autre sentiment n'est pas celui de l'humanité. Il n'y a que la grande fortune qui revolte l'amour propre. Dès que l'homme est mort à la vie brillante & fastueuse, dès qu'il ne vit plus que pour lui on le croit en son lieu, ou même quelquefois au-dessous de celui qu'il merite; alors on devient plus traitable à son égard. Et s'il est attaqué, (1) par une injuste per-

(1) Tout ceci fut écrit en 1724. dans le tems de la disgrace de M. le Blanc. Il a eu l'avantage que dans son élevation il a été éstimé; dans sa disgrace il a été

persecution, l'injustice seroit encore plus criante dans ceux qui la lui reprocheroient malignement. J'aimerois beaucoup mieux m'atendrir avec lui & dire en tout cas avec un honnête homme.

La Fontaine Elegie sur M. Fouquet.

S'il a cru les conseils d'une aveugle Puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Le *cinquiéme défaut* où l'on tombe dans ces ouvrages est *d'offenser les mœurs*, ce qui n'est que trop ordinaire au genre médiocre de leurs Auteurs. Ceux du premier & même du second rang y aportent une extrême attention. Il faudroit donc les envoyer à l'ecole de ces derniers pour y aprendre le vrai caractere de ces for-

plaint par le Public & cheri de ses amis. Il ne lui a marqué pour la plus grande gloire dont un Ministre puisse être comblé, que d'être mort ou plûtôt ou plus tard.

ſortes de compoſitions, auſſi-bien que la force du diſcours, les bienſéances de l'uſage, la nature des inſtructions qu'ils veulent donner, & quelles ſont enfin les perſonnes pour qui l'on deſtine communément ces ouvrages ? Tout cela ſerviroit peut-être à les tenir en bride. S'ils ne peuvent néanmoins ſe contenir, le champ eſt vaſte, ils n'ont qu'à ſe jetter ſur l'hiſtoire, elle ſe prêtera volontiers à leur cynique démangeaiſon. Ils repreſenteront François I. cherchant des Avantures de toutes parts. Ils pouront le peindre attrapé ſottement au piege, &

Lui feront boire en chambre bien ſerrée, Marot
Fade Tiſanne avec que eau ferrée, Epit. 9.

Sans que cette épreuve ait pu le rendre ſage, ni le mettre à la raiſon. Et le pauvre Prince après force inquietude d'eſprit & de corps, fut obligé d'y ſuccomber.

Ils

Ils montreront avec plus de circonstances même que *d'Aubigné*, Henry III. se divertissant avec ses mignons, & se divertissant si devotement que les Dames de sa Cour en étoient au désespoir: Mais il les vouloit punir de lui avoir joüé quelque mauvais tour. Hé! tout le sexe devoit-il souffrir de la malversation de quelques-unes? Mais un Roman, une Historiette, une Nouvelle historique, une Avanture, tout cela n'est pas l'Histoire: Celle-ci avec un air Magistral & un ton de Docteur, a le Privilége de dire bien des veritez défenduës aux autres qui doivent être polies, civiles & doucereuses; leur donneroit-on même le titre seduisant d'Histoires secrettes? Tout ce grand secret ne doit pas aller plus loin que le secret du cœur. On sçait bien d'ailleurs ce que cela veut dire. Mais laissez-le penser à

qui le voudra ; ne le faites pas même entrevoir. En bonne police de mœurs les nudités ne ſont pas permiſes : je ſçai néanmoins combien un rideau de gaze feroit plaiſir à beaucoup de gens, qui n'en diſent mot, mais cela eſt défendu par les Loix de l'uſage. En voici la preuve ; ce n'eſt pas moi heureuſement qui la donne, j'ay ſeulement la peine de la raporter ; mais il la faut ſuivre. « Si un bel » eſprit, dit un Auteur * fort » accrédité, étoit prié par des » Dames de leur compoſer une » Hiſtoriette romaneſque des ac- » tions de Jupiter ou d'Hercules, » il feroit bien de ne ſe ſervir ja- » mais des termes, *Châtrer, dé-* » *puceler, engroſſer, faire un en-* » *fant, coucher avec une Nymphe,* » *la forcer, la violer* ; il devroit » ou mettre à l'écart toute occa- » ſion de preſenter ces idées, ou » les tenir en éloignement par des

* Bayle Eclairciſſem. ſur les obſcenités.

» expreſſions ſuſpenduës, vagues
» & énigmatiques. Mais ſi les Au-
» teurs d'un Dictionnaire Hiſtori-
» que, où l'on attend la verſion
» exacte de ce que l'ancienne My-
» tologie raconte des actions de
» Jupiter, ſe ſervoient de longs
» détours & de phraſes recher-
» chées, qui donneroient à de-
» viner le deſtin de telles & de
» telles Nymphes, ils ſeroient
» traités de précieux & de pré-
» cieux ridicules. Ils rempliſſent
» aſſez tous les devoirs de la bien-
» ſéance, pourvû qu'ils ſe tiennent
» dans les bornes de la civilité
» ordinaire, c'eſt-à-dire, pourvû
» qu'ils n'employent pas des mots
» abandonnés à la canaille ; &
» dont même un débauché ne ſe
» ſert pas dans une converſation
» ſérieuſe. Ils ſe doivent ſervir
» hardiment de tous les mots qui
» ſe trouvent dans le Dictionnaire
» de l'Academie Françoiſe, ou
dans

» dans celui de Furetiere, amoins
» que l'on n'y ſoit averti que ce
» ſont des mots odieux, ſales &
» vilains.

Voilà donc ce qu'il faut pratiquer, quitte à ſe dédommager d'ailleurs; les occaſions n'en manquent pas. Ces ſortes de livres ſont des tableaux qui doivent être vûs de tout le monde, depuis le Cardinal, l'Archevêque & l'Evêque juſqu'à la moindre Bergere: Les premiers vrai-ſemblablement ne s'en plaindroient pas, ils ont aſſez de force pour ſoutenir la vûe de ces objets ou pour détourner leurs yeux; mais il ne faut pas-même qu'une vierge ait lieu d'en murmurer. C'eſt l'indécente imperfection de ce tableau qui porte M. *Huet* à blâmer la conduite du Roman *de Daphnis & Chloé;* tout y eſt trop ſelon la nature & ſelon l'hiſtoire. C'eſt ce qui l'empêcha dans la vivacité de la plus agréable

jeuneſſe d'en publier la verſion latine qu'il en avoit faite, lorſqu'il n'étoit encore que Laïc : Mais Amiot étoit Prêtre, il étoit Abbé & moins ſcrupuleux : Auſſi a-t-il eu la condeſcendance de nous en donner le premier une verſion françoiſe, qu'il eut ſoin de faire magnifiquement imprimer pour la rendre plus liſible ; je crois même qu'elle n'a paru que depuis ſon voyage au Concile de Trente & à Rome : ou ce fut du moins pour ſe mieux préparer à paroître dans cette auguſte Aſſemblée. Le même Auteur que nous venons de citer, porte un jugement beaucoup plus déſavantageux d'un Roman plus moderne, qui contient, dit-on, *les Avantures de la Madona & de François d'Aſſiſe.* « Il ſuffit » de dire que M. *Bayle* le peint » comme un Livre, où à la verité » tous les termes ſont fort hon- » nêtes, mais les idées que l'Au- » teur

Eclairciſſem. ſur les obſcenités.

» teur veut que l'on ait ſont ſi
» infames, ſi horribles, & ſi
» monſtrueuſes, qu'il n'y a que
» Lucien & ſes ſemblables qui en
» puiſſent ſoutenir l'énormité. Ce-
» la ne donne point de ſcandale
» aux Proteſtans, continuë cet
» excellent homme; ils ont jugé
» au contraire que l'Auteur ayant
» eu pour but de faire ſentir le
» ridicule du Papiſme ſans aucune
» controverſe, a rendu ſervice à
» la bonne cauſe. On s'eſt plaint
» de quelque choſe qu'il avoit
» dite en faveur de Neſtorius,
» mais non pas du reſte, qui,
» comme je l'ai déja dit, étonne,
» altere, & fait friſſonner le corps
» & l'ame.

Au ſeul titre j'aurois parié que c'eſt l'ouvrage de quelque Moine, qui ſe ſeroit évadé pour aller diſſiper en Hollande ou en Angleterre le chagrin qu'il auroit eu de paſſer de ſi longues nuits dans la

solitude d'une cellule. Aussi est-il du S[r] *Renoult*, jadis *Cordelier* & depuis Ministre à Londres. C'est-là le grand motif de tous ces braves Déserteurs. Heureusement il n'y a pas grande perte ; on peut dire de chacun d'eux que c'est un malhonnête-homme de moins parmi nous, & un malhonnête-homme de plus chez les Protestans. Et puisque l'occasion se presente ici (peut-être ne la trouverai-je jamais si belle) je dirai ce qu'en avoüa un de ces Prosélites, plus ingénu & plus sincere que les autres, qui pensent comme lui, ou j'en doute fort, c'est *M. Gueudeville*. Il ne voyoit qu'en riant tous ces prétendus Evangeliques, qui alloient par cohorte en Hollande, où lui-même s'étoit retiré il y avoit déja long-tems, pour pratiquer, disoient-ils, la parole de Dieu avec plus de pureté qu'on ne le fait dans cette Eglise Romaine ; cette Prosti-

Proſtituée, cette Babilone antichrétienne, ce Cloaque de tous les vices, où l'on eſt ſi contraint, qu'on n'y ſouffre pas, quand on le ſçait, qu'un pauvre Moine ſe livre à la vie joyeuſe, ni même qu'il ſe marie honnêtement quand il a une fois donné ſa parole d'honneur de ne le pas faire. Il y en alla un grand nombre après la Paix de Ryswick, touchez du ſaint zéle d'avoir une eſpece de Sacrement de plus; & M. *Gueudeville* ne pouvoit s'empêcher de dire, *voilà encore un fripon de plus parmi nous.* On fut avec raiſon ſcandaliſé de ce diſcours, car ce ſont-là les vérités qui offenſent: on lui en parla, & avec une droiture qui le devoit faire eſtimer dans ſon infortune; il dit, ſans s'étonner, à un Seigneur même de l'Etat, « que » tous ces petits Moines, ces gens » à froc, cette Prétraille que vous » voyez ſi âpres à ſuivre l'Evan-

» gile, ſont autant de fripons qui
» ſortent du Papiſme, où ils n'ont
» pu vivre réguliérement pour ve-
« nir faire ici trophée de leurs de-
« ſordres : Et vous pouvez m'en
» croire, diſoit-il, car ſi moi-mê-
» me je n'eus pas fait quelque fri-
» ponnerie, vous ne me verriez
» pas ici. En vérité cette candeur auroit bien dû lui meriter la grace entiere d'un favorable retour, commencé déja par ſon épouſe & ſa fille, qui ſe ſont toutes deux rangées parmi nous. Et j'oſe dire que les ſages de la Réforme, ne regardent point autrement la plûpart de ces nouveaux zélateurs. Mais on les reçoit ; s'ils ne ſervent de rien pour avancer l'honneur de la Religion, ce ſont au moins des ſujets propres à augmenter les membres de l'Etat. J'excepte néanmoins de ce nombre M. *Oudin* Prémontré, qui depuis qu'il nous eut quité pour ſe re-

retirer à Leyde, n'a jamais été vû que dans son Cabinet ou à l'Eglise. Je me souviens toujours avec édification de ce qui m'a été dit autrefois contre la plûpart de ces Proselytes par M. *Jacques Basnage*, l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connu dans la Réforme.

Je dis donc que s'il faut éloigner de ces Livres amusans des idées ordinaires, mais peu conformes à l'integrité des mœurs, on doit encore moins y laisser apercevoir aucune hérésie en amour, sur tout de celles qu'on a si justement reprochées à Muret, à d'Assoussi & à Boisrobert.

Cet admirable Pathelin,
Aimant le genre Masculin.

Menag. Requête des dictionnaires.

Permettons à d'Assoussi de se glorifier de ces sortes de proüesses, en disant à d'aimables Dames,

Pourquoi donc sexe au teint de rose
Quand la charité vous impose
La loy d'aimer vôtre prochain,
Me pouvez vous haïr sans cause
Moy qui ne vous fis jamais rien?
Ha! pour mon honneur je voy bien
Qu'il vous faut faire quelque chose.

Et puisque c'est dit-on un regal chez les Ultramontains, on ne sçauroit mieux faire que de renvoyer au de-là des monts toutes ces galanteries Ottomannes, avec les Livres qui en traitent, comme *la France Turbanisée*, *la France Italianisée pour* les joindre à leur *Alcibiade fancivolo alla Sevola* & au *Capitolo del Forno de Monsignor de la Caza.*

Mais nous avons un Livre qui n'est, ni toute Histoire, ni tout Roman, qui ne laisse pas de m'embarasser, ce sont les *Dames Galantes de Brantome*. Dans les avantures joyeuses qu'il raporte, il donne un peu trop à l'histoire

&

& à la nature. C'eſt ce que je lui reprocherois s'il étoit vivant. Je lui dirois par éxemple ; retranchez cet endroit, Monſieur il ne convient point à nos mœurs de dire une grande & vertueuſe Princeſſe, de par le monde étant un jour couchée avec un brave Cavalier &c.

Oh ! lui dirois-je, cela n'eſt pas édifiant, j'aimerois bien mieux que vous miſſiez ici la perilleuſe penitence du bien-heureux Robert d'Arbriſſel, ce pere ſpirituel de tant de Nonains, qui avoit trouvé l'induſtrieux moyen de mortifier la chair par la chair même : cela ſeroit moins dangereux que cet endroit-là ; au moins le motif en étoit bon, & je ne vois pas ici que l'intention en ſoit auſſi pure. Cependant ſi Brantome a eu ſon vice ſur ces détails trop circonſtanciés, il faut avoüer que d'ailleurs c'eſt un éxcellent homme ; on ne ſçauroit trop loüer en

lui, certaines manieres de parler que nous devrions imiter jusques dans nos plus agréables recits. Ne vous imaginez pas qu'il mette jamais aucune Avanture sur le compte de personnes deshonorées, de médiocre réputation où d'une condition vulgaire & bourgeoise, cela dégoûteroit un Lecteur. Il a soin de soûtenir la Noblesse de la narration en citant toûjours une grande & honnête Dame de la Cour, une sage Princesse de par le monde, une vertueuse Demoiselle. Je trouve de l'utilité dans ces expressions qui nous avertissent que l'honnêteté, la sagesse, la vertu, ne sont pas toûjours si rigides, ni si austeres qu'on le pense. Je le croirois volontiers comme lui. Où en serions nous si cela n'étoit pas ? A peine pouroit-on trouver de la vertu dans le monde ; & cela seroit capable de rompre tous les liens de la vie civile, où d'al-

terer au moins la ſocieté.

Ces ouvrages n'éxigent pas ſeulement, qu'on en écarte toute idée, tout portrait, tout caractere contraire aux mœurs ; il faut encore dans les choſes même permiſes, en éloigner les manieres de parler groſſieres ; c'eſt une bien-ſéance que l'uſage a introduite, il faut donc la conſerver. Il ne convient pas dans un recit de faire rougir par l'indécence du diſcours ceux qui ne doivent pas rougir du récit même ſagement couvert & modeſtement habillé. On ne rougit pas de voir des perſonnes aimables vêtues comme tout le monde ; & l'on rougiroit ſans doute ſi elles vouloient prendre des habits antiques ou étrangers à nos mœurs preſentes, ſe vêtir par éxemple comme les filles de Lacédémone avec des Jupes fenduës des deux côtés pour laiſſer voir la blancheur de leurs

cuisses : & pour les hommes avec « ce vain & inutile modéle » d'un membre que nous ne pou» vons honnêtement nommer, » du quel toutesfois on faisoit au» tre fois montre & parade en » public. » Jusqu'à vouloir même en imposer aux yeux par une vanité mal entenduë, comme on le remarque encore dans les vieilles Peintures & les anciennes Tapisseries.

On étoit jadis moins scrupuleux sur les manieres de parler. Notre langue est devenuë plus chaste, cela est hors de doute ; pour ce qui est de nos mœurs, je ne sçai qu'en dire ; mais c'est beaucoup que de sauver les aparences du discours. Parleroit-on aujourd'hui comme a *fait Jean de Meun*, pour exprimer le facheux accident arrivé à Saturne, du quel il dit.

Justice

Justice qui jadis regnoit
Et Saturne regne tenoit,
*Qui Jupiter couppa les C * **
Son fils com se fussent andoüilles.
Moult eut le Cueur dur & amer
Puis les jetta dedans la Mer,
Dont Venus la Deße ißi
Car le Livre ledit ainsi.

Roman de la Rose.

Nous sommes plus reservez : si nous sçavons vivre, nous sçavons encore mieux parler : notre discours est ce qu'il y a de plus réel dans nos mœurs. Mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui croyent qu'une salleté dite grossiérement fait moins d'impression qu'une galanterie tendre, spirituelle, enjouée, exprimée avec beaucoup de délicatesse, cette derniere peut-être tournée en politesse, en sçavoir vivre, en agréable conversation ; elle a toujours plus d'une face, & il ne faut pas croire que l'esprit se porte tout d'un coup à celle qui mar-

que-

queroit la passion, ou si vous voulez la corruption du cœur. Ce seroit avoir une chétive idée du sexe que de penser qu'à chaque discours qui pourroit avoir plus d'un sens, il ne s'arretât qu'à celui qui lui feroit le moins d'honneur. J'en juge autrement, le sexe n'est ni si fragile, ni si aisé à s'enflâmer qu'on le prétend. Je crois les femmes plus sages & foncierement plus vertueuses que les hommes. Que ceux qui connoissent un peu le monde s'examinent & répondent sur ce qui leur est arrivé, ou sur ce qu'ils sçavent d'ailleurs. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'homme bien fait, galant, spirituel, aimable, qui n'ait attaqué en vain plusieurs femmes avant que de se faire écouter réellement par quelqu'une; qu'il aura même poursuivi longtems avant que de s'en faire aimer. Et je suis persuadé qu'une fem-

femme aimable n'agaceroit pas deux fois inutilement un galant homme, de ceux néanmoins qui ne sont pas entierement tournés vers l'indifference. La femme résiste donc plus que l'homme : elle a donc plus de fermeté, plus de sagesse, plus de vertu effective ou simulée : que ce soit l'une ou l'autre, je m'en embarasse peu ; c'est le même à cet égard. Ainsi elle a moins de panchant à tourner au vice un discours un peu équivoque, qui pouroit avec un sens séducteur & trop agréable, en avoir d'autres ou sérieux ou simplement badins & amusans. Ainsi elle a moins d'inclination & de facilité à se laisser aller à des paroles insinuantes & flâteuses ; & l'on est obligé d'en convenir en d'autres termes : puisque l'on assure que *la pudeur & la modestie sont le partage des femmes incomparablement plus que celui des hommes.*

Bayle sur les obscénitez.

mes. C'eſt convenir du principe ; & le principe influë ſur toutes les conſéquences, les conduit, les tempere & les corrige. Mais une groſſiereté cruë, indigeſte, dangereuſe n'a qu'un ſens : comme elle n'a rien d'équivoque, rien n'y eſt ſuſceptible d'une benigne & favorable explication. Ainſi elle porte dans toute ſa force à l'imagination ; elle révolte à la vérité, mais elle fait ſon impreſſion toujours vive, toujours ſenſible, & qui ſe réveillant un peu plus adoucie, comme cela ne manque pas, fatigue la délicateſſe & les mœurs. De tout cela il en faut juger par la ſituation du cœur ; celui qui l'a tendre, paſſionné, ou même joyeux ou voluptueux, va droit dans les équivoques ſpirituelles où l'inclination le porte ; celui qui l'a réſervé, retenu, circonſpect, eſt moins frapé de tout ce qui touche les autres. C'eſt le

'eſt la volonté qui détermine au
ion ou au mauvais ſens , & qui
.ans le doute explique bien ou mal
es choſes écoutées , comme les
ırononcées. Quoique dans ces Li-
'res tout tende à l'amuſement ;
'inſtruction cependant n'en doit ja-
nais être ſéparée. Il faut donc
:carter les équivoques palpables &
enſibles ; & ſi ce n'eſt pas aſſez
l'un voile , il faut en mettre trois
ılutôt que deux , & ſur tout évi-
er que ce qu'on deſtine à l'inſtruc-
ion , porte avec ſoi le caractere
lu deſordre & de la corruption.
L'on doit même accoutumer les
erſonnes pour qui ſont faits ces
ortes d'ouvrages , c'eſt-à-dire ,
a belle & l'agréable jeuneſſe à ne
:oncevoir que des diſcours ſages ,
ou du moins à ne voir que la ſa-
geſſe dans les diſcours qui ne la
montreroient même que d'une ma-
niere imparfaite & obſcure. Je
:emarquerois bien d'autres défauts,
mais

mais ils rentreroient tous dans les observations qu'on doit faire sur la composition des Romans.

Maximes à observer dans les Romans.

J'y viens donc, mais je les expliquerai avec plus de brieveté que je n'ai fait les defauts. Je mets pour *premiere observation* de ne choisir que des sujets nobles, & qui puissent mériter l'attention des honnêtes gens. Je l'ai déja dit, un Roman est un Poëme heroïque en Prose. Tous ceux qui sont venus jusqu'à nous ne peignent que des Rois, des Princes, des Heros; il faut faire ses preuves pour y avoir place. Et quelles preuves ? Il n'y a point-là de dispense comme à Malte, on n'y voit point des Chevaliers de grace; on y admettra plutôt le bâtard d'un Prince, qu'un fils ou un frere de Ministre

Ministre. Voilà pour les personnes ; mais l'objet doit être une action grande, héroïque, périlleuse : les circonstances qui doivent être choisies entre les plus belles, seront toujours noblement ou délicatement exprimées. On sçait combien on a raillé Saint Amant pour avoir manqué au détail en mettant, dit-on, les poissons aux fenêtres pour voir passer les Israëlites ; & quoique les épisodes ne l'emportent jamais sur l'action principale, ni pour la dignité, ni pour l'éclat, elles doivent avoir toujours leur majesté propre & particuliere qui tend à relever le grand & le sublime de l'action principale. Toute la difference néanmoins qui se trouve entre le vrai Poëme & le Roman, est que toute l'action de celui-ci se termine par un ou plusieurs mariages ; & voilà pourquoi il est défendu en bonne police romanesque de faire

ma-

marier les Héros au commencement ou au milieu du Roman. Comme le mariage en eſt le but, tout ce qui eſt au-delà devient inutile & ſuperflu pour l'action principale ; on ſçait bien ce que font les gens quand ils ſont mariés ; ſi l'on paſſe au-delà du mariage, c'eſt compliquer deux grandes actions en un ſeul Poëme : crime capital en bonne Poëſie. L'action du Poëme vraiment héroïque eſt la fin d'une grande & difficile entrepriſe, ou l'Apothéoſe du Heros principal. Ainſi ni le Roman, ni le Poëme ne doivent point commencer comme l'Hiſtoire à la naiſſance du Heros pour finir à ſa mort ; leur but eſt une ſeule & unique action. Mais il ſe peut faire que par des épiſodes on ſçache tout ce qui eſt arrivé au Héros & aux perſonnes les plus illuſtres du Poëme, c'eſt même ce qui eſt néceſſaire pour montrer que c

Hérc

Héros ne s'est pas fait tout d'un coup, qu'il l'a toujours été & qu'il vient de bonne race. Mais si cela est, voilà bien des Livres dégradés de la qualité de Roman qu'ils ont possedée jusqu'ici. Je le crois, mais il y a remede à tout.

C'est à peu prés qu'elle a été la conduite de nos grands & de nos habiles Romanciers : c'est ainsi que sont faits les *Rollands*, tantôt *amoureux* & tantôt *furieux*, nos *Amadis de Gaule* & leur noble postérité, tous Baladins de grand renom, & fort experts en tout genre d'expéditions militaires & amoureuses. Les plus illustres d'entre les modernes n'ont pas fait autrement : Ainsi avons-nous *Cyrus*, *Clelie*, *l'Illustre Bassa*, *Almahide*, *Polexandre*, *Pharamon*, *Cleopatre*, *Cassandre*, *Scipion*, *Sapor* & tant de braves gens qui font honneur à notre langue & à nos mœurs ; car vous pouvez bien

bien juger que nous ne manquons pas de leur en prêter plus qu'ils n'en ont eu. Cependant disons le vrai ; le Restaurateur de nos Romans modernes, l'Illustre Mr *d'Urfé* ne represente dans son *Astrée* que des Bergers & des Bergeres, qui ne s'y distinguent même que par des sentimens d'amour & de tendresse ; je le sçai ; mais en vérité il y a des Princes & des Héros qui ne valent pas des Bergers de ce caractere ; ceux de l'Astrée sont si spirituels, si polis, si bien instruits des manieres du grand monde, qu'il n'y a pas d'honnête homme qui n'ambitionnât de leur ressembler ; & s'il faut pénetrer plus avant, si l'on veut percer dans le secret de ce Roman, on verra que ce sont des gens de condition qu'on y peint sous les emblêmes de Bergers & de Bergeres : car ce sont pour le fond les Avantures de Mr *d'Urfé* lui-

lui-même & d'un de ses freres, ornées sans doute de quelques épisodes pour en faire un Roman plus régulier. C'est ce qu'il découvrit au célebre *Patru*, qui a fait un recit de ce qu'il a pu retenir des misteres amoureux de cette belle pastorale. C'est un nom qu'on ne sçauroit lui refuser, si l'on a la délicatesse de ne lui pas laisser celui de Roman qu'il a toujours si dignement soutenu depuis sa naissance; & pour moi j'aimerois beaucoup mieux faire une belle pastorale qu'un mauvais Poëme ou un Roman médiocre. Je préfere l'entretien d'un Gentilhomme ou même d'un Roturier plein d'agrément, d'esprit, de gentillesse & de sçavoir vivre, à la conversation d'un Roi brutal & sans génie; seroit-ce même un Empereur. Je ne puis disconvenir cependant qu'un Héros qui n'auroit d'autre qualité que celle d'aimer ten-

drement & même constamment, seroit un fade personnage; porteroit-il le nom de Cesar, d'Attila, de Charlemagne, ou de Gustave, tout cela ne serviroit peut-être qu'à le rendre plus sot: Il faut que l'amour domine sur le cœur, mais il faut aussi que le cœur se jette dans les grands projets, dans les plus vastes & les plus périlleuses entreprises; enfin il faut que tout soit grand, actions, courage, valeur, tendresse; c'est par-là que l'amour se peut illustrer pour meriter place dans un grand Poëme. Autrement un bon Marchand de Paris, ou quelque Bourgeois de la Province, qui auroit soupiré dix ou douze ans auprès d'une aimable personne, qu'il auroit enfin emportée à la barbe de ses rivaux, se pouroit nommer un Héros de Roman. Oh! tout beau, s'il vous plaît, nous ne prétendons pas prostituer ainsi le nom de Héros. Je suis

ſuis de l'avis de ce galant homme qui diſoit

Achille étoit haut de corſage
L'or éclatoit en ſes cheveux ;
Il auroit attiré les vœux
De la Lucrece la plus ſage ;
Sa gloire à danſer , à chanter,
Tirer de l'arc , ſauter , lutter
A nulle autre n'étoit ſeconde :
Mais s'il n'eut rien eu de plus beau ,
Son nom qui vole par le monde ,
Seroit-il pas dans le Tombeau ?

Malherbe.

Et je ſouſcris volontiers à ce ſentiment d'un de nos plus grands Poëtes, qui fait dire par une Princeſſe à Theſée, qui fut aſſurément un brave compagnon en amour comme en toute autre choſe :

Oſerois-je , Seigneur , vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour , n'eſt pas d'un tel amant ?
S'il eſt vertu pour nous , que le Ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer & d'être aimées ;
Il faut qu'en vos pareils les belles paſſions

Corneille dans Oedipe.

Ne soient que l'ornement des grandes actions :
Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur inspire ,
Doivent les élever & non pas les détruire.

Voilà tout d'un coup bien des ouvrages amusans , ingénieux & même instructifs , chassez du corps des Romans , puisqu'on n'y trouve ni la dignité du sujet , ni la majesté des personnes , ni la noblesse des caracteres. C'est faire main-basse sur *Lazarille de Tormes* , *Gusman d'Alfarache* , *Giblas de Santillanne* & même sur le pauvre *Scarron* , dont le *Roman Comique* , malgré la sévérité de cette censure , se soutiendra toujours par les agrémens , les saillies & les portraits aussi bizarres que naturels dont il a sçu décorer cet ingénieux ouvrage ; & je vous dirai qu'il n'en ignoroit pas l'imperfection de ce côté-là. J'en juge , parce qu'il dit grotesquement & peut-être satyriquement contre

contre lui-même, d'un autre Roman fait ou projetté, mais qu'il avoit suspendu tout à coup, parce qu'il aprenoit que son Héros venoit d'être pendu au Mans. Il ne croyoit pas que ceux qui figurent dans son Livre valussent beaucoup mieux; mais il lui a donné le titre de Roman, comme il a donné le nom de Poëme à son *Typhon*. Passons donc celui-ci; il mérite grace, ne seroit-ce que par les épisodes si gracieux & si bien narrés qu'il contient; & je suis bien-aise de marquer ce que le célebre M. *Huet* m'a dit plusieurs fois, comme à beaucoup d'autres; que jamais homme n'a mieux entendu que Scarron, le stile & le caractere de la narration; & que rien n'étoit plus correct à ce sujet que ses nouvelles & les épisodes de son Roman. Mais il faut avoüer que le Héroïsme de *Lazarille de Tormes* ne méritoit pas de figurer ail-

leurs que dans les ruës de Madrid, & il ne convenoit pas d'inſtruire la poſtérité des tours de ſoupleſſe de ce Héros de la gueuſerie, non plus que des Avantures de *Guzman d'Alfarache*, qui ne valoit pas mieux, & dont la vie n'eſt enflée que par de longues Prédications & d'ennuyeuſes moralités qui ne convertiront jamais ceux qui auront la patience de le lire. Le *Giblas*, quoique mieux écrit, n'eſt pas digne d'un ſort beaucoup meilleur. Je ne m'embaraſſe peu ſi l'on a trouvé yvre & vautré dans la bouë un célebre Licentié, que l'on fut même obligé de remener chez lui. Mais ce ſont-là, dit-on, des caracteres de mœurs ; ce ſont des portraits : ce Seigneur Licentié, vous devez le connoître, c'eſt le S[r] Dagoumer ; il eſt peut-être aujourd'hui un peu plus temperé. Et cet autre, qu'on peint comme un homme infatiga-

ble dans les travaux de l'amour : Hé ! ne le reconnoiſſez-vous pas, c'eſt cette langue dorée, ce Varron de nos jours ; ainſi l'a-t-on nommé dans de mauvais ouvrages, quand il étoit en faveur : peut-être aujourd'hui ne le porteroit-on pas ſi haut ? Mais à coup ſûr on ne ſe trompera point en l'apellant le Varron de la concupiſcence ; il la connoît dans toute ſon étenduë ; il en ſçait le bon côté & n'en ignore pas le mauvais ; il en a vû toutes les faces, c'eſt-là ſa belle érudition ; je conviens de tout cela. Mais qu'ai-je affaire des portraits d'un *Saint Pavin*, ou d'autres gens de pareille étoffe ? J'aime beaucoup mieux les *Wandeyk* que les *Reymbrans* ; & je fais plus de cas d'une étude de *le Clerc*, que d'un craïon de *la Fage*.

J'ai dit, & je l'avois preſque oublié, que je rétablirois l'honneur de bien des Livres, qui portent le

glorieux nom de Romans ſans en avoir toutes les qualités ; c'eſt-à-dire, qui paroiſſent plutôt ſur le pied de recits hiſtoriques, que de poëmes héroïques. *La mode des grands Romans* qui avoient long-tems fait les délices de la Cour, *ayant ceſſé avec celle des chapeaux pointus*, dit un Auteur, on ſe jetta ſur les Hiſtoriettes, les Nouvelles & les Romans hiſtoriques, ornés des agrémens que la vérité peut ſouffrir ; & leur goût qui ſubſiſte encore aujourd'hui s'accommode aſſez bien avec l'impatience françoiſe. Les Avantures des grands Romans, tant pour le fond que pour les épiſodes, étoient ſi coupées & ſi embaraſſées les unes avec les autres que l'attention ſe partageoit trop : il en faloit beaucoup plus que n'en ont ordinairement de jeunes perſonnes ou des gens occupés d'ailleurs, pour pouvoir raſſembler & rejoindre toutes les pieces

Le Noble, Préface d'Ildegerte.

pieces décousuës & dispersées de chaque Histoire particuliere. Un Roman auroit-il eu quarante Volumes, le dénouëment de toutes ses Parties ne se voyoit jamais que dans le dernier. Ainsi dans la lecture des trente-neuf premiers Volumes, on étoit toujours incertain de ce qui devoit arriver à tel Héros ou à telle personne pour qui on s'interesse ; car dans tous ces divers caracteres, il est rare qu'il ne s'en trouve pas quelqu'un dont l'inclination convenable à nos mœurs ne nous touche plus que les autres. On s'est rebuté de tant d'embaras, de soins & d'incertitudes inutiles dans une lecture qui doit instruire sans fatiguer. Les petits Romans ont supléé à ce désagrément ; si leur narration n'est pas tout-à-fait continuë, elle n'est point assez coupée pour faire perdre de vûë le fond principal, ni la mémoire des évenemens parti-

culiers ; c'est le premier avantage des historiettes. On a encore celui de changer souvent l'objet de ses lectures, & je n'ai que faire de le répeter, on sçait le goût que l'inconstance naturelle des hommes leur fait trouver dans cette diversité de matieres differentes. Oh ! dans les choses d'agrément il ne faut pas moins avoir égard aux foiblesses, qu'aux perfections de l'humanité : il ne faut donc plus regarder les historiettes comme des Poëmes ou des Romans réguliers; cependant on ne peut se dispenser de les prendre au moins pour autant d'épisodes détachées que l'on presente à l'impatience d'un lecteur qui ne prétend pas étudier : il veut seulement s'amuser ou se délasser une heure ou deux ; & si l'on détachoit ainsi toutes les épisodes des grands Romans, on feroit autant d'Historiettes ou de Nouvelles historiques dans le goût
de

de celles qui ſont maintenant en vogue. On peut donc les laiſſer joüir du nom de Roman , puiſque ce ſont comme des Parties qui en paroiſſent détachées , & qui participent à l'agrément & à l'inſtruction qu'on tiroit auparavant de ces grands Poëmes. Un détachement d'une grande Armée ne laiſſe pas de porter ſouvent le nom d'Armée , & ſes expéditions ſont toujours miſes ſur le compte de l'Armée principale, & roulent toujours ſous ſon nom. Hé bien ! les Hiſtoriettes ſont autant de détachemens particuliers que l'on fait du grand corps des Romans ; & par-là tout doit rouler perte ou gain ſous le nom de ces derniers. Ainſi voilà les *Hiſtoires ſecretes* , les *Nouvelles hiſtoriques* & les *Avantures galantes* maintenuës dans la poſſeſſion de porter le nom de *Romans* , que j'avois paru leur ôter par une maxime peut-être trop

rale ; mais il y a remede à tout, on le voit bien.

La deuxiéme loi *ou deuxiéme observation* consiste *dans le vraisemblable.* * C'est une régle ancienne, on ne fait aujourd'hui que la renouveller ; les Grecs ne s'y sont pas toujours assujettis, non plus que ceux des Latins qui les ont trop servilement imités. Il est bon qu'ils ayent accommodé toute l'Histoire de leurs Dieux aussi burlesquement qu'ils ont fait ; c'est une Apologie pour nos Contes des Fées, & pour les enchantemens si ordinaires dans nos vieux Romans de Chevalerie, sans cela nous serions bien embarassés à les défendre ; il faudroit les abandonner aux voyes de fait que la sage raison pouroit employer contr'eux. Je sçai néanmoins qu'il y a des choses vrayes qui ne sont pas vraisemblables ; mais il vaux mieux en embarasser l'Histoire ; qu'elle s'en

* Ficta voluptatis causâ sint proxima veris. Horat. de Poët.

s'en démêle comme elle pourra, & ne les proſtituons pas en les ſemant dans les Romans. Nos Romanciers ont aſſez à faire ſans ſe fatiguer à enchaſſer dans leurs narrations des miracles & des prodiges ; les modernes ont été là-deſſus plus exacts que les anciens. Je ne compte point dans nos modernes ceux qui ont traité la Chevalerie depuis le IX ou X^e^. Siecle juſqu'au XVI. Je ne commence qu'au XVII. alors on voit de la régularité, de la vérité même juſques dans la narration fabuleuſe. Si l'on dit qu'un Héros eſt vaillant, qu'il eſt brave, on n'en fait pas un Paladin, qui d'un coup de cimeterre pourfend le Cavalier armé à blanc avec ſon cheval.

Notre Héroïſme eſt d'un tout autre caractere ; il eſt plus voiſin de nos mœurs ; il conſiſte comme dans un Turenne, en une ame grande & genereuſe, en une ex-

trême valeur, ſoutenuë d'une profonde réflexion, en une prudence extraordinaire à prévoir tous les avantages d'une ſituation, pour s'en ſaiſir habilement; & pour éloigner tous les inconvéniens qui pouroient naître de quelque démarche. Il conſiſte en des vûës étenduës, mais claires & diſtinctes, à prendre auſſi juſtement ſon parti dans l'occaſion ſubite & imprévûë, que dans l'occaſion préméditée; à ſçavoir amener inſenſiblement un ennemi redoutable au point de lui faire trouver de la fatalité dans ſa propre force. Il conſiſte ce Héroïſme, comme dans un Condé, en un courage ſurnaturel, en une ame toujours hors des bornes de l'humanité, en des idées vaſtes, une diſpoſition toujours bien entenduë, une ſagacité admirable à connoître le bon & le mauvais d'un conſeil, d'un mouvement, d'une entrepriſe; en une exécu-

exécution encore plus vive, plus vigoureuſe, plus intrépide. Enfin ce Héroïſme conſiſte dans cette force d'eſprit & de courage, qui n'eſt pas éblouïe de la proſpérité ou de la réüſſite des plus vaſtes projets, & qui eſt encore moins étonnée de l'infortune, ou du renverſement des meſures les plus ſuivies & les mieux concertées; car il y a du Héroïſme en tout, & il doit être propre à tout.

Chez nous les Héros ſont toujours des hommes, au lieu que chez les anciens ce ſont quelquefois de grands fous. Les événemens de nos Romans peuvent arriver tous les jours, & s'ils ſont traverſés par des conjonctures inespérées, elles ne ſont pas moins naturelles que les événemens. Chez les anciens, l'événement eſt plein de prodiges & peut arriver tout au plus une fois en dix ou douze Siécles, & l'inconvénient qui le

fait

fait manquer est quelquefois extravagant. Oh ! c'est en cela que nous avons mieux conservé le vraisemblable. Nous sommes dans le naturel ; mais ce naturel est beau, agréable, enjoüé ; il est bon même que ces derniers caracteres accompagnent toujours ces ouvrages, parce que leur but n'est pas moins de réjoüir l'imagination que d'éclairer l'esprit.

Je marque pour *troisiéme observation* la nécessité de *répandre des mœurs* dans un Roman, parce qu'il est fait pour instruire autant que pour récréer. Sans cela il perd la meilleure partie de son mérite : ce n'est plus que la mauvaise moitié d'un Livre équivoque. Quand je dis qu'un Livre d'amusement doit contenir des mœurs, croyez-vous qu'il faille pour cela que ce soit un *Pedagogue Chrétien*, ou la *fleur des exemples* qui ne manquent point après un fait historique, ou quel-

que narration bonne ou mauvaiſe de preſenter un petit Bouquet ſpirituel & moral, pour faire paſſer ce point d'Hiſtoire de l'eſprit dans le cœur? Laiſſons ces manieres aux Maîtres des Novices, ils s'en aquitteront bien. Croyez-vous que ces mœurs conſiſtent dans une allégorie ſpirituelle qui marque l'*Hiſtoire de Vulcanus, de Venus & de Mars, eſt accomparée à Notre Seigneur, à l'Ame péchereſſe & à l'ennemi d'Enfer.* Roman de la Roſe moraliſé.

Tout cela paſſoit auprès de quelques bonnes gens du XVI. Siécle; mais nous vivons dans le XVIII. & nous ſommes un peu plus ruſés. Il faut donc qu'un Auteur ſçache nous contenter ſur ce pied-là, ou qu'il ſe taiſe; mais ſe taire n'eſt pas facile à qui veut écrire. Cet homme qui écrit ſe voit oiſif ſans cela; & l'oiſiveté eſt la mere de de tous vices. Il eſt vrai, mais dans quelque vice que l'oiſiveté le précipite,

cipite, il ne sera jamais si grand que celui d'un mauvais Livre qui ennuye ; c'est-là son moindre défaut : Mais il donnera de mauvais principes à deux mille personnes qui le liront ; il rebutera cinquante personnes instruites, & mettra en colere les gens sages qui en entendront parler ; donnez donc une occupation à cet Ecrivain. Hé bien ! qu'il travaille de corps, puisqu'il ne sçauroit travailler d'esprit & de goût.

Disons cependant ce que c'est que répandre des mœurs dans un Roman ; c'est y representer des gens sages, qui par une conduite exacte & mesurée, quoique tendre & délicate, parviennent à une fin honnête. C'est y donner des Portraits gracieux de la vertu, de l'honneur & de la probité, pour les rendre désirables & pour les faire aimer. Laissons à l'Histoire à traverser les hommes vertueux, à dé-

détrôner les bons Princes, à faire prosperer les Tirans, à établir des Scelerats sur la ruine des plus gens de bien; elle n'a que trop d'occasions de s'en aquiter: Mais le Ròman doit faire tout le contraire, la vertu y doit être honorée, la probité s'y doit faire estimer des Princes, la sagesse y être récompensée. Cela n'arrive pas toujours, direz-vous: N'importe, cela ne laisse pas de donner des idées favorables du bien & de la vertu: ou si l'on est obligé d'y faire paroître l'honnête-homme disgracié, il est bon d'y laisser entrevoir qu'il se l'est attiré souvent ou par imprudence, ou par un zéle trop amer & trop austere, quelquefois par une trop grande molesse, ou du relâchement dans ses devoirs; mais que rendu à lui-même par l'infortune, il a sçû se soutenir par la grandeur de son courage, qu'il s'en est même servi pour élever son ame à une dignité

gnité supérieure à celle qu'ell avoit auparavant ; enfin que s'il est oublié à la Cour ou par les grands, il est estimé, il est aimé des peuples : & ce n'est pas une médiocre consolation pour les grands hommes, ni un motif à négliger ; car l'homme vertueux ne sçauroit se passer d'un petit assaisonnement d'amour propre ; sans l'estime, la vertu lui paroît quelquefois fade ; & cette idée lui fait faire bien des démarches loüables qu'il négligeroit peut-être sans elle.

Répandre des mœurs dans un Roman, c'est y donner des idées favorables de la chasteté & de la pudeur : non par des discours dogmatiques sur ces vertus, ce seroit le moyen de n'y pas réüssir ; mais par des caracteres avantageux, par des portraits vifs & touchans, nobles cependant & modestes, par des narrations de faits où ces qualités

lités ayent toujours le dessus ; & jamais ne les abandonner à la discrétion du vice ou de l'homme voluptueux. Répandre des mœurs, c'est instruire des foiblesses du cœur, plus cependant par des portraits de la perfection, que de la misere humaine ; il est quelquefois dangereux de faire des Peintures du vice, il faut bien de la délicatesse pour n'en laisser apercevoir que ce qui est nécessaire pour le faire haïr, un caractere sensible & touchant ruineroit l'instruction qu'on voudroit inspirer ; & sans doute il vaudroit mieux ne le pas peindre que de le representer sans ses chagrins & ses inquiétudes, que de le montrer trop vif, trop fleuri, & de maniere qu'on en fit goûter le Tableau. Enfin c'est observer toutes les bien-séances que les moins scrupuleux se sont toujours cru obligés de conserver dans les faits, dans les caracteres, dans le

le diſcours ; nous en avons ſuffiſamment parlé dans le cinquiéme défaut qu'on doit éviter dans ces ouvrages.

Mais il y a donc bien peu de Livres parfaits en ce genre ? Hé ! qui en doute ? Diſons-le encore à notre honte, ce ſont ordinairement les femmes qui les portent à un plus haut degré de perfection. Ne vous imaginez-pas que Madame *de la Fayette*, que Mademoiſelle *de Scudery*, Madame *de Villedieu*, la Comteſſe *d'Aulnoy*, Mademoiſelle *de la Force*, ni même que Madame *de Murat*, ſi zélée pour la vie joyeuſe, manquent à aucun de ces caracteres, & qu'elles expoſent jamais une Héroïne toute nuë devant ſon Amant, comme Mr *d'Urfé* fait paroître Aſtrée aux yeux de Celadon : ce qu'un bel eſprit reproche ingénieuſement à ſon Auteur.

Gueret. Parnaſſe reformé. *Si je ne me flâte point dans ma beauté,*

é, lui fait-il dire par Aſtrée même, *je crois que mon viſage tout ſeul pouvoit bien faire une conquête : il y avoit aſſez de feu dans mes yeux pour bruler un cœur ; & je puis dire, ſans préſumer trop, que ma nudité n'étoit point de l'eſſence de ma victoire.* On ne voit pas même dans ce que ces Dames ont donné, ces faveurs legeres, ni ces douces & ſenſibles privautés que l'amour le plus délicat ſe croit permiſes. C'eſt un défaut trop ordinaire aux Auteurs de Romans Grecs ; les femmes y ſont les premieres avances, & les hommes y ſont trop ſages. La raiſon en eſt claire, c'eſt qu'ils ſont faits par des hommes qui ont voulu ſe faire valoir ; cela n'eſt que trop ordinaire à chaque ſexe ; mais les femmes ſe ſont bien dédommagées depuis dans ceux qu'elles ont publiés, elles y exercent terriblement la patience d'un pauvre Amant. L'on

diroit

diroit cependant, comme le remarque un habile homme, que Mademoiselle *de Scudery* est la premiere qui ait banni du Roman une économie qui faisoit tort à son sexe & en general à la bien-séance, elle crut introduire des nouveautés en donnant aux Héroïnes beaucoup de pudeur & aux Héros beaucoup de tendresse ; mais ces nouveautés étoient nécessaires.

Bayle Diction. Critique P. 1752. Edition de 1720.

Une *quatriéme observation* est que ces Livres doivent servir à *former l'esprit*. Hé ! comment un Roman peut-il former l'esprit ? Quelles sortes de lumieres en tire-t-on ? Y voit-on cités, comme dans nos beaux Livres de Science, les endroits les plus curieux de Platon, de Ciceron, de Senecque, de Plutarque ? Y lit-on force Vers de Virgile, de Catulle, d'Horace, d'Ovide, de Martial & de tous ces oracles de l'antiquité ? Y explique-t-on les difficultés d'Homere & d'He-

d'Hesiode ? Y prouve-t-on qu'il n'y a du grand, du sublime, de l'héroïque que dans ces grands Maîtres de l'art, ces modéles du bel esprit & de la parfaite composition ? Y trouve-t-on la restitution de quelque endroit corrompu d'Eschyle, de Sophocles, d'Aristophanes ? Y explique-t-on la façon des souliers des Macédoniens, de quelle maniere étoient faits les gands des Grecs & des Romains, comment les Babiloniens ouvroient & fermoient leurs portes ? Y a-t-il des remarques sur la Musique des Egyptiens & sur la maniere de danser des Hébreux ? Si toutes ces choses n'y sont pas, quelles lumieres en peut-on tirer pour former l'esprit ? Non, tout cela n'y est pas & même n'y doit pas être ; mais ce sont des Livres faits avec beaucoup d'art, tels que les plus agréables génies de l'antiquité les auroient composés,

ſés s'ils avoient été de nos jours; ainſi on y aprend à penſer noblement de chaque choſe. On y remarque, avant que d'entrer dans le monde, tous les caracteres d'eſprit avec leſquels on peut avoir un jour à vivre; ſans en rien dire, on y fait faire attention à cette douceur de caractere, à cet eſprit liant qui fait l'agrément de la ſocieté; on voit par les entretiens qui s'y liſent de quelle maniere il faut converſer dans le monde; on y fait commettre les défauts qui peuvent troubler la ſocieté, les qualités par leſquelles on peut ſe rendre agréable à ſes amis, à ſes égaux, à ſes ſupérieurs; & comment on peut ſagement s'attirer les reſpects de ſes inférieurs; on y découvre des gens polis, civils, agréables, fort differens de ceux qu'on a vû dans les Colleges; on y remarque dês hommes ſages & raiſonnables, tels qu'on ne les trouve

ve pas toujours dans les Académies où l'on fait ſes exercices ; ce ſont des perſonnes, qui ſans tenir du caractere empeſé & beat que donne l'éducation des Couvens, ſçavent joindre à la modeſtie & à la vertu tout l'agrément & toute l'affabilité de la Cour ; enfin ce qui eſt eſſentiel, lorſqu'on entre dans le monde, on y aprend à parler poliment, ſagement & en termes propres à chaque choſe ; car s'il y a des Livres où le ſtile doive être parfait & accompli, ce ſont ceux-là ; ils périſſent en naiſſant dès qu'ils ſont écrits d'une maniere dure, peu exacte & peu enjoüée.

Voilà donc ce que j'apelle ſe former l'eſprit par un Roman ; ils font ſur les perſonnes du monde, ce que feroit ſur les Sçavans, qui ſe voudroient moriginer, la lecture d'Homere, d'Heſiode, de Virgile & d'Horace, ſi ces Livres

étoient accommodés à nos mœurs & à notre façon de penser & d'agir. Mais comme on ne blâme point ceux qui cherchent à se former par l'étude de ces Poëmes antiques, on doit estimer ceux qui veulent se perfectionner par la lecture de ces Poëmes modernes.



CHA-

CHAPITRE IV.

L'Amour, caractere essentiel d'un Roman : Comme il est en tout : Il est nécessaire de le traiter.

MAis dans toutes les conditions néceſſaires à la ſtructure d'un Roman, je n'ai rien dit de l'Amour qui en eſt la baze, & ſans lequel cette ſorte d'ouvrage manqueroit de ce qui lui eſt eſſentiel pour figurer dans le monde en qualité de Roman : c'eſt à quoi je veux remédier par ce Chapitre. Je ſçai néanmoins qu'il s'en trouve qui ne renferment aucuns traits ni aucuns ſentimens d'amours ; ainſi je leur donnerois bien moins le Titre de Romans que celui d'Hiſtoires fabuleuſes.

Eloignons d'abord cet amour ſi difforme, qu'à peine oſe-t-on le re-

representer de peur de dégoûter par un si vilain objet. Je parle de cet amour, qu'un de nos Poëtes, qui le connoissoit un peu trop pour un honnête homme, a peint dans ces Vers un peu antiques à la vérité ; mais dans ce genre-là on n'a pas à choisir, les voici :

Sigogne à la fin des Oeuvres de Reguier. Edition de Paris 1614.

Venus n'est plus mere d'amour :
L'avarice l'est à son tour.
Qui de jour & de nuit l'allaite
Du lait empesté de sa tette.
Ce qui fait que rien à present
Il n'exécute sans argent,
Retenant l'avare nature
De sa maudite nourriture. (1)
Un homme pourroit être beau,
Autant que Cil qui dedans l'eau (2)
Remirant sa beauté suprême,
Mourut amoureux de soi-même, (3)
Que les Dames trouveront laid
s'il n'est en richesses parfait.
On pourroit être plus habile
En Vers que le docte Virgile,
Ou qu'Homere, ou que celui-là
Qui but de l'Onde qui coula,

Tout

(1) Nourriture, c'est-à-dire, éducation.

(2) Cil, pour celui.

(3) C'est Narcisse.

Tout ſoudain de la pierre morne
Qu'elle reçut du coup de corne
Du pied de cheval emplumé,
Qu'on ne ſera point eſtimé
Des Dames, ſi l'on ne poſſede
De l'or autant qu'un Roy des Medes.

Auſſi ne penſez-pas que cet amour s'aviſe de ſe preſenter dans un Roman. Quoiqu'effronté, il auroit honte de paroître devant les perſonnes vertueuſes qui figurent dans ces ouvrages; mais pour ne reſter pas oiſif, il s'eſt refugié chez quelques Italiens; c'eſt-là qu'il brille dans *le Capricci du Botaio* dans les *Raggionamenti* de *Pietro Aretino*, ce redoutable Satyrique du XVI. ſiecle, dans la *Ficheide du Molſa*, dans la *Fava du Mauro* & même dans *Monſignor de la Caſa.* Ce brave Evêque ne s'en eſt pas tenu à nous faire voir le bel endroit de la médaille, il a été plus loin que les autres; il a bien voulu la retourner à nos yeux, pour la montrer de tous ſes côtés. Oh! c'eſt-

là que cet amour est dans son Trône ; cependant il faut de l'équité, n'en accusons pas les seuls Italiens, les François en ont aussi leur bonne part : *Regnier, Berthelot, Theophile, Maynard & Rousseau* s'en sont saisis aussi-bien qu'eux, & l'ont manié les uns assez brusquement & les autres assez gentiment. Ce dernier méme a levé toute équivoque & n'a pas voulu qu'on fit son Apologie, comme on a cherché de faire celle de l'Evêque Italien. Vous en jugerez vous-même si vous voulez examiner avec quelle attention il a soin d'écarter tout sujet de méprise, & par conséquent tout prétexte d'Apologie dans ces Vers:(1)

Un

(1) Puisque l'occasion se presente aujourd'hui de faire part de Pieces anecdotes & curieuses à ce sujet, je ne veux pas la manquer : peut-être ne reviendra-t-elle plus; & ce seroit dommage de ne les pas communiquer au public, curieux ordinairement de ces sortes de traits historiques. Mais comme le détail en est un peu long, je le renvoye à la fin de ce Volume.

Un Précepteur logé chez un Genois,
Tant procéda que de fil en aiguille
Il exploita la niéce du Bourgeois,
Et le disciple & la mere & la fille.
Le cas fit bruit, & le chef de famille,
Homme prudent, tira mon drôle à part:
Ça, ça, dit-il, venez Messire Oudart
Sur notre peau consommer vos ouvrages,
C'est bien raison que j'en tire ma part;
Puisque c'est moi qui vous donne des Gages.

Rousseau Epigram. du Tom. 4. Edition de 1726.

Mais nos Romanciers ont éloigné cet attirail d'amour si vilainement assorti; ne croyez pas qu'on y laisse jamais entrevoir une *Messaline*, une *Theodora*, (2) pas même

(2) Ceux qui liront cet ouvrage & qui ne sont pas sçavans, ignorent peut-être qui étoit Theodora; car pour Messaline elle est connuë de ceux même qui ne se mêlent que de la vie joyeuse. Mais *Theodora* fut aussi une celebre Impératrice, femdu grand Empereur Justinien, à qui la Jurisprudence a quelque sorte d'obligation: Procope Historien Contemporain en fait un terrible Portrait en la regardant comme la mere de volupté, non pas de cette volupté délicate & choisie, mais de la débauche la plus débordée & de la crapule la plus extraordinaire: Voici donc ce qu'en

même une Mademoiselle *de Guerchy*,

qu'en dit cet Ecrivain. *Quæ largius enim quam illa, voluptatibus omnibus indulserit, mulier nunquam fuit : siquidem interdum cum decem & amplius adolescentibus, robore corporis admodum florentibus, & notæ circa opus fortitudinis, ad cœnam collatitiam veniens, cum singulis convivis per totam noctem concumbebat, & cum universi labori succumberent, ad eorum famulos triginta plerumque numero, accedens experiebatur unumquemque, nec ideo ipsam hujusmodi voluptatis satietas capiebat.... Frequenter ipso in Theatro, spectante coram universo populo, vestes exuit & nuda in medio apparuit, subligaculo tantum circa inguina, pubemque præcincta : non quod & hæc populo vereretur ostendere, sed quia nemini omnino illic prodire nudo liceat, qui subligaculum circa inguina non habeat. Hoc itaque habitu procumbens solo, jacebat resupina ; tum quidam servi, quibus hoc negocium incumbebat, verendis ipsius hordei grana super injiciebant, quæ anseres ad id parati, rostris inde singulatim excerpentes comedebant. At illa, nedum erubescens exurgeret, affectare potius ex eo facinore gloriam videbatur : erat enim non impudens solùm, sed & impudentiæ artifex omnium maxima.* Voilà certainement un genre de galanterie, dont je crois qu'on ne s'étoit pas encore avisé ; & je suis sûr que Sanchez qui en a mis de tant de sortes, a vrai-sembla-

chy, (3) plus ſage, mais moins heureuſe que ces deux premieres: cela rebuteroit. On abandonne tous ces vilains endroits à l'Hiſtoire; elle ſe repaît de bien d'autres gaillardiſes. Si cela ſe pratiquoit, une honnête femme ne ſouhai-

blement ômis celle-ci. Mais M. *de la Monnoye*, qui a donné ce fragment comme une nouvelle découverte tirée d'un Manuſcrit du Vatican, ignoroit ſans doute qu'il ſe trouve auſſi dans l'Edition Grecque & Latine des Anecdotes de Procope donnés *in Folio* à Lion en 1623. par Nicolas Alemanni. Il eſt vrai que cet endroit manque dans la belle Edition de Procope publiée en 1663. dans l'Imprimerie de ſa Majeſté.

(3) Mademoiſelle de Guerchy étoit fille de condition & Fille d'honneur de la feu Reine Marie-Thereſe. Un excès de tendreſſe qui ne fut point aſſez fait adroitement, la précipita dans un malheur, qui n'arrive que trop ſouvent à beaucoup d'autres, dont on ne dit rien; mais le cas fit grand bruit. Elle voulut que la choſe n'éclata; & c'eſt ce qui la perdit. C'eſt à ce ſujet que d'Henault fit ce Sonnet tant vanté dans nos Recueils de Poëſie, quoique d'ailleurs il ait des imperfections; la bon-

haiteroit plus d'être placée dans un Roman ; ce seroit une tache dans la

ne Demoiselle eut l'avantage de ne pas survivre à ce double malheur. Voici le Sonnet :

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'estre.

Toy que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.

Donne fin aux remors par qui tu t'es vengé ;
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur, dont ma faute est suivie.

Deux Tyrans oposez, ont décidé ton sort ;
L'amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie ;
L'honneur malgré l'amour te fait donner la mort.

la famille. Quel Héros ſeroit aſſez hardi, diſons-même aſſez imprudent, pour faire la cour à une Dame qui auroit fait une ſeule fois une poſture indécente dans un Roman? Tous s'accorderoient pour dire; la femme de Ceſar ne doit pas être ſeulement exemte du crime, elle ne doit pas même en avoir le ſoupçon: car il n'y a pas de Héros de Roman qui ne croye valoir du moins autant qu'une paire de Ceſars. De quelle maniere n'a-t-on pas traité tous les Auteurs qui ont voulu s'émanciper par-là? Nos Romanciers ont déchargé d'un grand fardeau les imaginations délicates. Nos Romans n'aprennent point à aimer mal-proprement; ils ont du goût, ils ont du choix; peut-être n'eſt-il pas toujours également exquis. Mais qu'y faire? C'eſt un véritable malheur; c'eſt bien pis en Hiſtoire, on eſt bien plus vilainement trompé. A
peine

peine un Amant a-t-il le tems de connoître sa Maîtresse ; mais en Roman le tems ne coute rien, on l'étend aussi loin qu'on veut, pour donner le loisir de se pénétrer l'un l'autre ; & quand on en vient à la conclusion, on a eu soin de bien corriger auparavant jusqu'au moindre défaut s'il s'en trouve dans l'un des deux.

Cette précaution prise, nous pouvons nous donner carriere, & commencer par dire que l'Amour est si nécessaire, que seul il regle tout le monde. Il est seul maître de nos actions : c'est sous ses auspices, quoique sous d'autres noms, que se passent tous les grands mouvemens que l'on voit. Il n'y a de gens qui le veulent éloigner de l'humanité, que des ignorans qui n'ont pas éxaminé la nature de la volonté, dont toute l'action est Amour, comme celle de l'entendement est pensée & connoissance.

Tout aime dans la nature,
Dans le barbare séjour,
Où regne l'aspre froidure,
On sent les feux de l'Amour.

Me Des-houliers.

Le tems d'une aisle legere,
Emportera loin de vous,
Cette beauté passagere,
Dont les charmes sont si doux.

Lors d'une vaine sagesse
Reconnoissant les abus;
Vous prendrez de la tendresse,
Et vous n'en donnerez plus.

En tout tems l'Amour nous dompte,
On regle en vain ses désirs;
Vous aurez à vôtre honte,
Ses peines sans ses Plaisirs.

Pourquoi donc ne pas faire connoître tout le pouvoir de l'Amour ? Pourquoi laisser ignorer ce qu'il est capable d'executer dans les plus grandes entreprises ? N'est-

N'eſt-il pas glorieux de le ſuivre comme vertu, & pouroit-il y avoir de la honte d'y être quelquefois ſoumis comme paſſion. Elle eſt ſi générale qu'il ne faut pas héſiter d'en faire un libre aveu; ſauf à la temperer ſi elle s'écarte un peu trop des regles.

L'hiſtoire qui s'imagine peindre l'homme, s'aplique preſque toujours à montrer l'Amour comme paſſion, & même comme une paſſion qui n'inſpire que le déreglement. Avec ſon air grave & ſentencieux elle ſe croiroit deſhonorée d'en faire connoître toute la beauté, c'eſt-à-dire, de la repreſenter avec les attributs de la vertu. Il n'y a que le Roman qui ſçache s'en aquiter avec honneur, il fait diſparoitre toutes les paſſions amoureuſes, pour ne montrer que l'Amour vertueux : ou s'il leur donne entrée dans ſes narrations ou dans ſes caracteres,

il a soin d'en relever l'éclat par une teinture d'Amour, & de les soumettre même à cette vertu. C'est un éguillon admirable pour mettre les autres en mouvement : il en est même le vrai mérite ; & s'il fait quelquefois sentir les désavantages que peut produire une passion trop poussée, ce n'est ni avec ces saillies vives, ni avec ces traits piquans de l'Histoire ; il s'en garde bien, il sçait toujours se tenir dans les bornes d'une sage modération, il fait gloire de laisser à l'Histoire ce grand éclat de déclamation, parce qu'elle est accoutumée de décrier souvent les vertus. Au-lieu que le Roman s'aplique à raprocher les passions de leur veritable centre, à moderer leur trop grande activité, à rallentir leur feu excessif ; c'est par-là qu'elles pechent le plus. Mais au moins ne peut-on pas dire qu'il cache ce qu'elles ont

d'utile & de glorieux. Il ſçait que l'Amour étant néceſſaire pour donner la perfection à tout, il ne s'agit pas de le ſuprimer, mais de le regler : c'eſt ce que fait le Roman, ou du moins c'eſt ce qu'il prétend faire ; car on ne réüſſit pas toujours.

On vient de voir que l'Amour eſt tantôt une vertu & tantôt paſſion, tout dépend du tour qu'on lui donne & de la force avec laquelle il s'aplique aux objets. Mais ces deux Amours ſe reſſemblent ſi fort, qu'il eſt aiſé de s'ÿ méprendre, tous deux ont les mêmes ſymptomes, tous deux partent de la même ſource ; c'eſt-à-dire, que l'un & l'autre eſt un feu divin, qui ſaiſit l'ame, l'enflâme toute & l'éleve au deſſus de ce qu'elle eſt. C'eſt ce qu'on en dit, & je le crois comme les autres ; je m'imagine même que ces deux Amours ne ſont qu'une

ſeule

ſeule choſe. Unique dans le principe, ils ne different que par les diverſes manieres d'operer. Eſt-il doux, tranquile & temperé ? veut-il ſans trop de précipitation goûter ſagement & à loiſir tout l'agrément de l'objet qui le poſſede ? alors il eſt vertu. S'éleve-t'il plus haut ? il ſort des bornes de la tranquilité & devient paſſion. Vous n'y remarquez plus qu'inquiétude, que tranſports, qu'agitations ; on va même juſqu'à l'entouſiaſme & quelquefois à la fureur, comme on le voit par ces ſaillies qui ont fait l'étonnement de tout ce qu'il y a eu de perſonnes de goût.

Heureux qui près de toi pour toi ſeule ſoupire,
Qui joüit du plaiſir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire,
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler ?

Sapho dans la Traduction de Longin par Deſpreaux.

Je

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps si-tôt que je te vois ;
Et dans les doux transports, où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vûë ;
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperduë
Un frisson me saisit ; je tremble je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder, &c.

Qu'il soit passion ou qu'il soit vertu, l'un & l'autre tend à la joüissance ; ils se ressemblent en cela. Vous sçavez le fracas qu'on a fait sur la fin du dernier siécle contre cet amour vertueux qui ne s'embarassoit pas de la possession. Combien de mouvemens ne s'est-on

pas donné pour terraſſer ceux qui ſous les aparences d'une plus grande pureté en amour & d'un plus parfait déſintereſſement, vouloient aimer, mais non pas joüir. On a remué tous les reſſorts de la raiſon, on a remué l'autorité de tous les anciens, pour montrer combien il étoit chimérique & abſurde d'aimer ſans deſirer la joüiſſance : On a remué en France, on a remué à Rome, & l'on eſt enfin parvenu à chaſſer cet amour inſenſible ; à prouver qu'il n'étoit rien moins que vertu, que c'étoit même une héréſie en amour, que d'en avoir ſans aſpirer à la poſſeſſion de l'objet aimé.

Diſpute de M. Boſſuet & de M. de Fenelon.

L'autre amour ſe conduit de même ; ôtez-en lui la joüiſſance, vous lui ôtez ce ſel piquant qui l'anime & le reveille ; il devient fade, triſte, languiſſant ; non plus que l'amour vertueux il ne veut pas trop de facilité ; il faut un peu de

de violence pour enlever sa proye, la difficulté fait qu'on en goûte mieux la délicatesse. Depuis qu'on se mêle d'aimer (il y a long-tems) ç'a toujours été la même chose; & je suis persuadé que qui feroit une Tradition sur cet article, comme on a fait sur l'autre, elle seroit luë avec beaucoup plus de plaisir. Mais cela nous meneroit trop loin; disons néanmoins quelque chose pour montrer que nous ne parlons pas sans fondement. Un de nos premiers Précepteurs en amours, je parle pour nous autres François, s'exprime là-dessus fort ingénûment:

Roman de la Rose.

Amours se bien suis appensée,
C'est maladie de pensée
Entre deux personnes annexe,
Franche entr'eux de divers sexe,
Venant aux gens par ardeur née
De vision desordonnée,
Par accoller & par baiser.
Pour eux charnellement aiser.
Amours autre chose n'entant
Ains sert & se délite entant

Que de fruit avoir ne fait force,
En déliter ſans plus s'efforce.

Un autre Praticien en a donné la raiſon. Voici ſes paroles:

Si faut-il bien que votre cœur entende, Marot. Elegie 13.
Qu'il n'y a choſe au monde qui ne tende
A quelque fin; homme ne ſuit la guerre
Que pour honneur ou profit y aquerre:
Qui ces deux points de la guerre oſteroit,
A y ſervir nul ne ſe bouteroit,
Homme ne ſuit le train d'amour auſſi,
Que ſous eſpoir d'avoir don de mercy:
Et qui ce point en oſteroit en ſomme,
D'Amour ſervir ne ſe meſleroit homme.

Mais rien n'eſt comparable à cette réponſe d'un galant homme plus expert encore au métier d'aimer qu'à celui de ſe battre. Je vous la donnerai dans ſon naturel; car dans ces ſortes de choſes la nature veut être ſans fard: « Quoi, » voudriez-vous que j'aimaſſe com- » me un ſot? Le Maréchal d'Hoc- » quincourt n'a pas apris dans les » ruelles à ne faire que ſoupirer ». C'eſt ce que répondit ce brave Capi-

Tom. I. de S. Evremont. Converſat. du Maréchal d'Hocquincourt & du Pere Canaye Jéſuite.

Capitaine au bon Pere Canaye, qui vouloit lui persuader qu'il auroit été assez dupe pour aimer Madame de Montbason, sans autre plaisir que de lui dire je vous aime.

Que tout cela veut-il dire ? N'est-ce pas joüissance de toutes parts ? Mais la nature, qui ne fait de tous côtés que de pousser des desirs, est bien plus décisive que ces autorités ; & pour montrer combien les sentimens sont universels sur ce point, jettons-nous un moment du côté des Loix. Quel fracas ne fait-on point dans les Officialités, lorsqu'il s'agit de ces sortes de gens qui s'avisent de vouloir aimer sans pouvoir joüir ; vous sçavez de quelle maniere on y relance ces trompeurs de l'humanité, ces corrupteurs des droits naturels ? C'est-là qu'on les regarde comme de vrais hérétiques en amours ; & s'il faut recourir jusqu'au

qu'au S. Siege de la Jurisprudence, jusqu'au Concile général des Loix civiles ; ils y sont encore plus maltraités que dans les Tribunaux inférieurs. Ce ne sont qu'anathemes, que malédictions, que menaces ; on n'épargne pas même les railleries, plus piquantes pour ces sortes de gens, que pour tous les autres. On leur interdit enfin tous les biens d'amours ; & ne croyez pas qu'il y ait ame assez hardie pour leur accorder les menus droits & les gracieux préliminaires, dont on veut bien quelquefois favoriser ceux de qui l'amour tend à la possession : Ils deviennent l'horreur de l'humanité, tant il est défendu, selon toutes les Loix, d'aimer sans autre prétention. En vérité il feroit beau voir un Héros de Roman demeurer toute sa vie sur des complimens agréables, sur de tendres respects, languir dans des soupirs continuels, mourir tous les jours

deux ou trois fois par Métaphore, & ne ressusciter que pour s'en tenir aux soins attentifs d'un amour délicat, se fixer aux agrémens de la conversation, à la seule volupté du discours, au plaisir unique de la vûë, sans jamais tendre à la possession réelle. Hé ! le Roman seroit éternel ; on veut en voir la conclusion, & cela est juste. Est-ce assez de satisfaire l'esprit, de mettre l'imagination en mouvement, d'émouvoir le cœur ? il faut à la fin que toute l'humanité s'en sente, il faut la mettre à son aise ; & l'on ne s'y met que par une possession bien réelle. L'homme sage prétend figurer dans tous les genres d'amour : mais il doit mesurer le tems, de maniere qu'il donne une sorte d'égalité à tous les Actes de la Piece théatrale de sa vie. De trop longs préliminaires la rendroient difforme, & feroient languir les Spectateurs ; ils

ne laiſſeroient pas aux Acteurs le tems de joüir à leur aiſe. Et cet Amant, qui ſe vantoit d'aimer ſans eſpoir de retour, étoit un ruſé qui tendoit un piege à ſa Maîtreſſe.

En vain j'avois apris que la ſeule eſperance
Entretenoit l'amour, dans la perſeverance;
J'aime ſans eſperer, & mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire & non pas d'être aimé.
L'Amour devient ſervile alors qu'il ſe diſpenſe
A n'allumer ſes feux que pour la récompenſe;
Ma flame eſt toute pure & ſans rien préſumer
Je ne cherche en aimant, que le ſeul bien d'aimer.

Corneille dans la Veuve.

Mais ſa Maîtreſſe, plus ſage & bien plus véridique, a ſoin de lui répondre.

Et celui d'être aimé, ſans que tu le prétende,
Préviendra tes deſirs & tes juſtes demandes.

C'eſt où ce galant en vouloit venir, quoi qu'il fit le reſervé ; & tout prude de l'un & l'autre ſexe n'a pas d'autre but en aimant; ne vous fiez pas à ceux qui diſent le contraire ; ils ſont ſouvent plus interreſſez que les autres.

Continuons le paralelle : quels prodiges n'execute pas l'Amour dans quelque ordre que ce puiſſe être ? S'ils ont chacun leur fureur, ils ont chacun leur grand & leur ſublime, rien ne leur eſt impoſſible, rien ne leur paroît difficile. Eſſuyer gayement les plus cuiſans chagrins, ſuporter avec joye les peines les plus vives ; s'expoſer librement aux plus extrêmes ſouffrances ; courir même à la mort ; tout cela ſe fait pourvû que ce ſoit le moyen de plaire à l'objet aimé.

Comme ils ont les mêmes avantages, ils ont auſſi des maux qui leurs ſont communs. Combien y

a-t-il de gens qui en perdent le boire & le manger, le dormir, la ſanté, la raiſon! il rend melancolique & morne, quelquefois myſantrope. Tout cela convient à l'un & à l'autre Amour; alors on peut dire que cet amour de quelque qualité qu'il ſoit ſort des bornes de la vertu & devient paſſion. C'eſt ce qui arrivoit à ces bons, ces ſaints, ces inimitables Moines du VI. Siécle qui renonçoient ſi bien à tous les droits de l'humanité, qu'ils ſe mirent à paître comme les animaux, coururent tous nuds, excepté cependant.... je n'en dis pas davantage; & ne rentroient quelquefois dans le monde que pour y faire les foux; peut-être l'étoient-ils déja; & tout cela par Amour. C'eſt ce qu'on dit auſſi d'une *Sœur Roze*, cette prétenduë illuminée, à laquelle *Mr Nicolle* même qui ſe croyoit ſi fin & ſi

rusé sur le discernement des esprits fut atrapé comme les autres. Pour montrer son amour elle vouloit bien être, disoit-on, des mois entiers sans boire ni sans manger. Cette *Marie Desvallées* ne croyoit-elle pas que les Anges se rélayoient pour la trainer souvent par les cheveux, afin de mieux éprouver l'excès de son amour ? Ce *M. Boudon* qui s'imaginoit par un excès d'amour être en pleine gloire & nager dès ce monde dans la béatitude. Enfin ce *Pere Surin*, qu'un autre excès d'amour emportoit jusqu'à lui faire voir le diable toujours à ses côtez. Tout ces gens-là avoient le cerveau blessé ; la raison se trouvoit chez eux plusqu'à demi étouffée. Je veux croire que le fond des mœurs étoit bon, mais l'esprit ne l'étoit gueres, cependant, tous avoient possedé l'amour comme vertu, mais à la

fin

fin il étoit devenu paſſion, comme il devient chez tous les gens imaginatifs, qui portent tout à l'excès pour l'objet de leur amour.

Ho ! c'eſt-ici que l'Hiſtoire triomphe : avec quel zéle ne met-elle point *Alexandre* aux priſes avec ſon honneur, lorſqu'une paſſion exceſſive pour la Courtiſanne Thays, lui fait bruler de gayeté de cœur le Palais des Rois de Perſe ? Quel détail pour montrer *Antoine* qui ſacrifie les interrêts de ſa patrie & les ſiens propres à ſa paſſion pour Cleopatre ? Croyez vous que l'Hiſtoire diſe tous les avantages que François I. a tiré de l'Amour comme vertu ? elle s'en garde bien ; mais en récompenſe elle a ſoin d'étaler le tort que ce Prince en reçut comme paſſion, tantôt en ſa propre perſonne, tantôt en ſes affaires par l'amour de la Regente ſa Mere dédaignée par le Conne-

table de Bourbon, tantôt par les extrémitez où se trouva le Royaume par sa passion pour la Duchesse d'Etampes, qui s'entendoit avec l'Empereur Charles Quint. Enfin avec quelles couleurs cette même Histoire ne peint-elle pas les fautes énormes, que la passion fit commettre au Roi Henry III? On ne peut pas dire a la vérité, que ce Prince a vexé ses Peuples pour enrichir ses Maîtresses; c'est peut-être aussi le plus grand crime que lui en fait l'Histoire, si elle dit vrai par tout; j'en doute néanmoins: mais je ne la blâme pas tout à fait à cet égard, & les trois derniers Roys ont agi sagement de ne pas sacrifier leur gloire à leur amour. Je vous assure que l'Histoire, médisante comme elle est, les relanceroit terriblement la-dessus. Le Roman est bien plus modeste, il sçait parler sagement d'àmours; quand il en represente

les excès comme passion, il sçait ou la corriger, ou ne la point laisser aller aux dernieres extrémités.

Enfin ces deux amours ont leurs vicissitudes, ils commencent bien; d'abord on y voit de la sagesse & de la vertu, on la pousse à son periode; lasse néanmoins de monter, & ne pouvant par l'inconstance naturelle à l'homme rester dans le même état, cette vertu dégénere & perit; ce sont les divers états de la vie qui produisent ces variations. Et pour le bien voir, considerez la conduite d'un Moine où d'une Nonain. Avant l'engagement l'amour en eux est actif, ingénieux, agréable, apétissant; il donne envie de les imiter tant il est sage alors. Sont-ils liés par un bon contrat qui les oblige d'agir de telle ou de telle maniere, ou qui leur prescrit des devoirs reglez, qui leur dit de faire tous les jours

quelques menus suffrages, ou quelques devotes gracieusetés? De quel air je vous prie s'y prennent-ils? Ils le font d'abord, je le sçai, avec ardeur, avec zele: cela se fait ensuite vaille que vaille, avec une sorte de langueur comme une chose ordonnée. Enfin ils y trouvent du dégoût, soit parce qu'il n'est plus en leur choix de faire autrement, soit par l'uniformité continuelle de la même action; point de variété, c'est ce qui désole en amour. Au lieu qu'une bonne ame qui fait tout de son gré, sans contrat & sans obligation ne regarde pas ce quelle fait comme un devoir, elle s'y livre donc de tout son cœur, parce que cela est de son propre choix. Elle y trouve de l'agrement par la diversité que son industrie sçait aporter dans les differentes pratiques de son amour. Ainsi ce sont tous les

jours

jours de nouveaux plaiſirs, mais plaiſirs ſpirituels, c'eſt comme je l'entens.

C'eſt-là juſtement ce qui arrive dans la vie & c'eſt en quoi on doit admirer le Roman : il ne peint que le beau de l'humanité, vous n'y apercevez qu'une agréable vivacité, une conduite douce & liante, une variété de caractéres tous differens ; mais tous aimables, une diverſité d'objets ſéduiſans ; c'eſt-là ce qui le rend ſi utile. Les Heros s'y forment tous les jours de nouveaux plaiſirs, conformes à leur goût, & qu'ils varient ſelon la diverſité de leur ſituation. Ils en ſont touchés parce qu'ils peuvent changer à toute heure ce qu'ils viennent de choiſir ; on diroit que c'eſt la ferveur & le zéle d'un bel aprentiſſage. Mais ſe réſout-on à paſſer au Mariage ? l'amour vif & délicat s'éloigne peu à peu & diſ-

paroît enfin ; ainsi plus de Roman :

* Quinaut Opera d'Alceste.

L'Hymen détruit la tendresse *
Et rend l'amour sans attraits ;
Voulez-vous aimer sans cesse,
Amans, n'épousez jamais.

Essais L. 3. Chapitre 5.

Oh ! que Montaigne a bien representé cette difference ! « Le mariage, dit-il, a pour sa part l'utilité, la justice, l'honneur & la constance, un plaisir plat, mais plus universel. L'amour se fonde au seul plaisir, & l'a de vrai plus chatoüilleux, plus vif & plus aigu : un plaisir attisé par la difficulté ; il y faut de la piqure & de la cuisson : ce n'est plus amour s'il est sans fleches & sans feu ; la libéralité des Dames est trop profuse au mariage, & émousse la pointe de l'affection & du desir.

Rien ne seroit plus capable de dégoûter du Roman que cette uniformité, il faut des ombres & des jours, il faut même des couleurs

fortes

ſortes & dures pour faire ſortir les couleurs tendres d'un Tableau & pour le rendre ſenſible ; ſans quoi ce n'eſt qu'un trait ſec, ſans grace & ſans ame. Le Roman a donc raiſon de finir au mariage, ce n'eſt plus à lui à ſe mêler de ce qui s'y fait ; ce doit être l'occupation d'un *Sanchez*, ou de quelque moraliſte de cette importance, qui va prendre ſon plaiſir à tourner la ſituation des conjoints de tant de côtés, qu'il y trouvera peut-être lui-même une volupté, que ne reſſentent pas ceux qui auroient le plus d'interêt de la connoître. Vous voyez par-là que chacun ne laiſſe pas d'avoir ſon Roman, les Caſuiſtes comme les autres ; il faut après tout que chacun ſe divertiſſe à ſa maniere. Mais quelle délicateſſe, quel goût, quel agrément dans celui des honnêtes gens ! au contraire, quels déſagréables portraits, quelles fâcheuſes idés dès qu'on

qu'on en vient à la réalité ! Aussi a-t-on fait sagement d'abandonner aux Théologiens, enfoncez dans la poussiere du Cabinet, cette queuë disgracieuse ; mais cependant nécessaire dans tous nos Romans. En vérité je ne puis m'empêcher de dire ici que l'amour n'a de gentil que les préliminaires, & c'est-là le vrai Roman.

On a remarqué, par tout ce qui vient d'être dit, que si le Roman a beaucoup d'obligation à l'amour, qui releve par un goût délicat & sensible l'agrément qu'on trouve dans sa lecture ; l'amour n'est pas moins redevable au Roman, qui prend tant de soin, le voyant négligé ou deshonoré même par l'Histoire, de lui rendre tout son lustre, de le mettre en si bonne posture dans le grand monde, qu'il n'est homme vivant qui ne se fasse un mérite, ou secret, ou découvert d'en avoir sa

provision : car tel n'en dit rien, qui rit de voir qu'on le croit insensible ; il est donc juste que l'Amour & le Roman se prêtent un secours mutuel contre l'Histoire leur commune ennemie. Mais l'amour doit encore par d'autres raisons témoigner sa reconnoissance au Roman, ne seroit-ce que pour l'avoir délivré des mains tyranniques des Poëtes, dont quelques-uns avoient tellement gâté sa réputation, qu'avant la naissance du Roman poli & civilisé, un honnête-homme n'avoit pas moins de honte de paroître amoureux que d'être Poëte, le deshonneur étoit presqu'égal. Peu s'en faloit même (chose étrange & contre-nature) que le Poëte ne fut en meilleure posture dans le monde que l'Amant; & la Poësie, que l'amour. Mais grace à la prudence du Roman, l'amour a repris ses droits, & peut aujourd'hui se montrer aussi légi-

timement à la tête de toutes les vertus, qu'à la tête de toutes les passions. Il n'est pas jusqu'à l'amour héroïque qui ne doive un tribut aux Romanciers, par l'attention qu'ils ont euë de le faire briller dans leurs ouvrages. *Ildegerte*, que *le Noble* en a si dignement revêtuë, se fera toujours lire & goûter; & l'on prendra *le Noble* comme un homme à sentimens, pour en avoir prêté de si majestueux à cette Héroïne du Nord.

J'ai fait l'Apologie de l'amour de Romans, comme de la plus belle de toutes les vertus. Je crains cependant que tout le monde ne soit pas de mon avis. Car les meilleures choses trouvent à present bien des contradicteurs, ne seroit-ce que pour avoir le plaisir de contredire. Les uns sans autre raison que de se mettre à la mode parlent contre l'Amour. He! pourquoi ne le feroient-ils pas, puisque

puiſque les prudes de l'un & l'autre ſexe ſe font un devoir de criailler contre cette vertu ou cette paſſion ? je m'inquiette peu du nom qu'on lui donne. De mon côté, je prétens auſſi me mettre à la mode en parlant en ſa faveur ; & je crois que le plus grand nombre ſera pour moi : en général j'aurai les belles ames, ſi je n'ai pas les bonnes : j'aurai même le ſexe ; & qui a ſon ſuffrage en Amour comme en toute choſe, a bien-tôt celui des autres. Quand je m'en tiendrois même à celui des femmes, je croirois combattre pour la bonne cauſe ; je ſerois aſſeuré d'être dans la bonne voye. Comme elles y aportent plus de goût, plus de ſenſibilité & de fineſſes, leur témoignage eſt inconteſtablement plus déciſif que celui de nous autres hommes qui nous occupons, diſons-nous, de choſes plus grandes & plus ſublimes.

Mais diront quelques-autres l'amour de Roman eſt trop fade, il eſt trop cérémonieux, il endort même quelquefois, tant il eſt languiſſant. Je le ſçai & ce n'eſt pas la premiere fois qu'on le reproche à nos Romanciers ; cependant ils ne ſont pas tous montés ſur ce ton-là. Si la *Clelie* & le *Cyrus* ne le menent point avec aſſez de vivacité, on doit être content de celui qui eſt dans la *Cleopatre*, la *Caſſandre* & le *Pharamond*, & dans nos Romans Hiſtoriques qui ſont venus depuis : en tout cas s'il n'eſt pas encore aſſez actif, il y a du remede, on peut le ranimer avec une legere doſe d'Amour naturel ; comme celui-ci eſt un peu plus vif, qu'il ne faut, les deux enſemble feront un composé excellent.

Il y a deux raiſons aſſez plauſibles qui montrent que c'eſt avec ſageſſe qu'on a fait l'amour de Roman un peu cérémonieux ; c'é-

toit

toit d'abord pour l'opoſer aux anciens Romans, qui n'étoient point aſſez ſur la cérémonie, ſur le reſpect & ſur la politeſſe. Il n'y avoit pas de Heros ſans en excepter ces braves Chevaliers érrans, les protecteurs du ſexe, qui rencontraſſent en leur chemin Dame ou Demoiſelle, ſans entamer ſur le champ une Epiſode Romaneſque qu'ils terminoient quelquefois en une heure ou deux : ou s'ils trouvoient un peu de réſiſtance, ils ne cherchoient point à ſe faire écouter, ils n'enfiloient pas une litanie de beaux ſentimens, ils commençoient par enlever, ils penſoient

Qu'au mal d'aimer, c'eſt bien toujours Sarrazin
Une prompte & ſouëſve criſe ;
C'eſt au gâteau de friandiſe
De Venus la feve trouver.
L'Amant eſt fol qui ne s'aviſe
Qu'il n'eſt rien tel que d'enlever.

La ſeconde raiſon qui doit rendre l'amour de Roman un peu céré-

cérémonieux, est que dans la pratique on coupe assez vivement sur la cérémonie. Il n'y a pas de jeu, pas même celui des Finances, ou les mains démangent plus qu'à celui-là. Ainsi ce n'est pas un défaut de le rendre un peu cérémonieux dans la Théorie ; autrement il sembleroit dans l'exécution, qu'il ne faudroit qu'abatre femme *emmi* les ruës, comme le dit un de nos Maîtres en amours.

Coquillart.

Il y a une difficulté plus essentielle sur l'amour, qu'on inspire quelquefois dans nos Romans on ne fait que trop sentir en quelques-uns l'agrement qui se trouve à joindre une Maîtresse à une femme sage & raisonnable. Cela est contre les mœurs, j'en conviens si c'étoit en Histoire. Je connoi certain mari, qui repondroit peut être ce que fit il n'y a pas bien de années un veritable Heros à la Princesse son Epouse ? « Hé ! de

quo

quoi vous plaignez-vous, Madame, n'avez-vous pas un enfant tous les ans? Mais ce n'étoit pas à ſon compte : elle demandoit un peu moins d'enfans & un peu plus d'étoffe ; dans ce cas elle alloit trop-loin. La bonne & ſevere Morale s'y opoſe, & ſi le Mari ne ſe fût pas tant dédommagé d'ailleurs, qu'il eût eu un peu plus de réſerve, ces maximes auroient été la-deſſus plus exactes que celles de ſa Femme. Mais en Roman ces ſortes de réponſes ne ſont pas recevables. Comme tout s'y paſſe en politeſſes, en reſpectueux ſentimens, en tendreſſes de cœur, en ſoins obligeans, en atentions ſcrupuleuſes, on n'en ſauroit tant avoir, que la maîtreſſe ne ſoit encore en état d'en conſommer cent fois d'avantage. Cependant allons au fait, il faut abandonner entiérement les Romans, qui inſinuënt une ſi dangereuſe conduite,

te, ou trouver moyen de sauver leur honneur. Pour moi il me paroît dur de condanner impitoyablement un Roman, qui seroit ingénieux, bien écrit, agréable, & qui n'auroit que ce défaut. Je vois même que ceux-là sont plus estimez & plus courus que les autres. On aime à se retrouver dans la passion d'autrui, cela me fait donc soupçonner qu'il y a du mal entendu : peut-être la femme y donne-t'elle occasion par des manieres austeres, fiéres, dédaigneuses : en ce cas il est sensible à un Héros, qui a le cœur tendre, d'être payé en rebuts ou en beaux & sentencieux préceptes de Morale. Ce n'est pas-là régal de Héros ; quand il ne trouve pas chez lui de quoi nourrir son feu, il se croit, quoiqu'à tort, en droit de le faire subsister d'ailleurs. Ou peut-être aussi l'épouse est-elle sujette à des échapées peu con-

formes

formes à ce quelle se doit : alors le mari se dit réellement à lui-même.

Vanger me faut de ce mesfait,
Et puisque vous m'avez fait coupe,
Je vous feray de tel pain soupe.

Rom. de la Roze.

C'est le droit de la vengeance, & quand elle est aussi douce on ne l'épargne ni de part ni d'autre ; les Héros sur tous, car ce sont de terribles gens là-dessus.

Mon sentiment est donc que quand on veut briller par ces ouvrages, qui doivent être aussi instructifs qu'amusans,

Il faut prendre les grands éxemples
D'Amour & de fidélité,
Qui de nôtre âge ont mérité
Des Sacrifices & des Temples.

Chapelain, Ode au Cardinal de Richelieu.

Mais quand on a bronché, & qu'un ouvrage agréable qu'on ne veut pas perdre, se trouve établi sur quelque autre maxime. C'est à l'in-

à l'industrie du Romancier à se disculper de maniere, qu'on soit content de lui, ou qu'on le paroisse. Je n'en trouve pas de meilleure raison que celle qui est fondée sur l'inconstance de toutes choses; des cœurs & des esprits, aussi bien que des corps. Il faut bien que chacun s'y accommode: on a beau faire, la nature ne demande pas moins de variété que l'amour. Ou si cela ne suffit pas, une saillie est bien-tôt échapée; il n'y a qu'à dire avec cette ingénieuse Fille de la Comédie.

Corneille fausse illusion.

Cela fut bon jadis, mais au tems où nous sommes,
Ni l'Hymen ni la foy n'obligent plus les hommes;
Leur gloire a son brillant & ses regles à part,
Où la nôtre se perd, la leur est sans hazard,
Elle croît aux dépens de nos lâches foiblesses,
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des Maîtresses.

Enfin

Enfin ce qu'on peut dire contre l'Amour eſt que c'eſt une paſſion: Oüi, & tout en nous eſt paſſion, dès l'inſtant que l'on commence à joüir de ſa volonté; avant cela c'eſt inſtinct : on ne fait dans le reſte de la vie que ſe livrer à la paſſion, on change d'objets & de principes; mais dans le Roman toute paſſion devient vertu, & c'eſt le plus bel éloge qu'on en puiſſe faire. Qu'on faſſe de même dans l'uſage de la vie civile & tout ira bien.



CHAPITRE V.

Utilité des Romans pour amuser l'âge & donner le goût des Lectures.

UNe des choses les plus difficiles que je connoisse est d'amuser utilement la jeunesse des personnes de condition, & de leur donner le goût des Lectures : car pour les autres on en vient aisément à bout. Fatiguées par des études gênantes, dont le désagrément est augmenté par le peu de talent de ceux à qui l'on confie leur instruction, elles ne peuvent souffrir un Livre dès que le moment de leur exercice est fini, ou quand elles ne sont plus sous le joug d'un impitoyable précepteur. Car on met pour l'ordinaire auprès d'elles un M. *Bobi-*

net; qui ne les regale que de regles du Deſpautere, ſi c'eſt un cavalier : ou ſi ce ſont des Demoiſelles, on leur donne une gouvernante beate, qui les contraint de lire attentivement & ſans relâche *l'Introduction à la Vie Dévote*, & qui leur fait admirer avec quel agrément le ſage Auteur fait répréſenter la *Bouquetiere Glyceira*, * qui fagotte un petit Bouquet tiré des plus belles fleurs d'un parterre. Et comme on trouve, dit-on, plus d'onction dans l'antiquité de l'original, que dans la reviſion ſi polie & ſi correcte du *Pere Brignon* Jeſuite qui fut ſuprimée à ſa naiſſance, on leur montre qu'il y a des choſes qu'il ne faut ni *loüer, ni vituperer*. Auſſi Dieu ſait comme elles ſe donnent carriére dès que ſouſtraites à la Tyrannie d'une mauvaiſe éducation, elles peuvent joüir d'elles-mêmes. La plûpart craignent

* C'eſt par-là que commence ce Livre qui eſt admirable d'ailleurs.

gnent si fort de trouver des Livres pareils à ceux, qui les ont rebuté dans la jeunesse, qu'elles ne connoissent pas d'autre moyen d'éviter ce nouveau piége, que d'abandonner entiérement la lecture.

Cela me fait souvenir de ce qui est arrivé à un grand Prince * l'honneur de la France par sa respectueuse soumission pour le Roi son pere, par la bonté toujours égale de son caractere, la douceur liante de ses mœurs, son atachement sincere pour ses amis, sa tendre compassion pour ses inferieurs. Dès qu'il fut marié en 1680. il ne pût s'empêcher de s'écrier avec joye. Oh ! nous allons voir à present si Mr *Huet* voudra m'obliger encore à étudier l'ancienne Géographie. Et l'on peut avoüer que depuis qu'il fut sorti des mains de ses Précepteurs, un livre le rebutoit, tant on avoit fatigué

* Feu Monseigneur le Dauphin fils de Loüis XIV.

fatigué sa jeunesse docile & soumise, par des études dégoûtantes & peu conformes à son Auguste naissance. Je riois malignement un jour de voir que la saillie ingenuë, mais prudente de ce Prince avoit tellement frapé M. Huet, qu'au bout de quarante ans il en conservoit encore le ressentiment & l'aigreur jusqu'à s'en mettre en colere. Si l'on avoit eu soin de manier sagement & adroitement son esprit par une agréable & utile variété de lectures, tantôt instructives, tantôt amusantes, on lui auroit conservé ce goût si nécessaire aux personnes de son rang. La verité vivante & organisée redoute souvent de se presenter à eux ; & peut être seroient-ils ravis de la trouver dans un livre. Alors s'ils en rougissoient, la honte leur en seroit salutaire & ne feroit tort à personne. Ils auroient le tems de la digerer, de la meurir,

rir, & même de l'embrasser ; au-lieu qu'on a peine à se rendre quelquefois à un inferieur quelque sage qu'il soit, qui vient vous reprendre en face. Quoiqu'on sente qu'il a raison, on ne veut pas le voir triompher d'une victoire, plus avantageuse néanmoins au vaincu qu'au victorieux. Mais n'importe on ne veut point rendre les armes, l'amour propre y résiste : & cet amour propre est un terrible compagnon ; s'il nous fait faire quelquefois de bonnes actions, il a bien soin de se dédommager par nombre de sotises dans lesquelles il nous précipite.

J'ai toujours loüé l'agréable industrie, dont on se servit pour aprendre à lire à Monsieur *Gaston* de france ; son caractere vif, mutin & peu constant dans une même résolution s'étoit déclaré dès l'enfance ; cela ne lui permettoit pas de s'apliquer long-tems à une

même chose ; ainsi on ne pouvoit venir à bout de le faire passer deux fois sur une même leçon. On ne voulut pas le pousser, mais on s'aperçût qu'il aimoit extrêmement la Guerre. On se servit de ce goût pour l'amener au point que l'on souhaitoit. On lui fit peindre des soldats dont l'un s'apeloit. A. l'autre B. un troisiéme C. & ainsi du reste ; on en forma des Compagnies, des Bataillons, des Régimens qui portoient les noms que l'on pouvoit former de ces soldats Alphabetiques, & ce Livre industrieux se conserve dans la Bibliothéque du Roi, où l'on se fait un plaisir de le montrer. Cette conduite réussit, & donna même au Prince le goût de la lecture. Il prit ensuite celui des Livres, qu'il porta si loin que les riches dépouilles de sa Bibliothéque ont augmenté considerablement celle de sa Majesté, & en

ſont même un des principaux ornemens. On a fait à peu près dans ce goût-là, un livret intitulé *Bellum Grammaticale* dans lequel ſous l'idée de Guerre, de Batailles, de Siéges, on explique fort ingénieuſement en une trentaine de pages toutes les difficultez de la Grammaire Latine. Voilà les temperamens que prennent des gens ſages & induſtrieux, pour inſinuer à leurs éleves les inſtructions qu'ils rejetteroient peut être ſi on les leur propoſoit de face ou d'une maniere trop nuë & trop découverte. C'eſt une foibleſſe, dira-t'on, il faut la ſurmonter dans les enfans; & qu'importe pourvû que par ce foible, par cette paſſion, que par cette répugnance même, je ſache vaincre adroitement celui qui ne veut pas ſe prêter de bonne grace aux enſeignemens qu'on lui préſente.

Ce ſont-là ces voyes ſages, con-

nuës

nuës ſeulement de ceux qui ont une juſte idée de l'ame & de ſes bizarreries, qui ont étudié la nature de l'eſprit, qui connoiſſent le caractere & la force de l'imagination. Et ce ſont celles que je voudrois employer pour amuſer utilement de jeunes perſonnes par les Romans & pour leur inſpirer du goût, ou du moins pour leur ôter l'inflexibilité du verre & leur donner la ſoupleſſe de l'or. Je dirai d'abord, pour éviter toute équivoque, que les eſprits dociles qui ſe livrent d'eux-mêmes aux inſtructions, n'ont pas beſoin de ces innocentes ruſes. Soit qu'ils préviennent, ſoit qu'ils ſuivent leurs Maîtres, elles deviennent en quelque ſorte inutiles. Cependant on trouve dans la plûpart de ces Livres un goût, une délicateſſe, un tour ingenieux, agréable & ſéduiſant, dont les maîtres ne ſont pas ordinairement capables.

Un homme prudent & attentif les pouroit mettre en œuvre avec beaucoup d'avantage, plus à titre de divertissemens que de préceptes. Mais pour les autres qui se roidissent contre les maîtres ou qui se dissipent trop aisément, je me servirois de toute mon industrie ; je n'épargnerois pas même les *Contes des Fées.* Sous ce merveilleux qui frape l'imagination de l'enfance, facile à émouvoir ; ils contiennent des mœurs admirables, soit dans les caracteres, soit dans les événemens extraordinaires, soit dans les récompenses & les punitions qu'on y fait paroître. Et ces Livres ingénieux qu'on n'avoit pas manié d'abord avec assez de dextérité, se sont renouvellés sur la fin du siecle dernier, avec un goût exquis dans la maniere de conter, une finesse dans la morale, une délicatesse dans les sentimens qu'on trouve mal-aisément

ment dans les grands ouvrages. Ils ont amusé, ils ont instruit; que vouloit-on de plus? Et à proportion de l'âge & des lumieres, je ferois avancer les cohortes de mes amusemens instructifs, dans les Troupes de Romans que je ferois défiler peu à peu devant mes éleves, & je ferois tant que je viendrois jusqu'aux Romans de politique. Ils y prendroient du goût, pourvû qu'on ne les prodiguât point, & qu'on en permît une lecture moderée par forme de récréation seulement & de divertissement; car il y auroit lieu de craindre qu'on ne les goûtât point, si on en étoit trop libéral; l'avarice de certaines faveurs les fait souvent estimer. J'ai quelquefois admiré l'inimitable talent de ce grand homme; le Héros de la vertu & de la probité, le plus beau génie & la plus belle ame, la plus lumineuse, la plus droite, la plus sa-

ge que j'aïe connuë, le cœur le plus parfait que notre siecle ait vû. Il avoit chez lui de jeunes Seigneurs fils de deux de ses amis; il tiroit plus d'avantage, plus de profit du badinage & de l'amusement de ses récréations, que six maîtres n'auroient fait de toutes leurs instructions pesantes & mesurées; il leur inspiroit tout ce qu'il vouloit de grand, d'utile, d'instructif, d'agréable, même par le seul enjouëment d'un recit enfantin : & cette jeunesse vouloit toujours être auprès de lui. On sent bien que je veux parler de feu M. de Fenelon Archevêque de Cambray; il est le seul à qui je voulusse prodiguer tous ces caracteres dont je suis avare pour tous les autres.

C'est erreur, dira quelqu'ame dogmatique & préceptoriale; il ne faut point accoutumer la jeunesse à ces ménagemens, il en faut ti-

rer une obéïssance pure & complette : les laisser récréer à leur loisir & selon leur goût, & tirer d'eux après cela tout le parti que l'autorité a droit d'en attendre ; c'est justement le moyen de se faire haïr, & de rendre inutiles les meilleures instructions. N'est-on pas obligé d'employer cinquante sortes d'industries pour inspirer la vérité aux gens les plus raisonnables, pour les empêcher de se trop écarter ? Aux uns il faut de l'éloquence, aux autres de la Poësie, à quelques-uns des caracteres & des portraits ; c'est que tous ces gens-là se prennent par l'imagination. Ceux qui sont sensibles aux mouvemens du cœur se laissent aller aux sentimens, vifs, tendres, passionnés, qui les remuënt & qui les agitent. Il y en a quelquefois de plus faciles à persuader ; une image, un tableau, une figure emblematique fera plus d'impression

ſion ſur eux que les preuves les plus fortes & les plus déciſives ; ils ſe conduiſent par les yeux. Quelques-uns ne ſe déterminent que par des autorités étrangeres, ils veulent qu'on leur montre des gens qui ayent déja penſé ce qu'on veut leur perſuader ; ils ne peuvent marcher que dans des chemins battus & frayés. Montrez-leur une douzaine d'autorités plus ou moins ; vous en venez à bout ; mais bien peu ſe rendent à la raiſon pure, ſimple, toute nuë, parce qu'il y a peu de gens chez qui l'on voye agir l'eſprit & la raiſon. J'ai trouvé admirable la réponſe de cet homme qui avoit fait un fort gros Livre ſur l'immortalité de l'ame ; il y avoit compilé ſans diſtinction en faveur de ce dogme ce qu'il avoit pû ramaſſer de preuves, bonnes, médiocres, mauvaiſes : tout y étoit ; on lui reprocha ſon peu de choix. Oh ! dit-il, vous ne connoiſ-

noiſſez pas l'homme ; cette mauvaiſe preuve qui n'eſt rien pour vous , ſera excellente pour un autre , & il ne poura goûter celle que vous croyez déciſive & admirable : ſi l'ame des hommes eſt d'un même genre , elle n'eſt pas certainement de la même eſpece en tous. Je penſe qu'il y a une auſſi grande difference entre leurs ames , qu'entre la fabrique extérieure de leurs corps ; ſoit que les divers climats , ſoit que la vanité des temps , ſoit même que la premiere nourriture forment ou augmentent cette difference. Celle des Chinois , des petits Tartares , des Ethiopiens ne different pas moins entr'elles , qu'elles different de celles de nous autres Européens ; & entre celles des Européens , il y a encore une difference ſenſible à tous , mais connuë ſeulement de ceux qui ont étudié la nature ; & quelle difference entre celles des Amé-

Américains, des Affricains & des Européens? Voilà donc ce que je veux pratiquer à l'égard de la jeunesse : il faut se servir de la situation actuelle de leur ame, profiter de la flexibilité de leur imagination, les prendre par les sentimens du cœur, ils en sont susceptibles; ou se saisir enfin de leurs sens extérieurs pour les conduire où l'on veut; & rien n'y peut contribuer davantage que les contes, les historiettes, les narrations fabuleuses; ils sont avides, ou du merveilleux qui se trouve dans les uns, ou des incidens des autres; une fausse Histoire leur donne enfin le goût d'une véritable. Cet homme sage l'avoit bien connu, lorsqu'il conseilloit à un de ses amis de n'employer d'abord que les historiettes amusantes pour engager un jeune homme à prendre le goût des lectures. Mais venons à un exemple, cet homme habile qui a traduit

Arnauld d'Andilly.

le

le *Don Quixot* ; les uns disent, c'est M. Arnauld le Docteur, je n'en crois rien ; d'autres l'attribuënt à M. de la Chaise, qui a fait sur les Mémoires de M. de Tillemont cette belle Histoire de S. Loüis ; d'autres à M. de S. Martin qui étoit de Caën. Qu'a-t-il prétendu faire ? Réjoüir, direz-vous, dégoûter des Romans de Chevalerie, donner en badinant quelques instructions réelles en faisant voir les folies amoureuses & les extravagances d'un Chevalier errant qui fait tout pour une Maîtresse qu'il n'a jamais vûë : Et c'est aussi ce que je conseille ; amusez, divertissez, égayez les heures perduës d'une agréable jeunesse ; mais que tout tende à un but, à une fin honnête : pouvez-vous mieux faire ?

CHAPITRE VI.

Utilité des Romans pour inspirer des mœurs, réprimer les passions, en éviter les piéges, & pour connoître les usages du monde.

PAssons à quelque chose de plus détaillé & de plus précis. Je supose une mere qui veut inspirer des mœurs à sa fille, elle va la mettre dans le monde ; mais avant que de l'y conduire, elle veut l'instruire & l'endoctriner. Il y a bien des choses à lui faire observer, la chasteté de cœur, la pureté des actions, aussi essentielle que celle des intentions, la sagesse de la conduite, la modestie des regards, la temperance de la langue, la retenuë même des oreilles, la douceur de la conversation, des respects mesurés pour des

des ſuperieurs, une vertueuſe complaiſance pour ſes amis, une charitable & compatiſſante affabilité pour ſes inferieurs. Tout cela demande bien des ſoins, des atentions & du détail ; s'il n'étoit queſtion que de cette généralité, l'inſtruction ſeroit bien-tôt donnée. Il ne faudroit pas de livres, un quart d'heure d'entretien en feroit l'affaire ; mais chacune de ces maximes peut être variée dans l'execution de cinquante ſortes de manieres. Quelque ingénieuſe que ſoit une mere, quelque expérience qu'elle ait, elle ne peut pas diverſifier ſes avis dans tous les ſens convenables à la pratique la plus commune de la vie ; l'uſage & la fréquentation ſont le dénoüement, ils ſont même la pierre de touche des préceptes. Je regarde ces avis comme la ſcience d'un Ingénieur, qui n'a pas encore pratiqué de terrain.

Sur le papier ses desseins sont beaux, ses fortifications admirables, ses ouvrages bien soûtenus, sa place réguliere, & selon toutes les aparences elle sera imprénable ou peu s'en faut : mais veut-il en faire l'aplication sur le terrain ? Voilà tout son plan dérangé ; ou son terrain est trop resserré, ou bien il est commandé, ou peut être qu'il se trouve gêné par un marais impratiquable, un torrent, une riviere, il faut donc travailler sur nouveaux frais. Machiavel s'est avisé d'écrire sur l'art militaire, on le prendroit à son Livre pour un grand Capitaine. Cependant ce grand donneur d'avis, non plus que cinquante autres Italiens qui l'ont suivi, n'étoit pas capable de ranger un Escadron ou un Bataillon, pas même de faire faire l'Exercice à une Compagnie. Il y a bien de la difference de la plus belle théorie à la moin-

moindre pratique. Et c'eſt-là ce qui arrive dans les inſtructions : un ſeul jour paſſé dans le monde, renverſe quelquefois tous les avis de la quinzaine. Ainſi il faut recommencer tout de nouveau. Oh ! ce monde, vous le trouvez dans le Roman avant que d'y entrer, vous y voyez les préceptes mis en éxécution par des gens polis & des gens ſages, tels enfin qu'on les pouroit deſirer pour amis ou pour conducteurs de ſes actions. Ils vous ménent par la main, il ne faut que les écouter & les ſuivre. On ne doit pas s'imaginer que les Romans partent tous de l'imagination de leur Auteur, que tout y ſoit idées chimériques, avantures fabuleuſes, inventions agréables. Ce ſont la plûpart du tems des portraits réels de ce qu'une perſonne atentive & repanduë dans le monde y a vû & découvert ; il n'y a ſouvent

que les noms de changés, ou quelques circonſtances ajoutées ou ſuprimées pour ne pas dévoiler les acteurs.

Il y a dans les inſtructions un détail de minuties, dans lequel on ne peut entrer, & qui n'eſt pas poſſible de prévoir ; elles ne ſont rien dans le fond, mais elles deviennent quelquefois importantes par leurs ſuites. Ces minuties ſe trouvent dans les Romans, & tel les y blâme qui auroit bien fait peut-être de les y avoir obſervées. Allons plus loin ; je conſens qu'une Mere atentive, qu'une ſage & habile Gouvernante ait aſſez de pénétration pour avoir tout remarqué, qu'elle ait l'eſprit de détail pour ſe ſouvenir de tout, qu'elle ait même le talent d'y faire entrer une jeune perſonne, ce ne ſont toujours que des avis : ainſi ils ont un air dogmatique & magiſtral, qui porte avec ſoi une for-

te

te de ſechereſſe plus rebutante pour les jeunes perſonnes que pour celles qui ſont plus avancées. Ils ne font pas toute l'impreſſion qu'ils devroient, parce qu'ils ne ſont point animés par l'exemple, qui augmente ſouvent la force du précepte, lorſqu'ils montrent en combien de manieres on le peut pratiquer; & c'eſt-là ce qu'on trouve dans les Romans. Les narrations, les perſonnes, les entretiens, cette varieté de faits, d'incidens, de caracteres, de portraits, tout y ſoutient le précepte, en fait voir l'uſage & l'aplication; & quelquefois même en inſinuë les exceptions les plus ſages, quand ils en ſont ſuſceptibles. On peut dire alors que le précepte eſt vivant, & ceux-là font bien plus d'effet que les autres.

J'ajoûterai enfin qu'une Mere, qu'une Gouvernante, ce n'eſt qu'une ſeule perſonne, au lieu que

la lecture de cinquante petits Romans, ſont autant de Maîtres qui inſtruiſent chacun de ce qu'ils ont vû. Ainſi par-là une jeune perſonne ſans ſortir de ſa chambre a déja vû ce qui ſe paſſe dans deux cens converſations ou compagnies qui ſont peintes dans ces ouvrages. Il n'y a point de doute que cinquante Maîtres bien inſtruits ne valent mieux qu'un ſeul, quelque ſage qu'il puiſſe être.

Tout ceci ne regarde que les vertus morales, ou les regles de conduite qu'on veut inſpirer. C'eſt bien autre choſe dès qu'il s'agit de ſe mettre en garde contre les paſſions, ou d'en éviter les piéges. Il faut convenir que la grande paſſion eſt l'Amour ; c'eſt l'aimant de l'humanité, c'eſt la vie de l'ame, c'eſt même la clef de tout l'Univers, c'eſt beaucoup dire, mais je ne donne point dans l'excès ; les autres paſſions ſont di-

gnes

gnes à peine d'être les ſuivantes de celle-là. Elle produit des biens infinis priſe à propos, c'eſt le ſeul regal du cœur quand on ſçait en uſer avec diſcrétion ; c'eſt le baume de toutes les belles actions : Dieu ſçait auſſi les échapées qu'elle fait faire aux perſonnes qui n'en connoiſſent pas la juſte doſe, cela conſiſte en un point preſque imperceptible. Je ſçai qu'il n'eſt pas moins dangereux d'être trop inſtruit que de ne l'être point aſſez ; mais il y a un ſage milieu entre trop & trop peu. Oh ! comment s'y prendra une mere pour en venir à ce point fixe, à cet exact équilibre ? elle donnera des principes généraux à ſa fille, j'y conſens. Hé ne ſçait-on pas qu'avec des principes on eſt ſouvent atrapé, ou bien l'on fait quelquefois des impoliteſſes cruës & indigeſtes ; & quoiqu'en diſent les Pédagogues, il y a ſouvent autant

de peril dans une vertueuse impolitesse que dans une chute secrete & bien voilée ; les avis ne peuvent pas prévenir tous les piéges, il n'est registre qui tienne, on trouve tous les jours de nouveaux expédiens. Il n'y a pas long-tems qu'on a dit qu'on ne s'avise jamais de tout : cela n'a fait qu'augmenter depuis, les filets sont aujourd'hui si déliés, que ceux de Vulcain n'étoient que des filets de Novices, en comparaison de ceux que fabriquent nos Ouvriers ; on s'y prend sans le sçavoir, & l'on y est quelquefois fort avant sans croire même qu'on puisse y venir. Le détail est à craindre, les conversations & les compagnies ne font pas sentir le desordre ; elles se contentent d'y donner entrée. Les Histoires du monde ordinaire disent trop de crudités, on n'ose les entendre, ni les faire connoître à la jeunesse. Comment faire

donc ? Lisez de beaux, lisez d'agréables Romans ; ils tiennent toujours au-deçà de l'Histoire : ainsi l'on n'y voit rien de scandaleux. Cependant ils découvrent les piéges, font voir le danger qu'il y a de s'y exposer, & donnent les moïens de les éviter, ou du moins ceux d'en sortir quand on s'y est engagé. Cet homme qui connoissoit si bien l'amour avoit raison de dire : « Si vous avez jamais des filles, laissez-les lire : * une fille qui » n'a rien lû croit qu'on n'a garde » de la tromper, & n'en est que » plûtôt prise ; il est de l'amour » comme du jeu, c'est prudemment fait que d'en aprendre toutes les ruses ; non pas pour les » pratiquer, mais afin de s'en garantir. Il y a bien d'autres dangers à fuïr que ceux de l'amour ; la jalousie, la curiosité, la médisance, l'adulation, le mépris, la vanité, le luxe ; tout cela est à

* La Fontaine dans sa Psychée. Liv. 2.

la ſuite d'une jeune perſonne qui entre dans le monde. Il n'y a pas une de ces paſſions qui ne ſe métamorphoſe de vingt manieres differentes, pour voir comment elle ſurprendra juſqu'à ceux qui s'en méfient ; c'eſt par la lecture qu'on les peut éviter, je veux dire une lecture d'ouvrages inſtructifs & détaillés tels que ſont nos Romans, qui tournent les moindres paſſions de tant de côtés qu'il n'eſt pas difficile de les reconnoître, quoiqu'elles ſe preſentent ſous l'habit ſage & honnête de la vertu. Les Livres dogmatiques ne vont pas juſques-là, ils ſont moins faits pour inſtruire que pour ennuyer.

Enfin il y a un uſage du monde, qu'il n'eſt pas permis d'ignorer ; cet uſage n'eſt ni dans la pratique de la vertu, ni dans les mœurs, ni dans la ſuite des paſſions ; ce ſont des graces, mais qui ne ſont pas tout-à-fait perſonnel-

nelles. C'eſt un talent qui conſiſte plus à faire valoir les autres qu'à ſe faire valoir ſoi-même ; il conſiſte dans un tour adroit à faire ſentir ſans affectation ni fades loüanges combien on doit eſtimer ce que les autres diſent ou font de bien ; à leur déferer ſans s'y ſoumettre baſſement ; à parler à propos, mais toujours juſte & en termes convenables ; à s'expliquer même ou par un ſage, ou par un ingénieux ſilence On n'a pas toujours l'eſprit aſſez vif, pour prévoir ſur le champ tout ce qu'il faut faire là-deſſus dans les entretiens particuliers, il eſt bon de s'y préparer ; & c'eſt par les Romans ſeuls qu'on le peut faire : c'eſt ſur quoi tous les autres Livres ſont en défaut ; les ſituations où l'on repreſente les Acteurs donnent lieu de ſe préparer pour une pareille occaſion. On n'y réüſſit peut-être point d'abord ; mais avec un peu d'expérience, on

vient à bout d'en sçavoir plus que les Romanciers ; on surpasse quelquefois ses Maîtres. Des Auteurs ont prétendu y supléer d'une autre maniere, l'un dans son Traité de la *Civilité Françoise* & dans les Livres qui en sont la suite ; un autre dans *l'art de plaire dans la conversation* ; un troisiéme dans *les conseils salutaires d'un pere à son fils* ; enfin mettons-en un quatriéme dans *les avis d'un pere à sa fille*. On y voit ce que j'ai déja dit des préceptes, des régles, des maximes ; mais on n'est pas toujours à côté d'une jeune personne pour lui dire, c'est ainsi que cela se doit pratiquer : voilà comme il faut s'y prendre ; faites ici l'aplication d'une telle maxime, cette réponse n'est pas juste ; prenez cette parole sur le pied d'une agréable raillerie. Oh ! cela se trouve tout fait dans le Roman, il n'y a qu'à suivre.

Je le veux bien, répondra-t-on, met-

mettons une jeune perſonne à même des Romans pour voir ce qui arrivera ? Donnons-lui par exemple l'*Hiſtoire des Favorites*, les *Galanteries des Rois de France*, les *Illuſtres Françoiſes*, les *Belles Grecques*, la *Fauſſe Clelie*, le *Comte de Clare* & quelques-autres inſtructions de cette nature. Mais je ne l'entens pas ainſi, je prétens qu'il n'y ait pas moins de choix dans les Romans & dans les autres lectures amuſantes, que dans tout ce qui peut ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe, & même à l'édification des ames. On ne conſeille pas à tout le monde les *Maximes de la Vie ſpirituelle du P. Guilloré*, le *Chrétien intérieur* & les *Oeuvres ſpirituelles de M. de Bernieres*, la *Pratique de Malaval*, les Ouvrages d'*Harphius*, de *Ruysbrock*, de *Taulere*, ni telles autres ſpiritualités alambiquées. Je ne voudrois pas auſſi jetter une jeune per-

ſonne dans tous ces Romans-là ; ils ne ſont point aſſez Romans, un peu moins d'hiſtoire y feroit merveille. Il faut ſe fortifier dans l'art d'écouter & d'entendre avant que de voguer dans cette Mer ; après cela on peut aller loin, mais il faut commencer par quelque-choſe d'un peu moins vif.

Hé bien ! ne les jettons que dans les grands Romans, ces Livres ſi ſages, ſi graves, ſi meſurés. Mais n'en ſçait-on pas les inconvéniens & les couleurs avec leſquelles le Satyrique de nos jours a repreſenté la fadeur de ce Provincial qui diſoit *tout Cyrus* dans ſes longs complimens ? Ignore-t-on les idées que ces ſortes de lectures ont quelquefois inſpiré à des perſonnes qui qui avoient de l'eſprit, de l'agrément & de la raiſon ? Gâtées par des vûës Romaneſques, elles ne goûtoient plus le naturel ; tantôt par des façons de parler précieu-

ſes elles vouloient avoir un rang diſtingué du reſte de l'humanité; une autrefois pouſſées par des goûts d'avanturieres , elles ne veulent pas moins que des Ducs ; il leur faloit de l'étoffe à Héros. Trop d'habitude avec les grands fait prendre ſouvent de faux airs de grandeur. Un Comédien qui repreſente tous les jours ſur le théatre des caracteres de Rois ou de Princes, ſe croit Prince avant que d'y monter , & même après qu'il en eſt deſcendu ; mais ce n'eſt point ce que j'apelle uſer de ſes lectures , ce n'eſt pas profiter des Romans. C'eſt dans les converſations paroître Livre au lieu d'être homme ; c'eſt vouloir être Auteur juſques dans les entretiens familiers , je veux au contraire qu'on ſoit naturel ; c'eſt-là que ſe doit porter l'attention d'une mere intelligente , ou d'un gouverneur habile , chercher à raprocher de l'agréable fa-

cilité de la vie toutes les idées des Livres, au cas que quelques-unes ſortent un peu trop des bornes de cette aiſance naturelle qu'on a ſi bien accommodée à nos mœurs.



CHAPITRE VII.

Usage & effets des Romans dans les differens Païs, dans les differens siécles, dans les divers âges de la vie : caracteres d'esprits ausquels ils peuvent convenir.

DE tout tems on a aimé les narrations fabuleuses, on les aime encore dans toutes les nations : c'est le goût de l'humanité, les vérités, même les historiques, sont trop nuës pour la pouvoir amuser long-tems ; la simplicité ne l'accommode pas, elle ne la remuë point assez, il faut satisfaire son imagination : & ce ne peut être que par des événemens extraordinaires, merveilleux & surnaturels. Il est inutile de dire, comme l'ont fait quelques-uns :

Ho ! les Asiatiques sont les plus crédules de tous les peuples, les Orientaux n'aiment que les fables ou le fabuleux jusques dans l'expression, jusques dans la maniere de parler. La Grece a eu le nom de menteuse; mais nous autres sommes bien plus véridiques, nous ne voulons que le vrai : A peine sommes-nous capables d'effleurer le mensonge, ou d'écorner même tant soit peu la vérité ? Je souhaiterois seulement pour la curiosité que tous ces prétendus crédules fussent en état de bien examiner nos Histoires : qu'ils se moqueroient agréablement de notre grand, de notre héroïque amour pour la vérité ! Et les Grecs, qui en douze ou quinze cens ans n'ont produit que cinq ou six Romans, riroient bien de se voir traités de menteurs par des gens qui en moins d'un siecle en ont peut-être donné deux ou trois mille. C'est ainsi que cha-

chacun parle pour ſoi, on ſe croit toujours meilleur que ſon voiſin, ſur tout dès qu'il s'agit de la vérité ; tout homme eſt menteur, mais il n'y a perſonne qui ne ſe croye excepté de la régle generale.

Je m'imagine cependant que quelque bonne ame dira que cette crédulité ne convient qu'aux infidéles, tels ſont les Idolâtres & les Mahométans, les Juifs mêmes ; car pour nous autres Chrétiens, pour nous autres Catholiques nous ſommes pêtris de la plus pure vérité : elle eſt toute entiere chez nous, & Dieu ſçait comme nous la cultivons ; elle nous ſort de tous côtés. C'eſt bien dit & c'eſt auſſi mon ſentiment. On s'eſt déja bien moqué de toutes ces antiques fadaiſes, dont les Païens ont amuſé les peuples & réjoüi le ſérieux de leur Théologie. Mais quel plaiſir, par exemple, d'entendre ce qu'on dit de la naiſſance de Mahomet !

homet ! que sa mere accoucha de lui sans douleur, qu'il tomba quand il vint au monde le visage contre terre pour honorer Dieu ; & qu'en se relevant il s'écria, qu'il n'y avoit qu'un Dieu seul qui l'avoit choisi pour son envoyé ; qu'il nâquit circoncis ; que les Démons furent alors tous chassez du Ciel ; que le feu des Perses qui avoit toujours éclairé & brûlé s'éteignit tout à coup, qu'un palmier sec poussa des feüilles & du fruit ; que des sages-femmes d'une beauté extraordinaire s'y trouverent sans avoir été mandées ; qu'il y assista même des Oiseaux qui avoient pour bec des Jacintes, dont l'éclat brilloit depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ; & pour n'en rester pas au terme de la naissance, car ce seroit de la bagatelle, peut-on voir sérieusement cette belle & grande portion de la Lune qui vient se nicher dans sa manche ? Mais il eut la charité,

tant il étoit bon de la renvoyer à ſon ancien domicile pour ne la pas laiſſer imparfaite. Que ne peut-on pas dire de l'obéïſſance aveugle de ces deux arbres qui ſe joignirent enſemble pour le venir trouver dès qu'il les eut apellés, & qui à ſa parole s'en retournerent fort modeſtement à leur place. Quelle joye ! joye maligne cependant, c'eſt celle que je veux dire. Quelle joye donc ne reſſent-on pas, en liſant que par tout où le Prophete paſſoit, il n'y avoit ni arbre ni pierre qui ne le ſaluât avec reſpect, & qui ne lui dît avec cordialité, *la Paix ſoit ſur vous Apôtre de Dieu ?* Vouloit-il avoir de l'eau, il ne faiſoit que ſecouer les doigts, auſſi-tôt il en ſortoit des Fontaines jailliſſantes, qui dans la plus grande ſécheresse fourniſſoient de l'eau à tous les Soldats & à toutes les bêtes de charge d'une armée nombreuſe.

breuse : il n'y a que des infidéles capables d'amuser le peuple par de semblables imaginations. Mais quand de vrais croyans, quand de bons & zélez Chrétiens, aussi scrupuleux sur la vérité que nous le sommes, avançons des choses qui s'éloignent un peu du cours ordinaire de la nature, nous craignons de nous trop hasarder ; on sent bien néanmoins que cela est du plus vrai, tant par le poids des autorités que nous en raportons, que par l'utilité même des faits prodigieux. Mais n'insistons pas là-dessus, parlons plûtôt de ce qui regarde la crédulité des nations : je sçai que les Orientaux ne donnent pas moins que nous dans les narrations extraordinaires ; que souvent le naturel, quoique beau, les dégoûte, qu'il leur fait mal au cœur. Ils aiment donc les Romans, mais ce ne sont pas, comme les nôtres, des Romans d'amour.

C'eſt ou de la politique, ou de la morale, ou même de l'hiſtoire romancée ; & s'il le faut dire, ils s'en ſervent même pour faire trouver leur religion, ou plus agréable, ou plus gentille, ou plus majeſtueuſe : cela dépend de leur goût, ou du tour qu'on donne au Roman. Et quand nos Miſſionnaires ont voulu faire goûter à ces peuples l'Hiſtoire du Sauveur du monde, il a bien falu y mettre ce petit régal qui leur fait tant de plaiſir ; car l'Evangile auroit encore été trop ſimple pour eux. C'eſt la conduite que le Pere *Jerome Xavier* s'eſt cru obligé de tenir dans ſa Vie de JESUS-CHRIST qu'il a fait en Langue Perſanne ; quelques hiſtoriettes ajoutées à la vérité de l'Evangile ont fait l'affaire. C'eſt dommage que ce brave Pere n'a pas eu les faux Evangiles que nous avons aujourd'hui, qu'il n'a pas connu les Traditions

Judaïques au sujet de JESUS-CHRIST ; il auroit bien autrement enflé son Histoire. Ce seroit la chose du monde la plus agréable & la plus amusante.

Oh ! que ces Asiatiques réüssiroient bien en Romans d'amours ! avec une imagination belle, vive, féconde, décorée même d'images gracieuses avec un stile énergique & figuré, que ne feroient-ils pas ? Que je les plains de ne pas donner de ce côté-là ; mais le peu de considération qu'ils ont pour les femmes leur ôte tous les préliminaires de l'amour, ils vont d'abord au point décisif ; ainsi point de vrais Romans pour eux, les trois quarts de l'amour sont chez eux en pure perte ; le quart qui reste est si peu de chose, qu'il seroit honteux d'en faire un Roman ; ils n'ont point l'amour d'imagination, ils n'ont que celui de la réalité. Eh ! les vilains. Les Per-

ſans ſe veulent-ils marier ? ils ne peuvent voir leurs femmes que quand tout eſt expédié ; c'eſt-à-dire, quand la femme eſt vraiment femme, & eux vrais maris. Cependant pour peu qu'ils ſe vouluſſent prêter, ils auroient encore une reſſource dans leurs eſclaves, dont quelques-unes valent ſouvent mieux que des femmes épouſées, & ont peut-être les ſentimens plus vifs, plus tendres & plus délicats. Mais quel régal y auroit-il pour un Roman de voir un amant qui va au Marché acheter des maîtreſſes, comme on achete des attelages de chevaux, de mulets, ou de beufs ? Cependant il faut avoüer que nous avons quelques Romans ſur cette nation, l'*Illuſtre Baſſa*, *Zulima*, *Sapor* ; mais ces Romans ne viennent pas d'eux: c'eſt nous qui les avons fabriqués plûtôt ſur nos mœurs que ſur le goût de la nation.

Les

Les CHINOIS & les grands Tartares sont trop sérieux & trop flegmatiques pour s'apliquer à ces bagatelles ; il leur faut du dogmatique ; ils n'ont pas d'imagination : ils n'ont que de l'esprit. Ainsi point de Roman ; cependant rien ne leur seroit plus utile, on les rendroit par-là plus gais, plus vifs, plus enjoüés ; ils sont sociables par politique & par interêt de nation : ils le deviendroient peut-être par goût, par sentiment & par inclination : ce n'est pas qu'ils aiment la vérité plus que les autres. Les merveilles qu'ils nous debitent de l'antiquité prétenduë de leur nation, nous montrent bien l'agrément qu'ils trouvent comme les autres dans un fabuleux grand & majestueux. Peut-être aurions-nous de leur part quelque chose de gracieux en Roman, si un de leurs Rois n'avoit eu la sagesse de faire périr tous les

Livres plus de 400 ans avant les l'Ere Chrétienne ? Peut-être y trouveroit-on encore quelque chose d'agréable en ce genre, si des voyageurs spirituels & intelligens sçavoient nous faire connoître cette nation par son bel endroit ; c'est-à-dire, par l'amour : Car flegmatiques & tempérés, comme ils sont, l'amour doit être chez eux une belle vertu ; ou je conseillerois d'y porter quelques-uns de nos beaux Romans pour les faire traduire en leur Langue, cela augmenteroit l'estime qu'ils commencent à concevoir pour nous ; on en tireroit plus d'avantage que de tous ces grands Matématiciens qu'on leur envoye si infructueusement. Il faut prendre les hommes par leur foible, & l'amour est heureusement celui de toute l'humanité.

Nous ne sçavons que dire des anciens EGIPTIENS, ni des ETHIO-

PIENS,

PIENS, & je crois qu'il n'y a pas grande perte : mais les MORES ſont de tous les Affricains ceux qui ont le plus galamment manié l'amour. Ils s'y ſont pris tout autrement que le reſte des Muſulmans. Que de gentilleſſes dans tout ce qu'ils faiſoient pour les Dames ! perſonne n'en a mieux connu le mérite, ni plus agréablement cultivé les talens. Leur amour étoit tendre, vif & induſtrieux : cependant rien n'y étoit accordé à la paſſion ; c'eſt-à-dire, que l'amour ne leur faiſoit pas comme à nous commettre beaucoup de fautes ; c'étoit chez eux une vertu de réflexion. Ce ſont-là les gens qui méritoient de faire la conquête de l'Univers. On a tiré de l'Hiſtoire d'Eſpagne quelque choſe ſur leur maniere de faire l'amour, &c. *Madame de Villedieu* l'a repreſenté dans *les Galanteries Grenadines* ; d'autres en ont parlé dans
les

les Guerres civiles de Grenade : mais ce ne ſont que des copies, & dans ce genre rien ne vaut les originaux.

Les MORES ont inſpiré ce même caractere aux ESPAGNOLS qu'ils ont eu ſi long-tems ſous leur domination : mais cela s'eſt bien corrompu depuis. Ils avoient fait des Romans ; & l'on ne peut avoir autant d'amour & d'imagination qu'ils en ont montré ſans les faire agréables & inſtructifs. Par-là ils ont goûté doublement le plaiſir de cette vertu : celui de la preſence peut aller loin ; mais l'abſence eſt inévitable, & la réminiſcence qui ſçait y ſupléer, ne laiſſe pas d'être ſenſible & flateuſe, quand elle eſt ſoutenuë par des deſcriptions vives d'objets gracieux, par des portraits ſéduiſans, par des converſations touchantes. Les Eſpagnols ont ſuivi les traces de leurs maîtres en amour, peut-être même

les ont-ils poussées trop loin ; car leurs saillies amoureuses surpassent celles des autres nations ? Mais quand ils veulent se renfermer dans les bornes de la vertu, rien n'est plus agréable que leur amour ; un sang vivant & animé plus que par tout ailleurs, une imagination vaste & brillante, des sentimens tendres, un génie industrieux, un silence même passionné, une constance à l'épreuve, une fidélité héroïque ; & tout cela est relevé par le peu de liberté qu'ils ont à faire l'amour. Oh ! ç'en est le sel ; cette contrainte les rend inventifs jusqu'au point qu'on pouroit les regarder comme les créateurs des ruses & & des finesses amoureuses. Jugez après cela s'ils sont capables de se procurer par des Romans des idées propres à les séduire eux-mêmes ; ceux qu'ils ont faits portent ces caracteres : ils nous ont donné le

modéle de ces compoſitions, & peut-être les avons-nous ſurpaſſés. La Chevalerie s'en eſt mêlée ; comme ils ne ſont pas moins braves qu'amoureux, ils ont fait de la valeur & de l'amour, le plus agréable & le plus ſavoureux de tous les mélanges. Cependant ils ont ſenti comme nous, mais bien plutôt, le deſagrément des grands Romans, & ſe ſont jettés du côté des hiſtoriettes & des nouvelles. Don *Juan de Timoneda* les commença il y a plus de 160. ans ; mais celles de *Michel de Cervantes* ont emporté le prix ſur les autres, & nous-mêmes qui avons tant d'eſprit n'avons encore rien fait de meilleur.

Les ESPAGNOLS ont porté cet eſprit de Roman juſques ſur la religion. Que de jolies choſes n'ont-ils pas debitées à ce ſujet ? Tout y eſt neuf, c'eſt par-là qu'ils brillent encore aujourd'hui. Je ſou-

haite qu'ils conservent cette admirable fécondité d'imaginations dévotes & spirituelles ; rien ne donne à la doctrine un air plus enjoüé, elle est assez triste d'elle-même. Ne fait-on pas bien de la relever par ces agréables inventions ?

Les ANGLOIS ont suivi les Espagnols, & nous ont devancés par les Romans de Chevalerie de la Table ronde ; mais s'ils ont primé sur nous, en récompense nous avons bien pris notre revanche ; l'on voit par-là que l'amour du faux les a occupé comme les autres. Cependant ce n'est plus tout-à-fait le fond de leur caractere ; ils donnent aujourd'hui dans l'extraordinaire, mais dans un extraordinaire plus utile qu'agréable. Ce n'est pas que l'amour ne régne autant chez eux que chez nous, & qu'ils ne soient capables de le traiter aussi agréablement que les au-

autres ; ils ont cependant moins de gentilleſſe que de profondeur dans l'eſprit, & ce n'eſt pas un défaut ; leur imagination qui eſt forte & vigoureuſe, n'eſt pas ſi propre à ces ouvrages d'agrément, que la nôtre qui eſt plus enjoüée, plus legere & plus variée ; ils ne ſe repaiſſent pas de ſentimens tendres & délicats : les ſpéculations amoureuſes ne ſont pas de leur goût ; ils vont peut-être trop vîte au fait : ainſi le Roman n'auroit pas une juſte étenduë. Ce n'eſt point aux hommes qu'il faut s'en prendre ; car je me perſuade qu'ils ne demanderoient pas mieux que de trouver un peu de réſiſtance : mais les femmes n'en ont point aſſez ; néanmoins le régal ſeroit bien plus apétiſſant pour l'un & pour l'autre ſexe. Les Dames y dévroient un peu plus compter ſur leur beauté, leurs graces & leur eſprit ; elles ſe verroient bien

plus recherchées des Cavaliers, s'ils étoient obligés de compter un peu moins sur leurs bonnes fortunes ; l'amour deviendroit pour eux une science, au lieu que c'est un métier : mais c'est peut-être un goût de nation ; en ce cas on auroit de la peine à le réformer. On en viendroit sans doute à bout en quelques-unes, mais cela ne suffit pas ; il faut que que cela soit général, autrement on feroit tort aux Romans d'amours. Aussi en ont-ils donné fort peu ? Ils en ont produit cependant quelques-uns d'historiques & même des moraux dans ces derniers tems.

Nous n'avons guéres tardé à copier les Espagnols & les Anglois, d'abord nous nous sommes jettés sur les Romans en Vers ; & comme nos Peres n'y entendoient pas beaucoup de finesse, ils croyoient qu'il suffisoit de rimer

mer de la Profe pour faire un Poëme ou un Roman. On dit communément que celui *d'Alexandre* commencé au douziéme fiecle par le *Poëte Euftace*, continué depuis & fini par *Alexandre Paris*, eft le premier de nos Romans. Il a été fuivi de bien d'autres bons & mauvais fur toutes fortes de matieres, jufques fur le *Kyrie eleïfon*; comme fi ces deux mots de la Meffe étoient le nom d'un grand Héros. Il y en a d'Hiftoriques, de Satyriques, de Moraux & quelques-uns même de Chrétiens. Car dans ces temslà on croyoit que rien n'étoit agréable fi l'on n'y fourroit quelque échantillon de dévotion : on alloit à Confeffe pour mieux faire l'amour enfuite. JESUS-CHRIST & Apollon; Cupidon & le Saint-Efprit; la Sainte Vierge & Venus, tout marchoit de compagnie dans les premieres compofitions de nos

Heureusement de tout cela, il n'y a d'imprimé que le *Roman de la Rose*; c'est ce que nous aurons lieu d'examiner encore un peu plus soigneusement. On s'est jetté depuis dans la Chevalerie, à l'imitation des Espagnols & des Anglois, c'est le goût qui a le plus régné parmi nous. Nous étions alors très-braves, l'amour n'alloit qu'en second dans toutes nos opérations, au lieu que la bravoure est obligée maintenant de lui céder la place; & de l'air dont nous nous y prenons, je doute que notre courage se releve si-tôt. Les contes vinrent ensuite, quoiqu'on joüât dans les plus agréables compagnies, on diversifioit si bien le tems qu'avant ou après le jeu on sçavoit égayer l'esprit par quelques petits contes. C'est-là que l'amour régnoit presque seul; mais il n'y étoit pas conduit avec cette douceur, cet agrément, cette tendresse,

dreſſe, dont il a été ſuſceptible dans tous les tems. C'étoit une narration qui repreſentoit toujours quelques tours de ſoupleſſe, dont un Cavalier, un Prêtre, un Moine, une Nonnain ſe ſervoient pour arriver au but commun de l'humanité ; car de tout tems on les a régardé comme les colonnes & les arc-boutans de l'amour de fait. Jamais gens n'ont été & ne ſeront plus déciſifs ſur ce Chapitre : occupés de choſes ſérieuſes, ils n'ont pas le tems de ſoupirer. Ces petites narrations eurent d'abord le nom de *Fabliaux*, & ont eu depuis celui de *Nouvelles* & de *Contes* ; nous en avons ſuffiſante proviſion, tant manuſcrits qu'imprimés ; & quand ils ſont ingénieux & délicats, ils font encore nos plus cheres délices. Enfin au commencement du XVII. ſiecle nous ſommes venus aux grands Romans d'amour : leur compoſition,

mais non pas leur lecture, a fini vers l'an 1660. On s'est jetté depuis dans les petites Historiettes, les Nouvelles historiques qu'un Auteur peut faire en une quinzaine, & qu'un Lecteur peut finir en deux ou trois heures tout au plus. Les Contes des Fées leur ont succedés, & nous en sommes aujourd'hui aux Histoires secretes; c'est un Titre séduisant dont on se sert pour tromper le goût de ceux qu'un amour toujours languissant avoit droit de rebuter. Ne reconnoit-on point à tout cela le vrai caractere de la nation? Toujours en mouvement, jamais fixée sur le même objet; nous n'avons de bien arrêté dans nos mœurs que l'amour du changement. Notre goût varie & se renouvelle en matiere de Romans, comme en toute autre chose; il est quelquefois particulier, mais le plus souvent universel; nous goûtons tout pour-

pourvû qu'il y ait de l'amour : ne ſommes-nous pas heureux ?

L'ITALIE vint enſuite : vive & ingénieuſe, elle fit paroître ſes ſaillies dans ſes Contes ſpirituels qu'elle a fournis ſi abondanment : Car outre le *Boccace* que nous en regardons comme le Pere ; elle a produit depuis le *Pogge*, le *Maſuccio*, le *Morlini*, le *Bandelli*, le *Gyraldi*, le *Sanſovino*, le *Paraboſco*, le *Firenſuola*, & maint autre que la mémoire ne me fournit pas à preſent. Elle s'eſt jettée depuis dans les Romans d'amours : & quoique le courage & la bravoure ne faſſe plus l'eſſentiel de ſon caractere, elle n'a pas laiſſé de donner un peu dans la Chevalerie par les Rollands & les Morgants, mais cela ne couloit pas de ſource ; ainſi elle n'a pas été fort loin en ce genre.

L'ALLEMAGNE en general eſt trop ſérieuſe pour gouter les gen-

tillesses de l'amour. Elle se livre un peu trop brusquement à la réalité ; peut-être a-t-elle ses raisons. Occupée plus utilement d'ailleurs, elle ne veut pas sé détourner de ses vûës principales par des sentimens tendres, qu'on est longtems à conduire au but : cela n'est pas seulement dans le peuple ; les gens polis, les courtisans mêmes s'en ressentent. C'est un mauvais goût, qui les prive de bien de jolies choses ; car qui ne sçait que le plaisir essentiel est plus dans l'imagination que dans la réalité. Je ne sçai si avant le *Theurdanck* elle a produit quelques Romans ; l'on sçait que ce Livre très-rare, même dans la nation, contient les Avantures amoureuses de l'Empereur Maximilien I. écrites en Vers Allemands par le Chapelain de ce Prince, qui fut la bravoure & la tendresse même, & publiée du vivant même de Maximilien.

Les

Les Allemands ne laiſſent pas de goûter nos manieres, & de traduire quelques-unes de nos plus agréables Hiſtoriettes. Qu'ils ſeroient loüables s'ils pouvoient donner dans cet amour délicat, tendre & paſſionné ; s'ils ſçavoient joindre cet agrément à leur ſolidité, ce ſeroient les plus parfaits & les plus heureux de tous les peuples ; avec un auſſi grand fond de réflexions, l'amour ſeroit pour eux toujours vertu & jamais paſſion.

Les HOLLANDOIS ne ſont pas moins réflexifs que les Allemands, mais ils ſont un peu plus froids ; ils ne connoiſſent en amour que les voyes de fait. Et même quel flegme n'y aportent-t-ils pas ? L'imagination eſt la plus tranquile de leurs parties, cependant ils devroient connoître que tout juſques dans leurs étangs & dans leurs canaux ſe livre aux préliminaires avant que de venir à l'amour ef-

fectif ; mais le caractere de la nation ne veut de ſentimens que ceux qui peuvent aporter quinze ou vingt pour cent d'interêt annuel ; c'eſt-là qu'ils placent leur tendreſſe. Ce n'eſt pas mal fait ; mais il faudroit y joindre quelque choſe de plus, & tout en iroit mieux. J'eſpere qu'ils y viendront ; cherchans à profiter de ce qu'il y a de bon dans toutes les nations ; il eſt difficile qu'à la fin ils n'en prennent pas tous les agrémens. Ils commencent à ſe réformer un peu, le luxe leur plaît, & nos petits Romans ne laiſſent pas de les amuſer ; mais il faudroit qu'ils en fiſſent de leur chef & de leur invention.

Le NORD eſt là-deſſus plus intraitable que la Hollande, cependant ils ont déja de grandes diſpoſitions à donner dans le Roman ; ils aiment le fabuleux, perſonne n'a tant brodé l'Hiſtoire,

que l'ont fait la plûpart de ces peuples. Je n'en juge pas seulement par les contes & les fadaises que nous ont debitées *Joannes* & *Olaus magnus*. C'étoient des Evêques & de plus des Evêques réfugiés à Rome , ainsi ils ont donné dans la Fable ; mais la plûpart de leurs Historiens l'ont pris aussi sur le même ton : cependant ils aiment à voyager , ils emporteront donc un jour dans leur Païs le gracieux des autres nations ; je le souhaite pourvû que ce ne soit pas pour nous en dépoüiller.

Qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait des siécles affectés particuliérement aux Romans ; de tout tems la crédulité , l'amour & les femmes ont régné ; ainsi dans tous les tems les Romans ont été suivis & goûtés , qu'on en fasse & qu'ils soient bons , je réponds du succès ; vous sçavez ce qu'on a dit de l'amour considéré même

dans

dans l'enfance du monde. Eve étoit fidéle ; mais bien prit à son époux qu'il fut alors, à ce qu'on dit, seul homme dans la nature.

Sarrasin.

Car bien qu'Adam fut jeune, vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agréable ;
Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

Et croyez que si nous n'avons pas de Romans de ces tems-là, c'est qu'il faloit connoître & bien pratiquer l'amour avant que de le peindre ; & quand on l'a bien connu, oh ! pour lors on l'a montré sinon tel qu'il est, au moins tel qu'il devroit être pour faire une impression toujours égale sur le cœur & sur l'imagination. Il est vrai cependant que plus les siécles ont été éclairés, polis & civilisés, plus ils ont donné dans les Romans, & l'amour y a toujours pris le caractere du tems.

Brave

Brave quand on a été courageux ; impétueux quand on a été brusque & pétulant ; doux & languissant quand on a été tendre & délicat.

Je crois aussi que les Romans conviennent à tout âge : mais il faut en sçavoir faire une prudente & judicieuse distribution ; le vin qui est le lait des Vieillards, est souvent nuisible à une jeunesse vive, active & pétulante ; & les rafraîchissemens, si nécessaires aux boüillonnemens du premier âge, ruineroient la santé des vieilles gens. Pourquoi ne veut-on pas que je dise la même chose des Romans ? Faisons donc avec économie cet utile & agréable partage, en bon pere de famille donnons à chacun ce qui peut lui apartenir ; ainsi l'enfance aura pour elle ce que nous apellons *Contes des Fées, Mille & une nuit* & autres amusantes bagatelles, elle ne sera pas

la plus mal partagée ; mais si elle y prend goût, c'est une bonne marque. On peut tout espérer d'une jeunesse qui veut aprendre, le fond en est bon ; insensiblement on l'a tourne à bien. A l'adolescence, c'est-à-dire, à tout ce tems où le sang est dans sa plus grande effervescence, ce tems ne laisse pas de s'étendre loin ; nous lui donnerons des Romans polis, civils & instructifs. Cet âge est assez actif, il est bon de le tenir un peu en bride, de lui aprendre à se posseder; & si l'on veut qu'il dure longtems, il faut lui montrer qu'il doit plus dépenser en politesses, en tendres sentimens, en soins & en attentions, qu'en réalité ; enfin qu'il lui est permis de se ruiner, s'il se peut, en préliminaires ; mais d'économiser sagement les biens essentiels de la vie, honneur, plaisirs & santé. C'est donc à cet âge que sont destinés l'*As-*

trée avec le *Berger extravagant* qui en eſt la critique ; *l'Illuſtre Baſſa*, le *Cyrus*, la *Clelie* & tous ces autres Héros de la douceur & de la tendreſſe. L'âge vraiment viril où l'amour eſt accompagné de quelques réflexions, demande des Romans qui le puiſſent entretenir long-tems dans cet heureux milieu ; c'eſt un âge de maturité, on y joüit tranquilement de ſon bien ; on y ſavoure le plaiſir qui eſt précedé de la réflexion : & la réflexion n'y eſt pas fâcheuſe, parce que le plaiſir n'y eſt jamais porté à l'excès. Oh ! dans cet âge les petites Hiſtoriettes, les Nouvelles amoureuſes & hiſtoriques, & tous autres Praticiens ſages & modérés ſont capables d'entretenir l'heureuſe temperature, néceſſaire pour joüir long-tems & agréablement. Car s'il eſt un âge où l'on ne doive pas émouſſer la pointe du plaiſir, c'eſt celui-là ;

lui-là ; il y auroit tout à craindre pour les suites.

Mais pour la vieillesse, il faut la réveiller, il faut la piquer non-seulement par un ragoût délicat, mais même par un sel vif & actif. Ce n'est pas pour rendre les Vieillards amoureux, à Dieu ne plaise, cela seroit vilain ; mais au moins faut-il les empêcher de perdre tout-à-fait le goût des plaisirs ? Ils se croiroient morts s'ils n'avoient pas de tems en tems d'agréables échapées. C'est alors que nos Contes, nos Nouvelles & nos autres Joïeusetés sont d'une grande ressource : rien n'y est de trop, ni *Decameron*, ni *Heptameron*, ni *Cent Nouvelles*. Je me souviens avec joye d'un vieil Magistrat âgé de 82 ans ; il avoit été fort brave garçon en son tems, mais il étoit un peu tombé ; cela n'est pas extraordinaire : à cet âge il médisoit, mais avec une sorte de complainte : *Plus*

Plus ne ſuis ce que j'ai été ;
Et ne le ſçaurois jamais être.
Mon beau Printems & mon Eté ,
Ont fait le ſaut par la fenêtre.

Cependant il faiſoit ſa lecture ordinaire des *Contes de la Fontaine*, & avoüoit qu'il ſe ſentoit encore. Il eſt toujours là , me diſoit-il, Monſieur , il eſt toujours-là , en frapânt deux ou trois petits coups ſur le front. Rien n'eſt donc plus propre que les Romans pour rajeunir un Vieillard ; ils tiennent en haleine les gens d'un âge mûr , & temperent la jeuneſſe. Peut-on rien de meilleur , de plus utile , de plus gracieux : il n'y a pas de recette qui vaille celle-là ? Une lecture de Quinte-Curſe rendit la ſanté au Roi de Naples Alphonſe I. Qu'auroit-ce donc été s'il avoit eu les *Amadis* , *Lancelot du Lac* , l'*Orlando furioſo* , ou l'*Innamorato* , il ne ſeroit jamais mort ,

mort, où il seroit revenu à l'âge de vingt ans?

Enfin parmi tous ceux dont nous venons de parler, il ya des caracteres d'esprit, il y a des situations où le Roman est utile; il devient même quelquefois nécessaire: alors je le regarde seulement comme une lecture amusante, comme un délassement. Je supose, par exemple, un homme occupé d'affaires difficiles & sérieuses, qui demandent de la discussion, de la contention d'esprit; mais il ne peut soutenir long-tems son travail sans se dissiper: s'il sort il perdra ses idées & ses vûës. Hé bien ne croyez-vous pas qu'un tel homme ne puisse passer agréablement une heure à la lecture d'un Roman enjoüé, bien écrit & amusant: ce sera un Auteur même, car il faut parler pour tout le monde. Mais je ne parle pas d'un *Pere Alexandre*, d'un *Pere Tho-*

Thomassin, d'un *M. Burman* & d'autres gens qui ne dépensent rien en esprit ; il n'y a que leurs yeux & leurs doigts qui travaillent : je parle d'un homme de réflexion, de méditation : je parle d'un homme obligé de comparer des textes, des actes, des titres & d'autres pieces peu gracieuses. Il se trouve fatigué, un simple repos ne lui suffit pas ; il l'ennuye au contraire & le décourage ; car vous le sçavez.

Desbender l'Arc ne guérit pas la playe.

Nous l'avons dit autrefois, & les Italiens nous l'avoient apris. Cependant il veut se distraire & réjoüir son imagination pour recommencer avec plus de courage ; il trouve du goût, il reprend des forces dans un Roman ; le lui défendrez-vous ? Pour moi je lui conseille de le prendre tel qu'il vou-

voudra, n'importe. Ce seront d'autres gens d'un caractere morne & sombre, abandonnés à eux-mêmes, ou livrés à des lectures sérieuses ; ils deviennent tristes & mélancoliques, ils sont incapables d'affaires. Il n'y a qu'à les égayer par des lectures amusantes, & vous les rendrez hommes : Hé bien ! qu'à cela ne tienne, ne leur épargnons pas même les plus vives & les plus agréables ; quoiqu'en disent les Pédagogues de la vie humaine.

Fin de l'Usage des Romans.

PIECES CURIEUSES

SUR

LE POËTE ROUSSEAU,

Suprimées en Hollande.

alloit paroître en 1731. *lorſqu'un Correcteur infidéle, ou pour mieux dire fripon, nommé* Loüis Thimothée, *s'aviſa d'en donner avis à l'*Abbé de Vayrac, *qui étoit pour lors à la Haye. Cet Abbé voulut s'en faire un mérite auprès de Rouſſeau, & ce dernier prit la liberté d'en écrire à M. Don* Loüis d'Acuña *Ambaſſadeur & Plenipotentiaire de S. M. Portugaiſe, dont il étoit connu, le priant d'interpoſer ſon crédit auprès des Etats Généraux pour faire ſuprimer cette Epitre ou Eloge hiſtorique, comme il vous plaira l'apeller.* Don Loüis, *l'un des plus ſages Miniſtres de l'Europe, fut étonné d'une pareille de-*

demande de la part de Rousseau, & dit que ce Poëte avoit assez attaqué de personnes de mérite, pour être attaqué lui-même à son tour : ainsi il récrivit à M. le Duc d'Aremberg qu'il ne pouvoit se mêler de cette affaire.

Rousseau, éconduit de ce côté-là, se tourna vers M. le Marquis de Fenelon, *Ambassadeur de* S. *M. T.* C. *auprès des Etats Généraux. Mais il fut étourdi de la réponse de ce prudent & vertueux Seigneur, qui dit avec une simplicité, qui ne respire que la sagesse : " Qu'il » venoit de relire ses instructions, » & qu'il n'y avoit rien vû qui » regardât les affaires du Par-*

» *naſſe, ni les differens des Poëtes*
» *& des Auteurs: Que d'ailleurs*
» *M. Rouſſeau n'étant plus ſu-*
» *jet de S. M. T. C. il ne con-*
» *venoit point à ſon Miniſtre*
» *de ſe mêler de lui, ni de ce qui*
» *le regardoit.* On *ignoroit cette ſage réponſe, lorſqu'on écrivit la Lettre qui ſuit à M. le Marquis de Fenelon. Mais on ne ſera peut-être pas fâché de la voir ici.*

Enfin Rouſſeau ſuplia M. le D*uc d'Aremberg de ne le point abandonner dans cette occaſion eſſentielle.* C*e* S*eigneur eſt très-bon, tout le monde le ſçait; & il voulut en donner une preuve ſenſible à* R*ouſſeau. Il écrivit donc à M. le* Comte Sinzen-

dorff

dorff *Ministre de S. M. Impériale à la Haye. Sur le champ cet Ambassadeur part & vole même chez le Pensionnaire lui demander au plûtôt la supression de l'Eloge historique de Rousseau (sans doute comme une Piece préjudiciable à l'Etat & sur tout aux interêts de S. M. I.) il exigea même que l'on emprisonnât incessamment l'Auteur, le Libraire & l'Imprimeur de cette Piece. Les Etats Généraux sont sages & moderés : ils sentirent bien qu'une demande aussi vive, en matiere aussi peu importante, alloit directement contre la liberté qui fait la base & le fondement de la République. Leurs Hautes*

*Puissances se contenterent donc par une sorte d'égard pour M. le Comte Sinzendorff, d'écrire aux Bourguemestres d'Amsterdam pour leur marquer de ne point laisser paroître l'*Eloge historique de Rousseau*, sans y faire quelques corrections. C'est ainsi que malgré la sagesse & l'austérité de ces Illustres Républicains, le crime & le criminel trouvent de la protection jusques dans la Hollande, au mépris des Edits les plus severes & dans la matiere la plus importante qu'il y ait pour tous les Etats policés.*

L'affaire en étoit-là lorsque M. le Duc d'Aremberg *vint à Paris en* 1732. *une personne qui pre-*

prenoit quelque part à cette Piece eut l'honneur de l'aller ſaluer, & de le ſuplier même comme Prince très-équitable, de vouloir bien ſuſpendre les diligences qu'il faiſoit faire à la Haye au ſujet de cette Piece. Qu'on eſperoit de l'amour qu'il avoit pour les Lettres, qu'il n'interromproit pas le cours de cette diſpute littéraire, qui pouvoit éclaircir bien des faits ſinguliers & peu connus. Ce Prince ne s'expliqua pas préciſément; mais il demanda communication de cet Eloge: ce qui fut fait ſur le champ. Il en lut environ le tiers, & dit avec bonté & même avec tranquillité: Mais M. Rouſſeau n'a-t-il pas raiſon de ne vouloir pas

qu'on imprime cette Piece? Sans doute, lui repliqua-t-on, Monſeigneur, ſans doute: Mais M. Rouſſeau a-t-il obtenu un Privilege excluſif de ſatyriſer tout le monde, & de n'être pas ſatyriſé lui-même?

Sur ces entrefaites arrive M. de Laſſeré, *homme plein d'eſprit & de reſſource en tout genre; & pour faire ſon éloge en un mot, l'un des favoris de M. le Duc d'Aremberg, il lut ſur le papier qui étoit entre les mains de ce Prince;* Eloge hiſtorique de M. Rouſſeau. *Oh!* dit-il, *je ſuis content, Eloge hiſtorique de M. Rouſſeau: c'eſt mon ami; c'eſt le meilleur de mes amis. Il y a long-tems que*

cela

cela devoit être fait ; de grace faites moi l'amitié, Monſieur, de me le communiquer, cela me fait trop de plaiſir ; que je le liſe, Monſieur, je vous en prie. Oüi, ſans déplacer, dit M. le Duc d'Aremberg, ſoit, dit M. de Laſſeré, j'aurai bien-tôt fait, je le dévorerai.

M. de Laſſeré lut donc cette Piece fatale, & jamais homme ne témoigna tant d'inquiétude ; à peine ſe poſſedoit-il dans cette lecture : & le ſpectateur ne pouvoit s'empêcher de rire malignement de la ſotiſe des hommes, de ceux même qui ont le plus d'eſprit, de délicateſſe & de goût (car certainement perſonne n'en a plus que M. de Laſſeré) de

penser qu'on puisse faire sérieusement un Eloge historique de Rousseau. Il faut avoir de la condescendance pour ses amis ; mais il ne faut point être aveugles à leur égard. Si nous leur passons des vices , l'amitié y est souvent obligée : il ne faut pas obliger les autres à les adorer.

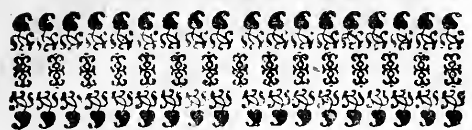
M. de Lasseré finit enfin sa lecture dans le tems qu'on finissoit toutes ces réflexions. Il s'éleva sur le champ & dit ; c'est-là l'ouvrage d'un calomniateur : Oüi , Monsieur , lui répondit-on ? Mais on peut , dit M. Lasseré, intenter un Procès de calomnie à l'Auteur de cette Piece ; je le crois , comme vous le dites , Monsieur , lui répliqua t-on ;

& si vous avez un conseil à donner, c'est celui-là : Rien n'est plus grossier, rien n'est plus fade, dit M. de Lasseré ; je le pense de même, lui dit-on, Monsieur ; mais avec le tems cela deviendra plus leger & plus délicat. La conversation finit par des exclamations de la part de M. de Lasseré, & par des railleries de la part du spectateur ; toujours cependant en presence de M. le Duc d'Aremberg, que sa prudence empêcha de rien dire.

M. de Lasseré & son ami M. Rousseau se sont encore donné bien des mouvemens : on ne s'en donne pas davantage en matiere d'Etat ; cependant ils n'ont

pû empêcher la Piece de paroître. Je la publie donc & la donne pour ce qu'elle eſt, peut-être la trouvera-t-on curieuſe par la qualité des faits qu'elle renferme ?





EPITRE DEDICATOIRE

DE LA

NOUVELLE EDITION

DES POESIES DE REGNIER,

Mais suprimée en Hollande.

A M. ROUSSEAU,

Le Modéle des Poëtes Satiriques François.

A QUI pourrois-je mieux dédier cette nouvelle Edition du premier Satirique de notre Poësie Françoise, qu'à Vous, MON CHER ROUSSEAU, qui faites une si brillante figure dans la moderne Satire. On auroit dû pen-

penser à vous rendre cet hommage dès la premiere Edition, qui en fut publiée à Londres en 1729. mais on ne trouvoit pas sans doute ce travail assez accompli, pour vous faire cette offrande : on sçait avec quels égards & quels respects on doit traiter les personnes de votre considération.

J'aperçois déja vos ennemis qui murmurent & qui cherchent à blâmer ma démarche ; mais je m'embarasse peu de leurs discours. Vous êtes le seul, MON CHER ROUSSEAU, auprès duquel j'ose prendre la liberté de me justifier ; & je crois que vous-même m'avez déja prévenu. Vous vous dites actuellement, *Scarron* a bien dédié un Livre à Guillemette, chienne de sa sœur ; *Furetiere* n'a-t-il pas fait une belle Epitre Dedicatoire au Bourreau ? *Despreaux*, l'illustre Despreaux, n'a-t-il point adressé une Epitre à son Jardinier, qui n'é-

n'étoit qu'un valet ? HORACE ne l'avoit-il pas fait avant lui ? He ! pourquoi M. G. D. P. qui n'est lui-même qu'un Avocat, ne m'offriroit-il pas son travail ? Ne suis-je pas le Poëte régnant de notre siecle : n'occupai-je pas le Trône de la belle Litterature. Ainsi je puis bien lui tenir lieu de Tête Couronnée, & recevoir sa Dédicace avec quelque bonté.

Vous parlez toujours comme un oracle, MON CHER ROUSSEAU, & vous pourriez ajouter à ces raisons, que tous les jours on fait des *Avis*, ou des *Epitres Liminaires aux Lecteurs*. Or, soit dit sans vous déplaire, cela regarde aussi-bien le fils d'un Cordonnier, qu'un Roy, ou quelque Prince, qui prend la peine de lire un ouvrage. Ainsi je suis sûr à present que cette Epitre passera sous vos auspices.

J'aurois bien pû, je le sçai, offrir mon travail à quelque homme

me puiſſant, à qui j'aurois ſanglé par le nez des éloges qu'il ne mérite pas, & ne méritera même de ſa vie, dureroit-elle encore deux ou trois paires de ſiecles. Mais vous le ſavez, je haï ces manieres baſſes & rampantes : je ſuis né libre : Et comme nous nous connoiſſons depuis long-tems, j'en uſerai très-cordialement avec vous.

Avoüez, MON CHER ROUSSEAU, que l'on pourroit faire un admirable paralelle de votre Poëſie avec celle de nos plus illuſtres Poëtes ; ſur-tout avec les deux Satiriques, que nous a fourni le Parnaſſe François. REGNIER, qui a débroüillé notre Satire, ne l'avoit qu'ébauchée, il s'étoit contenté de cenſurer les vices, ſans rien dire des perſonnes qu'il avoit toujours eu ſoin de reſpecter. Par-là il s'imaginoit ſans doute engager l'homme vicieux à ſe corriger & à ren-

dre

dre graces intérieurement au Poëte, de lui avoir indiqué la bonne voye, sans le décrier dans le monde ; chose toujours odieuse aux plus déterminez débauchez. Mais cette conduite aprouvée de son tems, étoit trop sage & trop moderée pour le nôtre. Elle faisoit rire trop de personnes, & n'en faisoit pleurer aucune : c'étoit, vous le sentez, c'étoit une Satire informe ; elle instruisoit, sans donner lieu à la malignité des hommes, d'insulter ceux qu'il n'avoit pas nommément désignez. Il s'est écoulé plus d'un demi-siécle avant que nous ayons eu la consolation de trouver, que nous ayons même admiré ce Poëte Satirique, qui ne s'est pas contenté de décrier le vice. BOILEAU est enfin venu, a persécuté jusqu'aux personnes, qu'il croyoit vicieuses. Nous avons eu le plaisir de lire & de relire même plus d'une fois dans les ouvrages

ges de ce Poëte les noms de Colletet, de Cottin, de Pelletier, de Pradon, de Perraut, de Bourſaut & de beaucoup d'autres, reſpectables par-tout ailleurs, que dans les Vers de DESPREAUX. Mais enfin ce Poëte n'en vouloit qu'à ſes ennemis, ou à ceux qui n'étoient point ſes adorateurs. Ainſi ſous ſon regne la Satire ne fut pas encore pouſſée où elle pouvoit aller.

Ce point de perfection vous étoit réſervé, MON CHER ROUSSEAU; vous avez laiſſé à d'autres le ſoin d'attaquer (1) le vice, auquel

(1) M. Rouſſeau l'a dit avec beaucoup d'énergie dans ſon Epitre à Clement Marot:

. . . . Je tiens qu'en fait d'écrire,
Le meilleur eſt de rire ſans pincer.
Nous ne devons les vices careſſer;
Mais d'autre part il ne les faut reprendre
Trop aigrement. Les Hommes à tout prendre,
Ne ſont méchans que parce qu'ils ſont fous.
Ce ſont enfans moins dignes de courroux
Que de riſée.

Il a donc raiſon dans ſon ſyſteme de ne pas

quel même vous avez suggeré les moyens de continuer impunément son chemin ; vous vous êtes contenté de dénigrer la vertu ; vous lui avez donné une teinture de ridicule, dont il n'y a que les esprits bien faits & les ames bien placées, qui puissent librement se débarrasser. La Religion même, oüi (2) la Religion, qui jusques à vous avoit été impénetrable aux traits de vos Confreres en Satire, ne fut pas à l'abri des coups les plus vifs de votre plume. Voilà ce

attaquer le vice. A quoi serviroit-il de dénigrer des hommes qui sont fous, ou de crier perpétuellement contre leurs folies ?

(2) M. Rousseau n'a jamais attaqué aucun dogme particulier de la Religion ; peut-être ne les connoît-il pas, & bien leur en prend : il a seulement parlé contre la Religion en general, quand il a dit dans son *Incrédule*

Papistes, Siamois, tout le monde raisonne.
L'un dit blanc, l'autre noir ; & ne s'accordent point,
Chacun des deux me dit, ma créance est la bonne.

ce que n'avoient pas fait nos deux Poëtes Satiriques. Ils étoient trop ſages, ils étoient trop réſervés pour manier ce genre de Poëſie avec la vivacité & l'énergie que vous lui avez donnée. Mais vous les avez bien autrement ſurpaſſé, MON CHER ROUSSEAU; *Regnier* n'avoit nommé perſonne, *Deſpreaux* n'avoit déſigné que ſes ennemis, ou les gens de lettres qui ne l'eſtimoient point aſſez ſuivant ſon goût. Un tout autre prodige éclate dans vos ouvrages : amis, ennemis ; ſuperieurs, inferieurs ; honnête homme, ſcelerat ; vices & vertus, tout eſt confondu dans vos

Qui croirai-je du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne ?
Aucun ; mais je demande un juge ſur ce point,
Qui ſoit juge, ſincere, & n'épouſe perſonne,
Ce ſera le bon ſens, qui leur dit en deux mots :
Vous êtes tous les deux, bien fourbes ou bien ſots.

Et M. Rouſſeau continuë juſqu'au bout ſur le même ton.

vos incomparables Satires. C'est ce qu'on apelle le période de la Poësie Satirique. Il n'y avoit que vous, qui fussiez capable de cette suprême, de cette sublime perfection. Avouez qu'il est divertissant de voir dans vos Satires les portraits de vos amis, tels à peu près (3) que vous les auriez copiés d'après les Grotesques de (4) *Calot*,

(3) C'est ainsi que l'Abbé *Courtin* est accommodé dans les Vers de M. Rousseau. Tantôt il lui adresse une Ode, comme à l'un de ses Héros, tantôt il en donne un assez grotesque crayon, dans le Rondeau qui commence, *En manteau court, en perruque tappée.* Et pourquoi cet Abbé s'avise-t-il aussi de ne pas aprouver de mauvais Vers que M. Rousseau prétendoit être bons ?

(4) CALOT fut un célebre Dessinateur & Graveur Lorrain, qui a vécu vers le commencement & même au milieu du XVII. Siecle. Il excelloit sur-tout dans les petites Figures & même dans les sujets bizarres & singuliers ; de sorte que par une maniere de parler proverbiale, on a dit depuis, les Grotesques de Calot. Il avoit tant de feu & de vivacite, qu'un trait ne sortoit pas de son crayon, ou de son burin qu'il ne fut animé,

Calot, ou les bizarres crayons de (5) *La Fage.* Il vous eſt même glorieux d'y avoir drapé juſques à vos patrons & à vos (6) bienfaicteurs. Perſonne ne s'étoit encore

(5) LA FAGE fut un Deſſinateur des plus hardis & des plus extraordinaires du dernier ſiécle. Comme il étoit plus ſouvent au cabaret que dans ſon cabinet, un coup de crayon bizarre & ſingulier, qu'il donnoit ſur une cheminée, valoit ſouvent mieux que les Etudes des Maîtres les plus correcʃts, parce qu'il y avoit beaucoup de feu & de caractere dans tout ce qu'il faiſoit.

(6) C'eſt ce que M. Rouſſeau a daigné faire à l'égard de M. de Francine, l'un de ſes protecteurs, de ſon propre aveu. Il a ſoin de l'apoſtropher en ces termes dans ſa *Francinade.*

Le Directeur de ce Bureau de joie,
Eſt un Ribaut des plus francs qu'il s'en voie,
Pipeur, Eſcroc, Sycophante, Menteur,
Fleau des bons, des fourbes Protecteur;
Ne connoiſſant foi, loi, Dieux, ni Déeſſes,
Fors celle-là, qui préſide aux ſoupleſſes,
Au vol furtif, aux fourbes; en un mot
A cette ſainte il fut toujours dévot, &c.

Il avoit eu ſoin avant ce tems-là de le faire à l'égard de M. Roullier du Coudray au ſervice duquel il avoit été; comme il a eu la bonté de le faire depuis pour M. le Duc

core aviſé de ſuivre cette route : elle n'avoit pas été frayée ; mais heureuſement vous nous en avez donné l'exemple. Ainſi les Protecteurs des Poëtes & des gens de lettres n'ont qu'à ſe bien tenir : nous

de Noailles, qui avoit eu l'honneur de faire du bien à Rouſſeau.

Mais cet exemple de M. le Prince Eugene eſt de plus fraîche date & bien plus curieux. En voici l'Hiſtoire, telle que je l'ai ſçûë à Vienne, même peu de tems après qu'elle y fut arrivée. Bonneval, comme ancien Lieutenant General, eſperoit & demandoit même un Gouvernement en Hongrie ; il donna ſon mémoire au Conſeil de Guerre : il auroit obtenu ſa demande, ſi un Lieutenant General plus ancien ne s'étoit pas trouvé en concurrence avec lui : il fut donc préferé à Bonneval ; ce dernier perdit la tête, qu'il n'avoit pas eûë fort bonne juſques-là. Il s'imagina ſottement que M. le Prince Eugene chef du Conſeil de Guerre l'avoit deſſervi dans cette occaſion. Sur le champ il réſolut de s'en venger : quoiqu'il dût aux bontés de ce Prince toutes les graces extraordinaires, dont il avoit été comblé par l'Empereur Leopold & depuis par l'Empereur Joſeph ; & même par le ſage & vertueux Prince qui occupe aujourd'hui ſi dignement le Trône Impérial. Et loin de reſpecter cette tendre & conſtante amitié, dont

nous leur ferons essuyer impunément de longues & cruelles Satires : vous nous autorisez par votre conduite. Il n'est ni Prince, ni Tête Couronnée, qui puisse aujourd'hui être à l'abri de nos cen-

il étoit honoré par M. le Prince Eugene de Savoye, Bonneval se livra entierement à son intemperie ; des Chansons lui parurent la voye la plus simple & la plus efficace pour y réüssir Mais quoique Bonneval ait beaucoup d'esprit & même de cette singularité bizarre qui est propre à la Poësie, il n'étoit pas néanmoirs assez Poëte pour oser entreprendre seul des couplets Satyriques. Il implora le secours de Rousseau, qui ne se le fit pas dire deux fois. Il trouvoit dans la qualité de bienfaicteur que M. le Prince Eugene avoit à son égard, un Titre plus que suffisant pour ne pas épargner ce Prince : ce fut même un aiguillon qui le porta à mettre dans ces couplets toute la vivacité & le sel mordicant qu'il sçait ordinairement répandre contre ses amis & ses protecteurs. Les couplets furent donc bientôt en état : Bonneval fournissoit les pensées, & Rousseau se chargeoit d'en revétir la Poësie de ces traits piquans, qui font le régal de ces sortes de Pieces. Les couplets coururent dans Vienne, & y furent generalement meprisés : on eut même en horreur l'ingratitude de leurs Auteurs, qui ne

censures. Vous nous l'avez bien fait connoître par ces couplets satiriques contre M. *le Prince Eugene de Savoye*, que vous distillâtes à Vienne en 1721. dans le Laboratoire du *Comte de Bonne-*

faisoient pas difficulté d'avoüer le tout: mais le Prince Eugene leur interdit sagement l'entrée de son Palais. J'ignorois toute cette Histoire lorsque j'arrivai à Vienne sur la fin de 1721. & j'eus l'imprudence, avant que de prendre langue, d'aller voir Bonneval & Rousseau. M. le Prince Eugene m'en fit une sorte de reproche, rempli de bonté : ainsi je me gardai bien de retourner chez Bonneval. Pour Rousseau il se mit affectueusement à s'attacher à moi, à peu près comme les mouches ou les frelons s'attachent à ce qui peut leur être utile. Bonneval & Rousseau allerent dans les Païs-Bas en 1722. ils virent les mécontentemens des Provinces, des Villes & des Seigneurs contre le Gouvernement tyrannique du Marquis de Prié, Lieutenant General & Intendant des Païs-Bas qui étoit une créature du Prince Eugene : Bonneval & Rousseau ne pouvant se venger sur le Prince se jetterent sur le Favori. Bonneval eut soin de procurer aux mécontens les moïens de faire passer jusques à l'Empereur leurs Mémoires contre les malversations du Marquis de Prié, qui étoit, puisqu'il le faut dire,

val. Vous eûtes la bonté d'accommoder ce Prince en enfant de bonne maison. C'étoit, j'en conviens, une marque sensible de votre reconnoissance : vous le faisiez sans doute pour le remercier de quatre mille

un peu trop vivement protégé par M. le Prince Eugene de Savoye, alors Gouverneur General des Païs-Bas ; Rousseau se mit de la partie ; car il ne pouvoit pardonner au Prince son bienfaicteur le mécontentement qu'il avoit fait paroître sur ce que Rousseau lui avoit fait l'honneur de le satiriser dans des Vers. Enfin le Marquis de Prié fut chassé des Païs-Bas ; & M. le Prince Eugene, en abdiquant ce Gouvernement, eut en échange le Vicariat de l'Italie : & l'on envoya en sa place la Sérénissime Archiduchesse sœur de l'Empereur aujourd'hui régnant. Voilà quelle est la clef de la grande affaire que Bonneval s'est faite dans les Païs-Bas ; qui enfin l'a conduit par bien de mauvaises manœuvres jusques à se retirer chez les Turcs, pour y prendre le Turban, marque extérieure de la Religion Mahométane ; quoique Bonneval n'eut pas encore eu le tems d'en choisir aucune. Il est à croire que le Grand Seigneur, rempli de l'équité si naturelle aux Souverains, lui enverra sans doute par quelque muet le Cordon de soye qu'il a tant de fois mérité. Mais à bon compte

mille livres de pension annuelle, que vous aviez la bonté de recevoir genereusement de sa part. Vous lui en avez donné pour son argent : s'il vous avoit mieux payé, vous auriez eu soin de l'étriller tout autrement. Vous fûtes cependant un peu surpris de voir que vos couplets satiriques, loin d'être chantés dans les assemblées de Vienne, comme vous l'esperiez, ne firent que s'attirer l'indignation de tout ce qu'il y avoit d'Auguste & de Grand dans cette capitale de l'Empire. Madame *la Comtesse de Walstein* (7) si respecta-

Bonneval s'est bien gardé de mettre toute cette Histoire dans ses Mémoires contre le Marquis de Prié, qu'il a fait faire par son ami Rousseau. Il a eu soin, en la passant sous silence, de se couvrir de tout ce qui le pouvoit honorer ; quoique d'ailleurs il ait soin de citer souvent dans ces Mémoires son cher & féal M. Rousseau, le fidele interprete de ses fantaisies.

(7) Madame la Comtesse de Walstein étoit sœur de Madame la Duchesse Douairiere d'Aremberg. Ces deux Dames, l'hon-

pectable par ſon mérite & par ſa naiſſance, vous interdit d'abord ſa maiſon : beaucoup d'autres, par un ſcrupule d'honneur & de probité, ſuivirent ſon exemple. Cependant M. le Prince Eugene, en ne vous admettant plus chez lui, ne laiſſa pas de vous faire toucher à ſon ordinaire la même Penſion. S'il croyoit vous punir comme Poëte en vous défendant l'entrée de ſon Palais ; comme Prince rempli de ſentimens, il avoit compaſſion des beſoins de l'humanité, dont infailliblement vous auriez été privé ſans ſa généroſité.

Vous fîtes bien cependant, MON CHER ROUSSEAU, vous fîtes bien d'avoüer (8) au Prince que vous aviez

neur de leur ſexe par leur probité & leur vertu, ſont l'une mère & l'autre tante de M. le Duc d'Aremberg, ces deux illuſtres perſonnes, reſpectables à la Cour de Vienne & à celle de Bruxelles, ſont réellement reſpectées de tout ce qu'il y a de gens d'honneur qui ont le bonheur de les aprocher.

(8) Rouſſeau fit cet aveu, lorſqu'à la

aviez adouci ces couplets, & que vous aviez terriblement modéré l'acrimonie que Bonneval y vouloit répandre. En cela vous vous êtes comporté en Poëte brave & courageux : Oüi, vous avez raison, MON CHER, c'est prudemment, c'est industrieusement imaginé que de tenir en respect ces arrieres Cadets de Maisons Souveraines, pour leur aprendre par vos Satyres à révérer en vous le fils aîné du Dieu des Vers.

Au moins c'est ainsi que je vous regarde : en cela j'adopte vos idées ; & je crois que depuis cet heureux jour, depuis ce précieux moment, auquel Apollon créa l'Univers Poëtique, il ne s'est pas encore

priere de S. E. M. le Comte de Sinzendorff, Grand Chancelier de la Cour Impériale, M. le Prince Eugene de Savoye voulut bien pardonner à Rousseau l'affaire des couplets satiriques. Mais M. Rousseau reculoit alors pour mieux sauter, comme on l'a bien vu depuis dans ce qui est arrivé aux Païs-Bas.

trouvé de Poëte qui pût, raillerie à part, vous aller à la ceinture. Que n'êtes-vous pas dans le Poëme héroïque, qui est le sublime de notre Poësie? HOMERE, VIRGILE, l'ARIOSTE & le TASSE ont fait de grands Poëmes épiques; & si vous vouliez vous en donner la peine, vous les feriez encore beaucoup plus longs. ARISTOPHANE, PLAUTE, TERENCE & MOLIERE, ont fait des Comédies très-estimées; mais vous vous êtes bien gardé de les suivre: vous avez pris des routes toutes nouvelles. Aussi quelle réussite n'avez-vous pas euë? Il n'y a que votre *Flateur* (1) ou vous étant avisé dès l'an 1697. qu'il parut, de vous copier fidelement vous-même, vous vous êtes presque surpassé! Quel goût, quel feu, quel naturel dans vos Opera? Non,

(1) *La Comédie du Flateur*, où Rousseau s'est lui-même caractérisé, parut pour la premiere fois en 1697.

Non, QUINAUT, l'aimable & le tendre Quinaut n'en a jamais fait de tels. Aussi vous y êtes-vous mis à votre retour de Dannemarck. Vous aviez l'ame saisie, vous aviez l'imagination remplie de ces vives idées qu'inspirent les glaces & les neiges de tout l'Hemisphere Septentrional. Vous aviez pris alors un nom de Guerre, je le sçai, c'étoit celui de Verniette. Mais, MON CHER ROUSSEAU, vous avez beau vous déguiser, il en faut toujours revenir au nom paternel, qui est non-seulement écrit, mais même gravé sur votre front & dans toute votre physionomie.

Si vous vous donniez la peine de faire des Tragédies, les caracteres y seroient sans doute mieux poussés que dans *Eurypide*, *Sophocles* ou *Eschyle*. Vous auriez plus de grandeur que *Corneille*, plus de correction & de tendresse que *Racine*, plus de cruauté que

Crebillon. Ah ! que vous faites sagement de ne vous pas jetter dans le Dramatique, vous nous feriez mourir d'admiration ; & par-là vous deviendriez homicide. Vous êtes plus humain, nous le savons ; vous apréhendez même jusqu'au fourreau (1) de votre épée. *Catulle*, *Martial*, *Marot*, *Theophile* & *Maynard* ont fait des Epigrammes licentieuses. Oh ! vous l'avez bien emporté sur eux : ce ne sont que des Novices à votre égard. Mais gardez-vous d'aller en Hollande, car vous savez les terribles ravages que ces Sages Républicains font à present contre

(1) L'Histoire secrete de la litterature nous a fait suffisamment connoître que le brave M. Rousseau a reçu plus d'une fois la juste récompense que l'on accorde aux Poëtes Satyriques ; & la crainte d'une continuation du même régal le fit fuïr en diligence, ayant trop d'humanité pour s'en venger. Il a cela de commun avec beaucoup de ses confreres en Satyres, qui craignent de tirer l'épée.

tre ceux dont vous avez chanté les Amours. Le *Placart* ou l'*Edit* même qu'on y a dernierement publié sur le crime de non-conformité en Amours (2) paroît être fait directement contre vous. N'y allez pas, je vous en conjure, car vous seriez saisi au colet; & l'on vous y régaleroit des deux extrémitez de ce bas monde, le feu & l'eau. Impitoyablement on iroit jetter vos cendres en pleine

(2) Il est vrai que le chaste & réservé M. Rousseau, s'est terriblement émancipé sur cette matiere, qu'il traite de bagatelles; témoin ces Epigrammes qui commencent:

Un Castillan zelé pour le lays.
Diantre soit fait, disoit un Paßager.
Un vert galant se confeßoit nagueres.
Un Précepteur logé chez un Genois.
Un Medecin s'accusoit d'avoir fait.
Frere Conrard Hermite plein de suc.
Un vieux Paillard qu'à Rome on accusoit.
Un Moine ayant (c'étoit un Sous-Prieur.)

Toutes Epigrammes où l'arriere Venus est fort loüée par M. Rousseau.

mer, (3) comme on a fait à quelques-uns de vos plus fidéles confreres : c'est surquoi on n'entend pas raillerie.

Non content d'être comme Phaëton, reconnu pour le fils du Soleil ; ce qui n'est pas une médiocre fortune pour le fils putatif * du

(3) C'est le suplice que l'on a fait souffrir à plusieurs des Non-conformistes de Hollande.

(*) *Fils putatif du feu bon homme Rousseau*, ce n'est pas moi qui le dit. Voici comme s'en explique Maître Satan dans l'Apologie qu'il a faite de notre bon & loyal M. Rousseau, en ces termes :

Roußeau, dit-on, *renia ses parens,*
Et les couplets, qui sont ses vrais enfans :
Est fils ingrat, domestique infidéle,
Perfide ami . . . Tout doux plume cruelle ;
Traître Saurin, tu le connois bien mal,
Oncques je n'eus serviteur plus loyal,
Meilleur ami. Le reste est un mistère :
Il renia le mari de sa mere ;
Son pere non. A l'égard des couplets,
Pour le certain c'est moi qui les ai faits.

Voyez l'Anti-Rousseau, pag. 527.

* Oh ! personne ne doute que Satan ne doive être bien informé de la vie, des mœurs

du feu bon homme Rousseau, vous avez voulu monter de plusieurs degrez, & vous élever même jusqu'au suprême honneur de la divinité. Mais gardez-vous bien d'imiter en tout feu M. Phaëton votre frere. Avec cette sagesse que nous vous connoissons, vous prétendîtes suplanter Minerve, en vous ingérant dans le Gouvernement des Païs-Bas, dès que vous y fûtes arrivé. Ainsi les intrigues odieuses, les mouvemens secrets, les conferences nocturnes, les mémoires contre M. le Prince Eugene de Savoye ne furent point épargnés. Vous avez raison : c'est bien à faire à ce Prince à se mêler de conduire des Peuples. Non, il n'y a que vous, MON CHER

& des actions de M. Rousseau, sur l'esprit & le cœur duquel il continuë de verser avec profusion ses agréables influences. D'ailleurs, c'est bien de l'honneur pour lui d'être regardé comme fils putatif du bon homme, par lequel il a été élevé & nourri.

ROUSSEAU, qui ſoyez capable d'un commandement ſage, prudent & modéré, qui ſçait ſe faire aimer & reſpecter de tous ceux qui ſont confiés, ou du moins qui doivent être confiés à vos ſoins. Il y a long-tems que l'on s'en eſt aperçu en France : & c'eſt une faute irréparable à tous les Princes de l'Europe de ne vous avoir pas choiſi pour le chef de leurs conſeils. Vous ſçavez ce qu'a dit un Poëte de la Minorité du Roy Loüis XV. heureuſement régnant:

C'eſt Law qui gouverne aujourd'huy
L'Etat & la Finance,
Et l'Eſpagne d'Alberoni
Redoute la puiſſance :
Tout ſeroit au même niveau,
Si le Corps Germanique,
Nous faiſoit voir auſſi Rouſſeau
Chef du Conſeil Aulique.

Que vous êtes bien aſſorti ! certai-

tainement vous auriez dans votre suprême ministere un succès à peu près pareil à celui de ces renommés personnages qu'on a daigné met-en paralelle avec vous.

Je me souviens d'avoir lu autrefois dans la *Satyre Menippée*, que les affaires essentielles du Gouvernement de notre France devoient pour le bien de l'Etat être maniées par des Docteurs en Theologie, ou du moins par des Graduez nommés. Mais on s'est trompé, MON CHER ROUSSEAU, je pense plus sainement ; il faudroit mettre tous les Poëtes à la tête du Gouvernement de l'Univers, & vous pardessus tous. O Dieux qu'il pleuvroit de beaux événemens ! Quelle volupté, quelles délices goûteroit alors Apollon, le pere de la lumiere & de la Poësie, d'éclairer ce bas monde, qui seroit conduit & gouverné par ses plus chers enfans !

Mais M. le Prince Eugene qui s'avisa l'an 1722. de vous écarter si sagement de Vienne où vous faisiez le noble métier de Nouvelliste précoce & de Picoreur (1) de Nouvelles secretes, ne s'imaginoit pas qu'en vous releguant en Angleterre (2) sous prétexte d'y faire

(1) *Picoreur*, est proprement un Fureteur, un Voleur secret, un Partisan qui n'est point avoüé par le General. C'est pourquoi on dit *aller à la Picorée*; c'est-à-dire, aller fourager secretement & sans ordre. C'est ce que Rousseau faisoit à Vienne, il alloit picorer de tous côtés des Nouvelles qui n'étoient pas encore meures, pour les dire à un Secretaire qui les mandoit sur le champ à sa Cour, qui en faisoit usage.

(2) Je n'oublierai jamais ce que m'a dit un de mes amis : il étoit allé à Vienne en même-tems que moi ; c'est-à-dire, en 1721. & vrai-semblablement il n'y étoit point allé pour des bagatelles. Quelques jours avant que d'avoir Audience de M. le Prince Eugene de Savoye, il avoit fait l'honneur à Rousseau de l'aller voir, & ils parlerent fort de Poësie antique & moderne. Dès que le Prince vit cet ami, il lui dit : mais vous avez vû Rousseau? Oüi, Monseigneur, lui dit cette personne ; nous n'avons parlé que de Poësie. Je le sçai,

faire imprimer vos Poësies, vous auriez soin en passant dans les Païs-Bas de lui ourdir une trame qu'il auroit bien de la peine à débroüiller. Avoüez que ce Prince fut bien la dupe de sa prudence ; ainsi précaution inutile dans ce grand homme, aussi-bien qu'en beaucoup d'autres.

On assure cependant que vos démarches dans les Païs-Bas n'eurent pas le succès que vous en attendiez. Mais un habile homme com-

répondit le Prince, mais prenez garde à vous. Ce Prince étoit bien informé que Rousseau alloit à la découverte de Nouvelles secretes, pour en informer une personne qui sçavoit s'en servir. Et ce fut dans ce tems-là même que M. le Prince Eugene se servit du prétexte de l'impression que Rousseau vouloit faire de ses Poësies pour l'écarter de Vienne, où il étoit fort suspect au Ministere, & l'envoyer en Angleterre. Ce qui s'exécuta vers le milieu de l'an 1722. que M le Prince Eugene eut de nouveaux soupçons du digne métier que Rousseau faisoit à Vienne. Il n'a pas fait difficulté d'avoüer depuis qu'il y avoit fait souvent le métier d'Espion.

comme vous ne manque jamais de ressource ; & puisque vous n'avez pu être Minerve la prudente ; puisque vous manquâtes ce poste qui vous convenoit si fort, vous faites bien de vous en tenir aujourd'hui aux fonctions de cette divinité complaisante qui rendit tant de services au souverain des Dieux. Les Jupiters de vos quartiers trouvent en vous un officieux Mercure que vous remplacez industrieusement par les agréables & utiles fonctions dont vous vous aquitez si bien : agréables pour ceux que vous servez, & utiles pour votre avancement. C'est agir en habile homme, il n'y a pas de plus sûr moïen d'être mis au rang des Dieux : c'est par-là que le fils de Jupiter a fait une si éclatante fortune. Je voudrois pour la rareté du fait, que vous fussiez témoin de mon zéle pour tout ce qui vous regarde : & soyez persua-

ſuadé que je n'ai pas peu à combattre. Mais je vous le proteſte ici à la face de toute la Nation Poëtique & Littéraire ; je veux toujours être votre défenſeur, tel & même plus ardent que vous me voyez aujourd'hui. Ainſi notez, MON CHER ROUSSEAU, notez bien, je vous en ſuplie, ſur votre Agenda, que je vous conſidere, que je vous reſpecte ; j'allois dire que je vous adore, mais vous n'êtes pas encore au rang des Dieux. Vous y parviendrez cependant, dès que nous aurons déplacé ce vieux Mercure de la Fable qui n'en peut plus, & que ſes fatigues ont mis ſur les dents. Cependant ne marquez pas, je vous en prie, que je ſuis de vos amis. A Dieu ne plaiſe ; comme vous les avez tous accommodez d'importance, je ne veux pas que la poſtérité me voye dépeint dans vos ouvrages avec ces traits extraordinaires & quel-

quelquefois véridiques, sous lesquels nous voyons caractérisés tant d'illustres personnages, de qui, comme un autre Reimbrant, vous avez daigné nous donner de bizarres portraits.

Je sçai qu'on vient récemment de vous attaquer, MON CHER ROUSSEAU ; mais je vai faire un grand & terrible ouvrage contre ce nouveau Commentateur de Clement Marot. Dequoi s'avise cet Embrion d'insulter un aussi grand homme, & de vous reprocher d'avoir pris vilainement le bien d'autrui en copiant cet illustre Poëte (1) dans quelques Epigram-

(1) Hé bien, si M. Rousseau a copié quelquefois Clement Marot, il a fait ce qu'il a dû. Il s'est déclaré son ami & son confrere. Or entre amis & confreres les biens sont plus communs qu'entre parens ; ainsi ce qui est à M. Rousseau est à M. Marot, & ce qui apartient à M. Marot apartient réciproquement à M. Rousseau. Et ce dernier n'avoit-il pas dit ?

grammes, qui n'avoient point encore paru dans le Recueïl entier de ses Ouvrages ? Vous verrez comme je régalerai ce compagnon: je lui ferai bien connoître que si vous avez eu d'un de vos amis le Recueïl, où il prétend que vous avez copié quelques Epigrammes de

Ami Marot, l'honneur de mon Pupitre,
Mon premier Maître acceptez cette Epitre,
Que vous écrit un humble nourrisson,
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'Escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Ainsi toute apologie est inutile à cet égard ; & comme une abeille, il va lui-même non sur les fleurs, mais encore dans les boutiques, tirer le miel tout fait, & la cire toute formée. Il ne s'en cache pas ; il le dit si bien dans sa Lettre au Sieur DE MACHI. *Si vous avez quelque bon Conte à m'envoyer, faites m'en part, & s'il est propre à mettre en Epigramme, je tâcherai de ne le point gâter.* C'est en deux mots la justification de M. Rousseau.

Mais pour satisfaire les Curieux qui seront peut-être bien-aises de sçavoir les deux Epigrammes que l'on reproche à Rousseau d'avoir copiées de Clement Marot. Les voici donc :

de Marot ; alors vous avez seulement emprunté & non pas volé la pensée, puisque sans doute vous avez rendu le Livre ; au-lieu que si vous avez tant fait que de l'acheter de vos propres deniers, alors

Epigramme CCLVIII. de Cl. Marot suivant la nouvelle Edition.

D'UN CORDELIER.

Un Cordelier d'une assez bonne mise,
Avoit gagné à je ne sçai quel jeu ;
Chausses, pourpoint & la belle chemise.
En c'est estat son hostesse l'a veu ;
Qui lui a dit, vous rompez votre Vœu.
Non, non, répond ce gracieux recors ;
Je l'ai gaigné au travail de mon corps,
Chausses, chemise & pourpoint pourfilé.
Puis dit (tirant son grand Tribart dehors)
Ce beau fuseau a tout fait & filé.

Et pour note on a mis : Rousseau a impudemment copié la pensée de cette Epigrame, comme il a fait en bien d'autres occasions ; cependant il n'en dit rien. Voici celle du Poëte Rousseau :

Un Cavalier de Landau revenu
Très-mal en poinct chopinoit chez un Carme.

alors c'est votre bien que vous avez employé, & non pas celui d'autrui.

En chopinant vit sur son bras charnu
Toile de lin, dont la beauté le charme.
Par la morbieu s'écria le Gendarme,
Onc Tisserant ne sçut avec tel art
Filer chemise. Ami, dit le Frappart,
Troussant sa robbe, il n'est que d'être habile,
Vois-tu bien là Messire Jean Choart,
C'est la quenoüille avec quoi je les file.

Mais n'en déplaise à Rousseau, je trouve plus de graces & de naturel dans l'Epigramme de Clement Marot. Voici l'autre Epigramme toujours de la nouvelle Edition de Marot.

Epigramme CCLIX.

D'UN AMOUREUX ET DE S'AMYE.

L'autre jour un Amant disoit
A sa Maîtresse en basse voix,
Que chascun coup qu'il luy faisoit,
Lui coustoit deux écus ou trois.
Elle y contredist: toutesfois
Ne pouvant le cas dénier,
Luy dit, faites-le tant de fois,
Qu'il ne vous couste qu'un denier.

Voici la note sur cette Epigramme: autre pensée copiée encore par Rousseau dans cette Epigramme.

trui. Et là-dessus je lui citerai ces Vers d'un de nos plus agréables Poëtes :

On dit que l'Abbé de Roquette
Nous prêche les Sermons d'autruy ;
Mais moy qui sçai qu'il les achette,
Je soutiendrai qu'ils sont à luy.

Le cas n'est-il pas égal, & votre justification ne sera-t-elle pas complette ?

En plein Chapitre, un Moine à son retour
Compte rendoit des frais de son voyage :
Tant pour le coche & tant pour le séjour ;
Tant pour le vin & tant pour autre usage.
Puis quand ce vint aux frais du culetage,
Le Papelard mit vingt livres Tournois.
Lors le Prieur lui dit, par Saint François,
C'est trop payé. Trop payé ? dit le drôle,
Je l'ai tant fait, morbieu, que chaque fois
Ne coûte pas au Convent une obole.

Le nouvel Editeur de Clement Marot a soin d'avertir que ces Epigrammes & plusieurs autres sont tirées d'un Recueil de Poësies intitulé ; *Traductions de Latin en François, Imitations & Inventions nouvelles, tant de Clement Marot que d'autres Poëtes*, in 16. *Paris*, chez Etienne Grouleau 1554.

plette ? J'irai même plus loin, car je vous promets que je relancerai bien ces Grimauds de Journalistes de Paris, qui se sont avisés de dire que depuis votre heureuse sortie de notre France, votre Muse avoit quelque chose d'Etranger & de Gothique. Hé, moquez-vous, MON CHER ROUSSEAU, moquez-vous de leur censure à contre-tems. Ne devoient-ils pas sçavoir qu'écrivant en Suisse & en Allemagne, vous deviez vous accommoder pour le stile & pour la maniere au caractere des Peuples, qui ont le bonheur de vous posseder, & qu'ainsi il vous faloit parler Allemand en François ? Pour moi, toujours rempli de votre mérite, j'admire en cela votre caractere liant & flexible, qui sçait se faire à tout.

C'est une suite de cet air insinuant que vous portez à l'excès, jusques dans les plus petites cho-

ſes , en (10) embraſſant, en baiſant même très-affectueuſement des deux côtés tous ceux qui ont l'honneur de vous aprocher ; connus ou inconnus ; premiere ou centiéme viſite, tout vous eſt égal ; c'eſt par où il en faut paſſer. Vous les accablez de vos ſavoureuſes & tendres careſſes ; vous les régalez de ce ris extérieur & malin, qui vous eſt ſi naturel. Vous avez raiſon de ne vous point embaraſſer ſi l'on s'en moque ; vous ſuivez votre panchant, & cela vous doit ſuffire.

Les

(10) M. Saurin a très-bien caracteriſé M. Rouſſeau dans ce fait qu'il raporte au ſujet de ſes premiers Couplets, dans l'un deſquels il avoit bien accommodé le Sieur Pecourt Maître à danſer. *Il prévint*, dit M. Saurin, *par* DES EMBRASSEMENS *le Sieur Pecourt, au cul de ſac de l'Opera, & lui tint ce diſcours :* " *Il paroit dans le monde une „ Chanſon contre vous, que des gens malins „ m'attribuent ; mais je vous ai trop d'obli- „ gation, & vous avez trop de raiſon de „ me compter entre vos amis ; vous ne me „ croirez jamais ni aſſez ingrat, ni aſſez „ fou, pour vous avoir joüé un pareil tour* ". *Il joignit les ſermens aux* EMBRASSADES, &c.

Les Hommes sont si pervers & si corrompus, MON CHER ROUSSEAU, qu'il s'en est trouvé d'assez hardis, pour dire il y a quelque tems : Oh ! Rousseau ne tardera gueres à se rendre aussi chez les Turcs ; je compte aprendre dans peu qu'il sera enfin arrivé à (11) Constantinople. Non, repliquai-je, ne vous allarmez pas, je connois le sage & religieux Monsieur Rousseau : il sera tout aussi bon Musulman sous un chapeau à Bruxelles, qu'il seroit bon Chrétien sous un Turban ou dans une Mosquée de Constantinople.

Je mettrai tout en œuvre pour soutenir vos interêts. J'employe-

(11) On sent bien que cela regarde le fou de Bonneval, l'ami de confiance de Rousseau. Mais dès que Rousseau a vû Bonneval dans la disgrace, il a commencé à déclamer contre lui, & à dire que c'étoit un fripon. Si Bonneval en est instruit, il pourra peut-être dire la même chose à son tour ; & sans doute avec beaucoup plus de vérité.

rai même, s'il le faut, jusques aux Propheties. Vous savez que les Devineurs & les Poëtes sont beaux-freres : s'ils ne viennent pas de la même mere, ils ont du moins le même pere. Je crois, MON CHER ROUSSEAU, je crois avoir découvert une prédiction qui vous regarde : il semble que *Mellin de Saint Gelais* étoit inspiré, il semble qu'il vous avoit dans l'imagination, lorsqu'il a dit :

Un jour en s'esbattant (12)
Dieu créa le Rousseau :
Puis dit, en le tentant,
Garçon, que tu es beau !
Le Rousseau sans séjour (13)
Dit, beau, comme le jour.
Dieu print mal ce langage,
Et dit, vois-tu, Rousseau,
Tu prens gloire au pelage

D'une

(12) S. Gel. pag. 36. Ed. de 1719.
(13) *Sans séjour*] pour à l'instant.

D'une Vache ou d'un Veau.
Le pied auras ſuant,
Et le reſte puant , &c.

Avec votre nom , ne retrouvez-vous point ici votre caráctere , votre couleur , votre air & tous ces attributs vifs & pénétrans dont parle ici le Poëte ? Il faut avoüer, MON CHER ROUSSEAU, que quand la Nature a deſſein de faire des coups éclatans , elle y prépare toujours les hommes. La mort des grands Princes eſt , dit on , prédite par des Phénoménes extraordinaires ; hé pourquoi la naiſſance d'un Heros de votre trempe ne ſeroit-elle point annoncée deux ou trois ſiecles avant qu'elle arrive?

Je ne finirois jamais, ſi je voulois vous prendre en détail ; mais vous ſçavez qu'on ſe dégoûte des mets les plus délicats, quand on les pre-

ſente trop ſouvent. Et celui qui diſoit ; hé quoi ! toujours perdrix. Avoit-il ſi grand tort ? Je ſuis bien aiſe cependant de vous avertir, que cherchant un ſujet propre à décorer la tête de cette Epitre, le Graveur, homme intelligent, a cru qu'il faloit y mettre un crayon de la plus belle action de votre vie ; c'eſt celle que vous fites, lorſque par le conſeil ſi ſage & ſi moderé du Parlement (14) de Paris, vous nous honorâtes

(14) Conſeil ſage & moderé, donné par le Parlement de Paris à M. Rouſſeau.

De par le Roi, et Nosseigneurs de la Cour de Parlement.

" On fait ſçavoir que par Arrêt de la-
„ dite Cour, du 7 Avril 1712. la Contu-
„ mace a été déclarée bien inſtruite con-
„ tre Jean-Baptiste Rousseau,
„ de l'Académie Royale des Inſcriptions ;
„ & adjugeant le profit d'icelle, a été dé-
„ claré dûment atteint & convaincu d'a-
„ voir compoſé & diſtribué les vers im-
„ purs, ſatiriques & difamatoires, qui ſont
„ au Procès, & fait de mauvaiſes prati-

râtes de votre absence, pour vous retirer en Suisse. Il a crû même que dans la lettre qui (15) com-

„ ques pour faire réüssir l'accusation ca-
„ lomnieuse, qu'il a intentée contre JOSEPH
„ SAURIN de l'Académie des Sciences pour
„ raison de l'envoi desdits vers difamatoi-
„ res au *Café de la veuve Laurent.*

„ Pour réparation dequoi ledit ROUS-
„ SEAU EST BANNI A PERPETUITÉ
„ DU ROYAUME; enjoint à lui de gar-
„ der son ban, sous les peines portées
„ par la déclaration du Roy. Tous & cha-
„ cun ses biens situés en païs de confis-
„ cation, déclarés aquis & confisqués à
„ qui il apartiendra; sur iceux & autres
„ non sujets à confiscation, préalablement
„ pris cinquante livres d'amende, & cent
„ livres de réparations civiles vers ledit
„ Saurin, & condamné aux dépens; &
„ ladite condamnation sera écrite dans un
„ tableau attaché à un poteau qui sera
„ planté à la *Place de Greve.*

„ *Le quatre May* 1712. *ledit Tableau a*
„ *été par moi attaché à un poteau à la Place*
„ *de Greve, à la maniere accoutumée : ce*
„ *que je certifie être véritable : en foy de-*
„ *quoi moi* CHARLES SANSON, *Exécuteur*
„ *des Sentences Criminelles de la Prevôté &*
„ *Vicomté de Paris, en ai donné copie pour*
„ *servir entant que besoin sera.*

Signé, CHARLES SANSON.

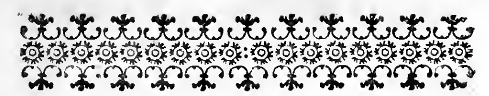
(15) On n'a pas pu mettre ici cette vi-

mence cette Epitre, il devoit faire présider à votre naissance les trois Graces; non pas celles qui accompagnent ordinairement la mere des Amours, mais celles qui rodent autour de Proserpine dans le sombre manoir des morts. Je suis ravi que le Graveur ait agi de concert avec moi, pour vous marquer avec quelle considération j'ai l'honneur d'être, MON CHER MONSIEUR ROUSSEAU, votre très-humble & très-obéïssant Serviteur, G. D. P.

Ce 1 Janvier 1731.

gnette ou estampe, mais on m'assure qu'elles paroîtront toutes deux dans cette belle & magnifique Edition qui se continuë en Hollande, malgré les mouvemens que se sont donnés le Duc d'Aremberg, Rousseau & sa sequelle.

LETTRE



LETTRE

A S. E. M. LE MARQUIS DE FENELON,

Ambassadeur de S. M. T. C. auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies.

A Paris le 19 Mars 1731.

MONSEIGNEUR,

Quoique je n'aye pas l'honneur d'être connu personnellement de Votre Excellencé, je prens la li-

berté de lui écrire au ſujet d'une Lettre d'Amſterdam qui vient de m'être communiquée. Il paroît par cette Lettre que vous demandez la ſupreſſion d'une eſpece d'Eloge Hiſtorique du Sr Rouſſeau, imprimée à la tête d'une Edition de Regnier qui ſe fait en Hollande.

J'aurai d'abord l'honneur de dire à Votre Excellence, que la Piece n'eſt pas de moi; elle eſt d'un de mes amis & même de mes parens qui demeure dans les Païs-Bas Catholiques. Il eſt vrai cependant qu'elle m'a été communiquée: j'ai même donné quelques obſervations à l'Auteur, & je puis bien avoir contribué à l'impreſſion par mes ſoins & par mes avis; en quoi je ne crois pas avoir fait une faute. Je dirai même que ſi j'avois travaillé ſeul à cette Piece, je croirois rendre un ſervice eſſentiel à l'honneur & à la probité. Per-

Permettez-moi de vous avertir, MONSEIGNEUR, qu'on fait prendre le change à Votre Excellence. On n'a point accusé Rousseau du crime infame qui se punit aujourd'hui si severement en France, en Hollande & en Angleterre. A Dieu ne plaise qu'on tombe jamais dans un pareil excès. Il est vrai cependant qu'on blâme ce Poëte d'avoir justifié dans ses Poësies cet horrible crime, contraire non-seulement à la Religion, mais même aux principes les plus évidens de la Loi naturelle. C'est une question de fait qui se peut décider en moins d'une heure. L'Auteur de l'Eloge Historique a cité pour preuve les Epigrammes mêmes de Rousseau, & les a indiquées par leur premier Vers.

Ainsi, MONSEIGNEUR, le fait est simple. Si Rousseau adou-

cit, s'il justifie, s'il rend même agréable cet énorme crime, il est coupable & mérite les plus séveres punitions : & par conséquent l'Auteur de l'Eloge a raison de l'en reprendre. Au contraire le nouvel Auteur est lui-même un calomniateur, digne des plus grands châtimens, si Rousseau n'a rien dit de ce qu'il lui attribuë. Il n'y a, Monseigneur, qu'à prendre le Livre & vérifier les citations ; ainsi la question se trouvera décidée.

Mais permettez-moi de vous marquer ici avec une franchise qui m'est naturelle, que l'on tend un piége à la religion & à l'honneur de V. E. Si elle avoit à demander quelque supression, ce seroit celle des Poësies de Rousseau. C'est-là ce qui est digne d'un Ministre du Roi très-Chrétien ; c'est ce qui est

digne

digne du neveu de l'Illuftre Archevêque de Cambray ; c'eft enfin ce qui eft digne de M. le Marquis de Fenelon. Il femble qu'il devroit dans les conjonctures prefentes de la Hollande faire éclater fon zéle, en demandant que l'on punit féverement le Libraire, qui s'eft hazardé d'imprimer ces infames Poëfies. On n'a ofé les faire paroître en Angleterre, mais on l'a fait cinq fois à Amfterdam & à Rotterdam, à la honte du nom chrétien & même de l'humanité. Cependant on n'a pas moins de mœurs dans les Provinces-Unies, que dans les autres états policés : ce n'eft que faute d'attention fi on ne le fait pas. Or l'Auteur de l'Eloge l'a fait faire cette attention, non pas en termes injurieux & outrageans ; c'eft ce qui ne convient nullement à un homme d'honneur :

il le fait au contraire d'une maniere délicate qui instruit sans rebuter. *Ridendo dicere verum quid vetat ?*

Mais je ne puis croire ce qu'on mande ici que V. E. veut faire arrêter l'Imprimeur qui imprime l'Eloge prétendu de Rousseau. Quand même ce seroit une accusation en forme, elle devroit savoir gré à l'Auteur & à l'Imprimeur d'avoir fait remarquer les abominations qui regnent dans les Poësies de Rousseau : elle devroit même l'encourager dans les circonstances presentes, à continuer de dévoiler aux yeux du Public le risque où se trouve la pudeur par la tolérance de ces infames Poësies. Il n'y a que des gens aussi corrompus que ce Poëte, qui puissent exiger cette démarche de Votre Excellence.

Si vous suiviez cette affaire, Mon-

MONSEIGNEUR, quel contraſte ne paroîtroit-il pas entre cette action & le reſte de votre conduite. Pourroit-on s'imaginer qu'un Seigneur, dans la maiſon duquel la probité eſt héréditaire depuis tant de ſiecles, voulut protéger un homme qui attaque par des railleries vives & pénétrantes les principes les plus eſſentiels de la Loi naturelle? Pouroit-on croire qu'un Ambaſſadeur de France devint le le protecteur d'un criminel condamné & proſcrit par le plus Auguſte de nos Parlemens, & qui n'a évité le dernier ſuplice que par une fuite ſecrete & précipitée. C'eſt ce que l'Auteur de l'*Anti-Rouſſeau* avoit déja remarqué dès l'an 1712. ſans que Rouſſeau même y ait oſé contredire. *La protection de ſes amis de débauche n'a pû le raſſurer contre la crainte d'être trai-*

traité de même que le fut Chausson (qui a été brûlé.) *Plusieurs Juges lui dirent ingénûment que s'il étoit une fois convaincu, il n'y auroit point de misericorde, & que le Parlement ne se relâchoit guere de sa séverité dans une pareille rencontre. Ses Patrons mêmes lui conseillerent de profiter de l'avis, de peur que tout leur pouvoir ne fut inutile pour le tirer d'affaire, quand une fois la Justice auroit des preuves suffisantes pour lui faire son Procès. Allarmé de toutes parts, il résolut enfin de se retirer, esperant qu'au pis aller les correspondances qu'il entretiendroit en France, ne manqueroient pas d'assoupir une affaire, où il n'auroit plus de Partie que M. le Procureur Général* (c'étoit M. Daguesseau) *les seules loüanges qu'il donne sans cesse à la S.... dépoüillées des circonstan-*

ces

ces qui aggravent son crime, sont suffisantes pour mériter un châtiment exemplaire. Il a si bien compris cette vérité, que dès qu'il sçût que M. le Procureur Général étoit nanti de quelques Pieces originales de sa façon, il commença à se cacher avec tant de soin, qu'il n'osoit pas même se confier à ses plus intimes, & qu'il a crû long-tems n'être pas en sureté au milieu des Cantons-Suisses. Ce sont-là les propres paroles de l'Anti-Rousseau, aux Pages 92. & 100. Et Rousseau m'a lui-même avoüé à Vienne en Autriche en 1722. qu'il avoit tenté plusieurs fois son retour en France; mais qu'il avoit toujours trouvé un ennemi implacable dans M. Daguesseau; & aujourd'hui il trouveroit un protecteur zélé dans Votre Excellence, quoiqu'il soit à present plus coupable qu'il ne l'étoit alors.

Avoüez,

Avoüez, MONSEIGNEUR, que si par surprise vous accordiez votre protection à Rousseau ; avouez que le criminel, non pas le criminel repentant & contrit, mais le coupable obstiné, se verroit protégé par V. E. elle auroit même le malheur dans cette occasion de favoriser le crime averé & reconnu ; & peut-être, par une conduite oposée, il pouroit arriver qu'elle refuseroit sa protection à un homme de probité qui sortiroit du Royaume pour une affaire d'honneur. Ce sont-là les surprises où tombent les Ministres les plus sages ; ainsi se vérifieroit peut-être cette parole d'un de nos plus illustres Ecrivains. *Il faut des Fripons à la Cour auprès des Grands & des Ministres même les mieux intentionnés..... honneur, vertu, conscience, qualités toujours respecta-*

pectables, souvent inutiles : Que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ? (La Bruyere, page 262. x^e Edition) la raison en est simple, le fripon est souple, insinuant, doucereux, maniable & flexible à tout ce qu'on veut, parce qu'il est fripon. L'homme d'honneur a de la noblesse ; sa douceur est majestueuse, il reprend avec bonté, obéït avec dignité, ne plie que sous la régle, résiste souvent & devient quelquefois intraitable. C'est le caractere de la vertu : le fripon est valet, & l'homme vertueux est ami. Oh ! les Ministres ne veulent point d'amis : c'est pourquoi il y en a si peu qui se fassent estimer. Je ne sçaurois vous en donner des exemples ; outre que cette sorte de preuve seroit toujours odieuse, je suis assez heureux pour n'en

n'en connoitre aucun de ce caractere.

Je continuë, MONSEIGNEUR, & je dirai ce qui arrivera. Il sera libre à Rousseau sous la protection de V. E. de justifier le plus énorme de tous les crimes; & il ne sera pas permis de lui en faire suporter toute la honte. Par qui même cette permission si loüable seroit-elle refusée? par un Seigneur rempli de mœurs, de probité & de religion. C'est ce que je n'ose imaginer qu'avec horreur.

Je supose même que V. E. poursuive auprès des Etats GG. l'emprisonnement de l'Imprimeur & la supression de l'Eloge prétendu de Rousseau: Voici, MONSEIGNEUR, ce qu'on fera. Leurs Hautes-Puissances sages & attentives sur toutes sortes d'accusations, & principalement sur celles de

de cette nature, examineront la chose avec leur maturité ordinaire. Elles discuteront soigneusement quel est le coupable de l'accusé ou de l'accusateur. La Ville même d'Amsterdam prendra fait & cause pour l'Imprimeur, qui est l'un de ses Bourgeois, & qu'on ne peut arrêter que quand il est reconnu coupable; c'est un des Privileges de la Bourgeoisie de cette Ville. Alors ce seront certainement les Poësies de Rousseau, qui seront condamnées & suprimées; peut-être même brulées par autorité publique: au lieu qu'on encouragera le nouvel Auteur qui s'éleve contre les Apologies qu'on y fait du plus honteux de tous les crimes. Par-là d'un different particulier d'Auteur à Auteur V. E. en va faire une question de droit public, dans laquelle l'autorité des

Puiſſances ſe trouvera compromiſe. Hé ! MONSEIGNEUR, laiſſez Rouſſeau ſe tirer d'affaires avec le nouvel Auteur de ſon Eloge ; c'eſt le plus ſimple & le plus loüable pour V. E. Ne vaut-il pas mieux que la haute eſtime que l'on a pour vous ſoit employée à faire le bien, que de lui voir protéger le plus affreux de tous les crimes ?

Je dirai plus, l'accuſation n'eſt pas nouvelle ; vous le verrez par l'Hiſtoire des Poeſies de Rouſſeau. J'étois en Hollande en 1710. lorſque je vis Gacon à Rotterdam qui venoit y publier les Oeuvres de Rouſſeau. C'eſt une faute qu'il fit : ce qu'il y avoit de mauvais devoit être enſeveli dans un éternel oubli. Cependant Gacon eut ſoin de ne point lâcher le poiſon ſans y mettre un préſervatif par l'Anti-Rouſſeau qui fait le troiſiéme Volume

lume de ſon Edition. C'eſt dans ce Volume qu'il s'éleve avec beaucoup de force contre les abominations du Poëte. Gacon ne lui reproche pas ſeulement d'avoir juſtifié, aprouvé, vanté & loüé ce crime horrible : c'eſt aux pages 64, 76, 88, 91, 92, 96, 99, 100, 159, 275, 369. il l'accuſe encore, pag. 94 & 275. d'en être complice. Cependant, MONSEIGNEUR, on n'a point inquieté les Libraires de Rotterdam qui publierent deux fois cette Edition ; & ſi on l'avoit fait, ç'auroit été pour avoir imprimé les Epigrammes infames de Rouſſeau, & non pas pour avoir imprimé l'Anti-Rouſſeau. Pourquoi donc voudroit-on inquiéter aujourd'hui l'Imprimeur du nouvel Eloge, puiſqu'on ne fit rien alors contre ceux de l'Anti-Rouſſeau ?

De-

Depuis ce tems-là Rousseau a fait imprimer lui-même ses Poësies en Hollande & en Angleterre. Ne croyez pas, MONSEIGNEUR, qu'il ait suprimé ou désavoüé les horreurs ausquelles il s'étoit abandonné ; loin de le faire, il a suprimé lui-même l'Anti-Rousseau, qui étoit le contre-poison de son Livre. Et comme l'Edition d'Angleterre ne renfermoit pas les infamies qu'on lui avoit reprochées tant de fois & en tant de manieres, il les envoya sur le champ en Hollande pour les y faire imprimer séparément ; & depuis il a contribué à augmenter la nouvelle Edition d'Amsterdam, où toutes ces infamies se trouvent en plein. C'est ce que j'ai sçu de son Libraire même sur la fin de l'année derniere.

Ainsi, MONSEIGNEUR, puisque

que Rouſſeau ne ſe repent pas de ſes crimes, eſt-il juſte de le ménager ? Puiſqu'il répand toujours le poiſon dans les eſprits & dans les cœurs avec la même impudence, il n'y a point de Livre qui ne doive être à ſon égard un Anti-Rouſſeau. Et Leurs Hautes-Puiſſances toujours ſages, toujours exactes ſur les mœurs, n'auroient-elles pas lieu de repreſenter à V. E. qu'il ne convient pas au Miniſtre d'un Roi vertueux de ſe rendre le protecteur d'un homme qui perſiſte toujours dans le plus énorme de tous les crimes. Hé ! que ſçait-on même ſi ce n'eſt point par la lecture des infamies du Poëte Rouſſeau, malheureuſement tolerées en Hollande, que les affreux deſordres inconnus juſqu'alors dans les Provinces-Unies, ont infecté depuis quelque tems les membres

de

de cette ſage République ?

J'envoye une copie de cette Lettre à l'Auteur de l'Eloge Hiſtorique de Rouſſeau, afin qu'il prenne ſes meſures avec l'Imprimeur d'Amſterdam, au cas que celui-ci vint à être inquieté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du I. Tome.

TABLE
DES MATIERES
de l'Usage des Romans.

A.

B.

C.

D.

Da-

E.

Edu-

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

Bonté

la

T.

V.

U.

X.

Z.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.


Universitas
BIBLIOTHECA

ERRATA.

PAg. 55, *ligne* 17, trie, *lisez* tire.
Pag. 79, *ligne* 2 crioient, *lisez* liroient.
Ibid. *ligne* 18, savoureuser, *lisez* savoureuses.
Ibid. *ligne* 18, extaser, *lisez* extases.
Pag. 135, *ligne* 6, coute, *lisez* coule.
Pag. 153, *ligne* 13, de capital, *lisez* capital.
Pag. 155, *ligne* 18, d'aparence, *lisez* d'aparens.
Pag. 188, *vis-à-vis la ligne* 2, *mettez en marge*, Montagne en ses essais.
Pag. 191, *ligne* 14, Baladins, *lisez* Paladins.
Pag. 209, *ligne* 22, se voit, *lisez* seroit.
Pag. 218, *ligne* 14, commettre, *lisez* connoître.
Pag. 253, *ligne derniere*, idês, *lisez* idées.
Pag. 279, *ligne* 13, vanité, *lisez* varieté.
Pag. 292, *ligne* 23, suite, *lisez* fuite.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

OCT 15 19


a39003 009549501b

